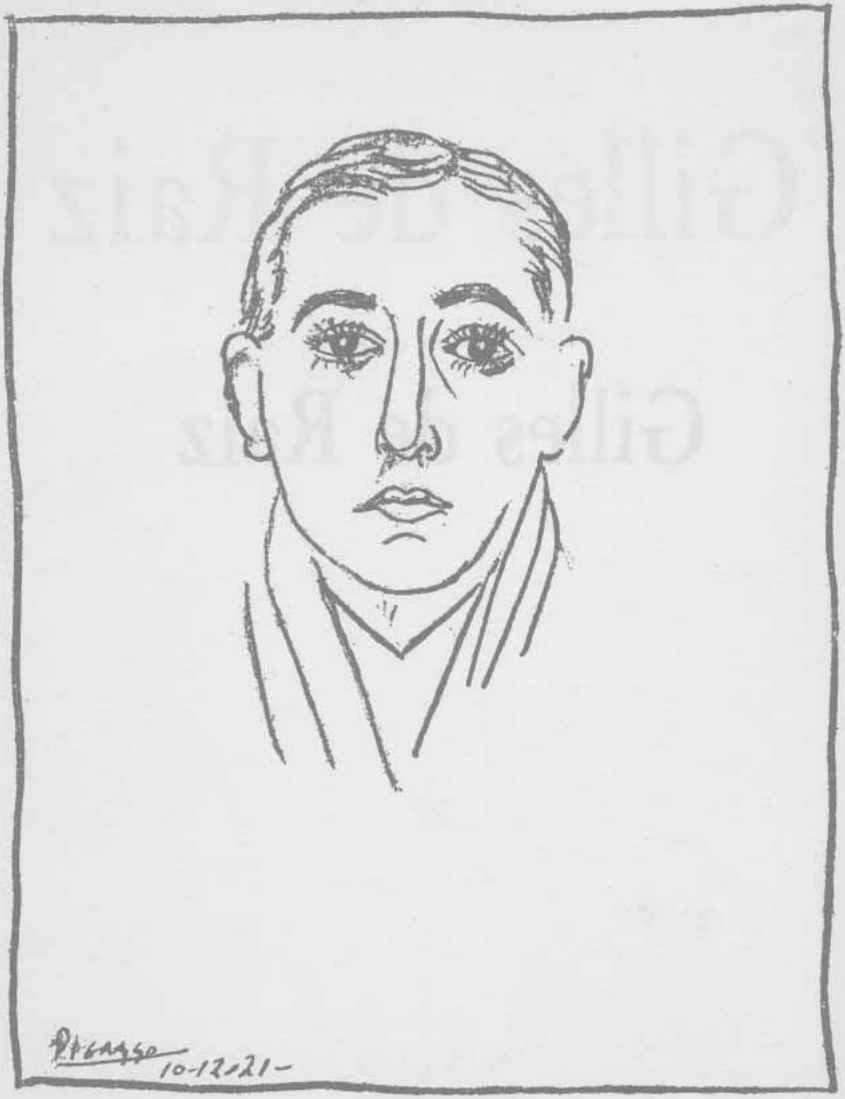
VICENTE HUIDOBRO

Gilles de Raiz

Présentation et Bibliographie
de Marie Claire Zimmermann

IBÉRIQUES
JOSÉ CORTI
1988


Picasso 10-12-21-

VICENTE HUIDOBRO

Gilles de Raiz

Présentation et Bibliographie
de Marie-Claire Zimmermann

IBÉRIQUES
JOSÉ CORTI
1988

PRÉFACE

Le mal et le malheur : Gilles de Rais à la recherche de l'Absolu

Le « monstre sacré » auquel Georges Bataille consacra soixante-sept pages terriblement personnelles, en guise de prologue à la publication du procès de Gilles de Rais, suscite depuis la fin du XVIIIe siècle, des interprétations contradictoires. Ses détracteurs voient en lui le parangon des criminels, le pervers absolu, touché par le repentir avant son exécution — ce qui ne saurait surprendre chez un Chrétien du XVe — puis mené au supplice au milieu d'une vive émotion populaire, tandis que les historiens et les essayistes du début du XXe siècle ont tenté de réhabiliter celui qui fut, peut-être, l'innocente victime d'une machination judiciaire et politique. Tous ceux que le seigneur de Machecoul et de Tiffauges a inspirés se sont cru obligés de prendre parti. Sauf Michel Tournier* dont Mireille Rosello* a montré l'extrême originalité, dans *Gilles et Jeanne,* libre narration qui, se nourrissant de dif-

* Les astérisques renvoient à la bibliographie des ouvrages essentiels sur Gilles de Rais.

férentes sources fictives et d'abord des avatars de sa propre écriture, se situe résolument hors de tout débat. Sauf aussi Vicente Huidobro (1893-1948), écrivain chilien issu d'une noble famille qu'il quitta pour se rendre en Espagne et en France où il vécut passionnément diverses aventures littéraires, auteur d'une pièce intitulée *Gille de Raiz,* que la librairie Corti publia en 1932 aux Éditions Totem, qu'elle présente à nouveau aujourd'hui à des lecteurs français qui ignorent généralement l'œuvre et jusqu'au nom même du poète.

D'entrée de jeu le livre surprend par le genre auquel il appartient : l'histoire de Gilles de Rais avait jusqu'à présent donné naissance à des essais, à des chroniques, des récits, des romans, mais jamais elle n'avait été portée à la scène. Cette pièce est la seule, à notre connaissance, qui fasse de Gilles un personnage de théâtre. Certes, les virtualités dramatiques de cette vie hors du commun sont évidentes : Georges Bataille évoque *la tragédie de Gilles de Rais,* et Mireille Rosello affirme que Michel Tournier a fait de son texte l'équivalent moderne d'une tragédie grecque. Cependant, il s'agit là, tant chez Georges Bataille que chez Mireille Rosello d'analyses contemporaines, issues de la pratique efficace et originale de nouvelles méthodes critiques, alors que la pièce de Huidobro a sans doute été composée entre 1925 et 1926, comme l'attestent les deux dates inscrites entre parenthèses sous le titre de la page de garde. Pourquoi la geste cruelle du jeune maréchal de France, compagnon de guerre de Jeanne d'Arc a-t-elle suscité le processus de théâtralisation, chez un auteur étranger qui a choisi d'écrire non pas en espagnol mais en français, comme il l'avait déjà fait, plusieurs années auparavant dans des recueils de poèmes : *Horizon carré, Tour Eiffel, Hallali ?* Quels enjeux esthétiques sont ainsi engagés par ce pari qui a l'allure d'un défi ?

La nature de l'histoire constitue en soi un obstacle à la création théâtrale des années 30 (la version qui fut donnée du texte de Huidobro au théâtre de l'Œuvre en 1933 ne comportait que quelques extraits). Si l'on se fie à la

seule lecture du procès d'archives, en particulier aux témoignages des familles des enfants disparus, à ceux des complices peu avares de détails étonnamment crus, voire effroyables, il paraît difficile de représenter des scènes continuelles de torture et d'orgie sans instituer une parade de l'horreur, qui risquerait elle-même, à force d'excès, de sombrer dans le ridicule des spectacles de grand-guignol. Gilles était donc, à priori, et dans tous les sens du terme, fort peu présentable, à la limite irreprésentable.

Cependant, l'un des personnages de l'épilogue, le docteur Hernandez, lui-même en dialogue avec ce *Moi* qui désigne l'auteur, Vicente Huidobro, permet de mieux comprendre le rôle joué par la production critique des années 1910-1930 autour de Gilles de Rais et éclairent le choix littéraire de Huidobro. Ce Docteur Ludovico Hernandez n'est autre que Fernand Fleuret*, auteur de : *Le procès inquisitorial de Gilles de Rais (Barbe-Bleue) avec un essai de réhabilitation,* publié à Paris en 1921. Dès 1912, Salomon Reinach* avait lui aussi présenté un *Gilles de Rais (Essai de réhabilitation*), dans *Cultes, mythes et religion.* L'époque incitait donc à jeter un autre regard sur le personnage maudit, ce qui conduisit peut-être le contradictoire et imprévisible Huidobro, dont la personnalité et l'œuvre ne sont que paradoxes, à repenser et à écrire autrement un sujet remis au goût du jour.

Une autre raison, propre aux années 20, peut également expliquer le choix du sujet et du genre. Après la canonisation de Jeanne d'Arc (1920), de nombreux écrivains entreprirent de recréer le personnage de la pucelle en se servant des ressources expressives de la langue moderne, ainsi Joseph Delteil qui publia en 1925 un roman intitulé *Jeanne d'Arc,* ainsi surtout Bernard Shaw qui, dès 1923, avait présenté sa pièce *Saint Joan,* où l'héroïne, être d'exception, se trouve violemment en porte à faux avec les hommes de son temps qui ne surent pressentir ni son génie ni sa sainteté. C. Dreyer enfin ne porta-t-il pas à l'écran, en 1928, *La passion de Jeanne d'Arc ?* Célébrée, magnifiée par l'Église catholique, Jeanne est aux yeux des

artistes une source sublime d'images inconnues, insolites, qui intéresse beaucoup plus par sa capacité de langage dans le dialogue que par la dimension épique de son aventure. Face à ce personnage, Gilles de Rais, compagnon d'armes de la bergère de Domrémy, apparaît comme le héros déchu, le revers ou le double obscur, celui que l'Histoire et la légende ont soigneusement écarté de Jeanne, comme si l'éclat insalubre de ses mystérieux crimes avait pu ternir la prestigieuse innocence de la jeune lorraine, hissée au niveau des plus hauts symboles nationaux. N'y avait-il pas là, pour l'écrivain, la tentation de faire ressusciter cet inconnu, de réinterroger et d'entendre un accusé traditionnellement condamné d'avance ? Sans que cela signifiât pour autant la réhabilitation du personnage. Certes J.K. Huysmans avait déjà affirmé dans *Là-bas* (1891), que Gilles était plutôt un artiste qu'un criminel, mais sa présence à l'épilogue ne le rend pas plus crédible qu'Anatole France ou Bernard Shaw. Huidobro désirait explorer autrement que ses prédécesseurs et ses contemporains la scandaleuse histoire du héros dont les exploits et la gloire sombrèrent dans l'oubli pour faire place au seul renom du criminel. C'est pourquoi il misa sur une certaine forme littéraire, prioritairement d'essence théâtrale mais impliquant aussi une poïétique extrêmement complexe. Le choix du théâtre est une manière de se démarquer : si le procès de l'acte 4 n'est en soi qu'un pur dialogue de théâtre (tout procès ne l'est-il pas ?), dès les premières répliques et tout au long des trois premiers actes, comme dans l'épilogue, après le procès de Gilles, le public devient peu à peu l'auditoire d'une série de procès qui dépassent le cas de Gilles, mettant en cause des principes philosophiques et esthétiques essentiels : procès du personnage, procès des lectures mythiques du personnage, procès des auteurs et de l'auteur, procès de la métaphysique, procès de l'écriture poétique.

En devenant le lieu géométrique de toutes les procédures langagières, le personnage de Gilles prend un corps, un visage et une voix. L'inculpé des miniatures de 1440, celui que les comptes-rendus du procès évoquent répon-

dant avec orgueil et hauteur, retrouve une vie qui lui avait été violemment ôtée et acquiert sur scène un relief exorbitant. Sa démesure n'avait jamais autant frappé depuis ses comparutions devant le tribunal de Nantes ni surtout depuis sa spectaculaire exécution. Le public subit l'histoire et assiste impuissant à la transfiguration du personnage par-delà le temps, dans une effrayante éternité qui ressemble fort au néant. Comment peut-il résister à l'horreur qui lui est infligée ? Et de quelle nature est l'horreur ? L'auteur n'a-t-il pas escamoté certains aspects de la vie de Gilles ? N'a-t-il pas donné une version expurgée de la véridique histoire ?

L'invention théâtrale réside dans le fait de ne presque rien montrer à l'œil, pour privilégier l'oreille, soit que l'on parle de l'horreur, soit que l'horreur devienne perceptible auditivement. Aucun acte de violence ne se déroule sur les planches. Gilles ne tue, ne blesse ni ne viole en présence du public. Certes il porte un enfant mort dans ses bras au troisième acte et cette seule image a un terrible pouvoir de suggestion, mais rien n'est dit sur les circonstances de ce décès : seuls les gestes de Gilles, ses yeux hagards, ses hurlements, divers signes de la folie et du délire d'un moment, inclinent le spectateur à franchir le silence imposé par l'ellipse et à imaginer le non-dit, si profusément décrit dans les pièces d'archives du procès.

Dès les premières répliques le public est contraint d'accepter auditivement l'insoutenable. De manière subtile et efficace l'auteur met en œuvre *la souffrance,* ou plutôt les conséquences de la cruauté, aussi bien chez les victimes de Gilles que chez Gilles lui-même. La pièce consiste en un chant multiple de l'inhumaine douleur. Les êtres subissent la destruction physique de leur corps et sont broyés, à force de baisers ou de sévices. Seule la parole rend compte des effrayantes fêtes charnelles que le personnage nommé *La femme* (acte 1) a connues avec Gilles de Rais et dont elle garde une incurable nostalgie : « ... *Mais il regardait toujours loin, il regardait toujours loin et brusquement il enfonçait en moi ses griffes en hurlant* »

(p. 54) ; « *La folie brillait dans ses yeux. Sa source de plaisir est inépuisable. Il brûlait mes chairs. Ses yeux sont la torche des incendies. Mes os fondaient, mes nerfs et mes artères n'étaient plus qu'un nœud douloureux et crépitant* » (p. 55). Les mots disent implacablement ce qui eut lieu, assènent d'inévitables images de corps mis en lambeaux. L'issue de cette passion est tout naturellement la mort que *la femme* identifie et désigne, ce *cancer* qui lui a valu d'être chassée du château et qui est une moindre souffrance par rapport aux supplices passés. Le personnage ne meurt sur scène que pour clamer les meurtrissures d'une « *extase atroce* ». La lente agonie que le spectateur se voit infliger coïncide donc avec une intense émission de discours, tandis que le cadavre, que Gilles soulève et dont il baise les lèvres, suscite l'ouverture d'un nouveau champ lexical froid/chaud, où peu à peu se multiplient et s'imposent les mots qui désignent une macabre poétique du feu : brûlure, brasier, charbons, échauffement... comme si tous ces signes langagiers étaient destinés à notifier de manière plus violemment corporelle les processus de destruction du mortel amour.

Le témoignage de Gilles à la fin du procès, dans sa brièveté même, apparaît comme un emblème, un blason de la cruauté, qui confirme et scelle de manière définitive les innombrables célébrations litaniques des corps torturés : « *Je reconnais tout ce que vous voudrez et je ne me repents (sic) de rien de ce que j'ai fait, je le ferais encore. Ha ! Ha ! Ha ! j'ai assassiné des femmes et des enfants, je les ai dépecés, je leur ai déchiré le ventre avec mes ongles, je leur ai arraché le cœur et l'ai offert en holocauste aux démons* » (p. 261). L'écho du non vu, de l'invisible spectacle, devient alors une parole vue qui authentifie l'exactitude des barbares cérémonies secrètes.

La violence du *verbe* livre accès, par effraction, à une autre révélation sonore des actes sur la scène : l'espace nocturne, que traverse parfois l'éclat d'astres inconnus, s'habille d'un vaste registre de références phoniques toutes liées à l'horreur, dont le spectateur entend parler par

les personnages ou qu'il perçoit sans pouvoir s'y soustraire. Le château joue ici un rôle capital : forteresse séparée du monde par la forêt, il est aux yeux des hommes un lieu de malédiction d'où ne s'échappent que cris et plaintes. Gilles se réfère à la rumeur populaire qui pressent en lui un grand criminel : « *on dit qu'on entend des pleurs et des sanglots toutes les nuits* » (p. 121) ; Gila écoute les gémissements des ombres anonymes qui hantent les tours de Machecoul, (p. 161-162) ; paysans et paysannes évoquent en tremblant ces *on dit* nés de la perception de sons que personne n'ose identifier, parce que, n'accédant pas au langage, les cris inarticulés expriment, de manière instinctive et immédiate, une intolérable et constante souffrance. Le spectateur est surtout un auditeur auquel sont infligés sans ménagement les blessures de la voix humaine. Tant le public que les personnages extérieurs à la vie cachée du château (la mère de Gila, les juges) voudraient ne pas entendre ; désirant échapper à la vérité du langage, les seconds déversent des anathèmes et profèrent des exclusions, quant aux auditeurs, ils sont sans cesse assaillis par les échos des fêtes infernales.

Splendeur et misère de l'Éros

Cependant Huidobro n'a pas transcrit toute l'horreur répétitive de l'histoire de Gilles, car il y avait là un risque de banalisation et de prise de distance univoque. Les épisodes les plus sinistres, ceux que le grand public connaît et auxquels il se réfère généralement dès qu'il est question du personnage, ont été purement et simplement bannis de la théâtralisation. La sodomie de Gilles, qui est au centre du procès de Nantes, le rapt et le sacrifice sanglant de dizaines de jeunes garçons égorgés, tout le cérémonial menant à l'exultation sexuelle, avant, pendant et après la mort des enfants, tout cela a disparu. Certes l'enfant mort de la scène 3 a sans doute été assassiné : les cris et gémissements qui proviennent de l'alcôve avant l'apparition de Gilles face au public sont peut-être ceux de la victime et non pas

l'expression du désespoir de Gilles, mais aucune allusion n'est faite à une quelconque jouissance sensuelle, l'enfant représentant essentiellement ici l'offrande à Lucifer, l'indispensable réponse du demandeur aux exigences de la magie noire.

Le Gilles de Raiz inventé par Vicente Huidobro est un homme qui se définit avant tout par un amour démesuré pour les femmes ; celles-ci surgissent et s'effacent pendant toute la pièce, Gila, la femme, les sept princesses, Soriele, Aladine, Isamoune..., le corps féminin faisant l'objet de divers hymnes et éloges langagiers (p.95). Lorsque Lucifer demande à Gilles s'il persiste dans sa passion pour les femmes celui-ci répond avec véhémence : « *Plus que tout au monde. La femme, c'est l'amour, le reste... ne doit être que l'exaspération* » (p. 93). Gilles voue un culte à l'amour parce que celui-ci est source de sensations sublimes, parce qu'il métamorphose tout l'être, corps et esprit, instaurant un état inconnu où s'allient joie et angoisse, livrant passage à un Moi nouveau, soudain possédé d'un heureux délire ou d'une bienfaisante folie (p. 94). Ce Don Juan hédoniste qui fut le compagnon quotidien de Jeanne d'Arc, et qui, peut-être, se sentit ému de reposer auprès de « *ce visage de vierge endormi* », n'a cependant éprouvé aucun amour pour la pucelle, parce qu'elle n'avait aucune beauté, dit-il, (p. 92), *parce qu'elle était soldat avant que d'être femme* » (p. 93), parce qu'elle demeurait étrangère à l'amour (p. 92), et les propos facétieux tenus par le diable au sujet d'une éventuelle équivoque des rapports avec cette *femme-homme* ou *homme-femme,* sont négligemment esquivés par un Gilles dont les vices, supposés tels, demeurent secondaires face à une passion dévorante et exclusive des femmes.

Pour la première fois dans une œuvre littéraire issue de l'histoire de Gilles de Rais le personnage suscite chez ses partenaires une véritable adoration, un ensorcellement qui devient l'une des autres sources principales de langage ; la femme du premier acte se livre au chant extasié et idolâtre du corps aimé (p. 53) ; dès avant la rencontre Gila

célèbre l'image encore inconnue et déjà magnifiée ; elle oublie aussitôt son propre nom pour adopter le calque féminin du prénom de Gilles, l'identification langagière prédéterminant la symbiose charnelle. Face au tribunal Gila devient le nonne célébrante d'un culte amoureux tout pénétré du vocabulaire de la religion chrétienne, « ... *je ne veux pas d'autre chapelet que le chapelet de ses caresses, je ne veux pas d'autre croix que la croix de son amour* » (p. 240). Comme Lunia qui invoque Gilles pieusement, car il est son *Seigneur* (p. 199) ; comme les sept princesses qui s'adressent à leur *Dieu,* à leur *Bien-aimé,* pour s'abîmer en lui dans une sorte d'extase qui réside en une inversion blasphématoire de la consécration ou de la communion ; comme Soriele et Aladine qui préfèrent Gilles à tous les autres hommes et qui louent son suprême pouvoir de fascination. Aucun personnage féminin, excepté la mère de Gila, ne voit en Gilles un bourreau cruel. Aucune ne regrette les souffrances éprouvées puisque le paroxysme érotique est à ce prix.

Mais le héros n'est pas seulement objet d'amour. Il accède lui aussi à la passion, ce que démentent totalement le procès et les autres œuvres littéraires. Qu'à donc à voir l'ardeur quotidiennement vécue par Gilles et Gila, avec la terne histoire du mariage du jeune maréchal avec sa cousine, Catherine de Thouars ? La disparition de Gila dans la forêt provoque le désespoir de Gilles et le retour à l'orgie. Avant la sentence c'est encore Gila retrouvée que le condamné réclame à ses juges pour un dernier acte d'amour. Le spectateur découvre un Gilles de Rais qu'une passion exclusive eût pu sauver et que la *fatalité,* sans cesse remémorée, a conduit à l'abjection. Don Juan sur le seuil de la conversion : n'y a-t-il pas là des traces de *romantisme* ? Après avoir expurgé le texte insoutenable du procès, Huidobro ne célèbre-t-il pas un héros à rebours, qui passe d'un excès de malheur au Mal définitif sans parvenir à déceler clairement les raisons qui le poussent à agir ? Le Gilles de Huidobro a des côtés baudelairiens et son ennui, maintes fois proclamé, reste assez proche du *spleen.*

Sevré de guerre, oisif, avide d'or parce que ses richesses s'évanouissent peu à peu dans l'orgie et le luxe, accablé par une sorte de dégoût ou de nausée, Gilles n'a d'autre refuge que l'horreur. Cependant si l'invention théâtrale s'était bornée à cela, elle eût encore relevé d'une esthétique du XIXe siècle. Or Gilles n'est pas un dandy ; il n'affiche aucune élégance dans l'assouvissement de ses fringales, « ... *Je ne suis pas un criminel exquis* », (p. 280), pas plus qu'un personnage décadent ou finiséculaire qui témoignerait d'un monde en décomposition. Huidobro a donné à sa créature une sauvage cruauté, une terrifiante intensité dans l'expression du désespoir. Car Gilles est essentiellement celà, un désespéré que l'angoisse rend fou, « *Le désespoir s'empare de lui et il ne sait que rugir comme un fauve* » (p. 176). Son histoire n'est pas simplement celle d'un désir sensuel toujours insatisfait, mais celle d'une quête de l'absolu, ou plutôt d'un au-delà des choses, d'une réalité inconnue qui se dérobe sans cesse, « *le grand rêve* (p. 95),... *qui est plus grand que l'amour* (p. 95), *le plaisir absolu* » (p. 83). Rien n'existe pour Gilles hormis ce *plus* qu'il accole à tous les éloges et à toutes les célébrations. Si l'amour charnel conduit Gilles à la violence c'est parce que chaque geste cache de l'inommé ; bras tordus et cassés, chevelures arrachées ne sont que les signes d'un échec chez l'homme qui voulut faire chanter aux corps le langage de l'absolu (p. 185). D'où le persiflage de Lucifer face à ce criminel qui se dit mystique. Gilles est à la recherche du sacré, et peut-être de Dieu, mais jusqu'au bout ses tentatives demeurent vaines. Rien au monde ne peut combler son attente : « *Tout est vil et il n'y a rien à désirer* » (p. 182). La satiété lui apparaît finalement dérisoire, ce qui l'amène à dédaigner l'homme, ce *petit merdeux* (p. 296) et ses minuscules images. Rien n'a d'importance sauf celle que l'homme se donne à lui-même, et le mal n'existe que par le seul pouvoir des mots. S'écartant de manière radicale du maréchal de France, le Gilles de Huidobro assume et revendique orgueilleusement tous ses crimes face au tribunal et à l'humanité — meurtres

d'enfants, de femmes, magie noire, etc. — sans que le public puisse savoir si cela fut vrai ou si les mots inventent librement l'horreur. Par cette proclamation Gilles n'adopte pas le statut de coupable pas plus qu'il ne se justifie ni ne s'explique. Ses aveux lui tiennent lieu d'être, face à des hommes qui ne sont que « *des signes, des souvenirs* » (p. 297). Ce défi constitue une dénégation de Dieu, ce Dieu que l'homme a inventé selon sa propre image. Aucune menace, aucune référence au Christ ne détournent Gilles du blasphème et de la profanation. Ne menace-t-il pas de « *ressusciter lui aussi au troisième jour* » (p. 265) ? Des sarcasmes dignes de ceux de Lautréamont dans les *Chants de maldoror* s'allient ici à des bouffonneries de type valleinclanesque car Gilles se vante d'être le diable, comme Don Juan Manuel Montenegro à la fin de *Cara de plata* (Comedias bárbaras). La fureur sacrilège va cependant au-delà de l'exhibition d'un athéisme ou d'un antichristianisme virulent. Gilles est une allégorie de l'homme moderne confronté à un monde absurde, d'où un dieu, sans doute mauvais, s'est définitivement retiré. La tragédie de Gilles ne résulte pas seulement d'un échec face à l'absolu ; si l'assassinat burlesque de Dieu se produit à l'épilogue, c'est pour que s'instaurent, au moment où le rideau se baisse , la nuit éternelle du non-sens et le *règne de la mort de Dieu,* qui, plutôt que nietzschéenne, notifie l'abandon de l'homme, sa solitude infinie. Muré dans son refus, Gilles apparaît à l'issue du procès, comme l'individu irrémédiablement perdu que les bien-pensants sont contraints d'exclure mais dont lui-même rejette la médiocre suffisance. Le public ne peut s'identifier au criminel qui se sépare sans rémission de toute communauté humaine, mais il ne saurait davantage se reconnaître chez les juges qu'horrifie le scandaleux pouvoir des mots.

Ludiques langages de la dérision

La tragédie devient parfois bouffonne, côtoyant l'humour noir, la drôlerie, le sarcasme, et l'ironie. A pre-

mière vue, peut-être pour exorciser l'horreur ; pour que les spectateurs ne se résignent ni ne se dérobent tout à fait à la malfaisance du spectacle. Ensuite, et surtout, pour déranger encore, mais autrement. Chaque situation dramatique fait l'objet de changements d'angle et de point de vue, suscitant des jugements contradictoires chez les personnages, dont éclatent les violentes dissemblances, quelle que soit la situation initiale qui les a réunis. *Tout peut faire rire, même le Mal,* tel est le postulat qu'illustre ici l'écriture théâtrale. Le crescendo tragique va de pair avec l'instauration de schémas comiques qui recouvrent une vaste entreprise de démythification : Huidobro démythifie la crédulité, où qu'elle soit, tout autant chez les croyants que chez l'incrédule victime de ses obsessions. Gilles est un libertin qui manie volontiers les mots triviaux de *l'humilis stylus* là où les faits exigeraient le choix du langage sublime ; il se rit du sacré mais il fait également rire par ses chutes de ton, ses manquements au bon goût : *C'est l'âme qui se décolle* (p. 77), comme la peur de Blanchet face à la vapeur qui s'exhale du corps de la femme morte déclenche une hilarité qui va au-delà d'une satire de la couardise et relève plutôt d'une procédure systématique de désacralisation. L'aspect surnaturel que les personnages tentent de donner à toute la mise en scène de la rencontre avec le diable se trouve ruiné par une série de drôleries destructrices : les difficultés qu'à dû affronter Gilles pour se procurer tous les ingrédients nécessaires, la parsimonie des châtiments qui interdit la production d'une cérémonie convenable, révèlent un flétrissement moqueur des personnages, de leurs actes, créant une sorte de gratuité comique. La peur de Blanchet et Morigandais n'est qu'un élément de farce, mais l'intervention du premier qui, effrayé brandit un crucifix, alors que Gilles s'évertue à faire surgir le diable du fond du silence, ridiculise à la fois le maître et le valet, le comble étant que l'exclamation *Diable de tous les diables !* devienne le signe d'un échec de la communication avec le Malin. Toute la scène magique se déplace ainsi, globalement, du sérieux vers le rire.

Le personnage du Diable joue un double rôle, tragique puis essentiellement comique. Son entrée sur scène permet à Gilles de définir le désir d'absolu mais aussitôt se multiplient les signes de dérision : le décalage entre la somme d'énergie et de langage que Gilles a dû déployer pour obtenir enfin le résultat escompté ; l'aspect inoffensif et jovial de ce Lucifer d'agréable compagnie, instaure chez le spectateur un rire de surprise et d'amusement, un rire latent qui notifie le triomphe de la fantaisie débridée et de l'imaginaire, tout en invalidant l'horreur de ce qui précède. Plus drôle que baudelairien, Satan a ici la gaieté de celui qu'inventera Marcel Carné dans *Les Visiteurs du soir*. Il se moque du « *cercle ridicule* » que Gilles a tracé et d'où il l'invite à sortir afin de pouvoir parler librement. Chacun des personnages raille l'autre ou les autres, plus ou moins ouvertement : le diable se gausse de la fatigue de Gilles ; le traitant avec désinvolture il prive ce dernier de la dimension de grand criminel que les séquences antérieures avaient contribué à établir. A leur tour les compagnons de Gilles fustigent l'apparence insignifiante de l'inconnu auquel Blanchet trouve *une gueule d'idiot* (p. 100), tandis que le diable se moque de cet *imbécile,... à mentalité de curé* (p. 102), dont les exhortations demeurent inefficaces, *va-t-en d'ici, esprit du mal* (p. 102) et qui, lui-même, ne risque pas de se retrouver en enfer, parce que le maître des lieux le trouve trop fade pour l'y faire accéder.

Si le comique n'avait consisté qu'en ces joutes de railleurs raillés la pièce fût restée proche du théâtre de boulevard, que Gilles et La Brinvilliers récusent avec horreur dans l'épilogue. La démythification est plus subversive : elle porte sur les pratiques extérieures de la foi chrétienne, sur les rites de la magie noire — le crucifix empêchait peut-être le diable d'apparaître mais les formules de Blanchet ne suffisent plus à le faire disparaître — et s'attaque à des croyances, à des postulats théologiques qui se trouvent ici totalement vidés de leur habituel contenu, réinterprétés, parfois inversés et, plus généralement, insérés dans une

écriture profane, désacralisante. Le mythe de Jeanne d'Arc, sainte inspirée par les voix venues de Dieu, n'est certes pas dépouillé de son efficience, bien au contraire, puisque la mort de l'héroïne (ou de la prétendue Jeanne) est devenue pour tout un peuple — Gilles l'atteste sans ambiguïté — un ferment de résistance et d'espoir. Mais la Jeanne réinventée par Huidobro n'est qu'une robuste et courageuse bergère, nullement mystique, que La Hire et Gilles de Rais ont persuadée de vivre un rôle politique et militaire, et à qui ils ont inculqué une leçon totalement fictive, que la jeune fille a faite sienne, en en oubliant l'origine. Cette nouvelle Jeanne n'a pas obéi à une mission divine : strictement humaine elle a répondu à une demande humaine qui allait dans le sens de sa passion pour son pays captif. Gilles mise sur des raisons surnaturelles parce qu'il les sait inventées de toutes pièces. Ainsi l'appartenance de Jeanne au sacré en est-elle complètement éludée. Le personnage est d'ailleurs doublement démythifié, puisque la vraie Jeanne qui rend visite à Gilles n'est pas morte à Rouen, une autre jeune femme ayant pris sa place dans la prison puis sur le bûcher. La vérité historique qui semblait irréfutable est-elle donc si claire et le mythe de Jeanne des Armoises inacceptable ? L'imaginaire huidobrien condamne Jeanne à regagner l'anonymat parce que le mythe ne peut être détruit sans porter gravement préjudice aux représentations et croyances collectives. Les mythes doivent demeurer intacts, aux dépens des héros qui les habitent et les nourrissent. Seuls quelques hommes connaissent l'illusoire épaisseur de ces fictions nécessaires qui font courir les peuples : ainsi Gilles de Rais, démythificateur, par le biais de l'auteur, est tenu de supprimer tout ce qui pourrait démasquer le mythe que lui-même a forgé : à Jean de Siquenville qui lui demande s'il doit tuer Jeanne en chemin, Gilles répond par une dénégation vite suivie d'une ambiguïté : « *Bien que... Attends nous en parlerons* » (p. 159), à laquelle le public donne le sens cruel que la scène autorise à lui attribuer. La vraie Jeanne va mourir, en emportant son secret, mais sa mort véritable restera à

jamais celle que l'Histoire lui connaît. Issue d'une mascarade et d'une suite de coups de théâtre qui ne manquent pas de drôlerie, la nouvelle légende de Jeanne a des aspects pirandelliens puisque mensonge et vérité restent interchangeables, à cela près que la vérité la plus crédible est encore le mensonge, celui-ci finissant bien par devenir plus vrai que nature, etc.

La Bible fournit aussi matière au rire démythificateur. Le Diable assure une étrange version de la Genèse et de sa propre révolte contre Dieu. Le combat entre Dieu et l'ange déchu devient une guerre d'allure moderne, qui consiste à prendre des ponts et à bombarder les positions ennemies. Le langage de la stratégie militaire (*ouvrir le feu,... canons, aile droite, les grades de maréchal, commandant, capitaine... conférés aux archanges...*) peut être interprété comme une simple technique de divertissement, la raillerie n'atteignant pas toujours à l'irreligion. Quoi de plus drôle et de plus inoffensif que les irrespectueuses distributions de *décorations* et de *médailles* aux archanges vainqueurs ? Mais la vraie subversion vient de l'incertitude et de l'ambivalence possible de la victoire. Il s'en est fallu de peu que Lucifer ne gagnât et encore cette défaite est-elle due à une trahison. L'issue du conflit a-t-elle d'ailleurs vraiment changé le sens du monde ? Si l'esprit du Mal avait vaincu il se fût mué, selon le Diable, en esprit du Bien, tandis que l'esprit du Bien serait devenu l'esprit du Mal. Certes Dieu a jeté le Diable en enfer, mais le prince des ténèbres suppose qu'il aurait, quant à lui, laissé Dieu en son ciel. Ceci revient à dire que tout est égal, que tout signe peut se muer en signe inverse, qu'il n'existe aucune certitude sacrée, aucune foi possible en l'univers.

La scène du procès (acte 4) est une construction démythifiante, majeure, d'une large gamme comique, qui réunit en une seule séquence diverses comparutions dont le procès a établi un rapport substantiel. Le récit au style indirect du texte de 1440 est devenu un dialogue aux répliques relativement brèves, une sorte de duel verbal entre Gilles et les juges. Or seul le compte-rendu du jeudi 13 octobre

1440 évoque un Gilles de Rais insultant ; dès le samedi 15 octobre l'inculpé passe aux premiers aveux, demandant miséricorde à Dieu et pardon aux personnes offensées. C'est donc de quelques lignes qu'est sortie une scène uniformément animée par le langage au style direct. Le tribunal de Nantes manifesta une réelle impartialité, se bornant à interroger et à écouter les divers témoignages, alors que les juges de théâtre émettent une opinion sur le personnage et rejettent dans sa solitude impie *ce monstre* (p. 265), *ce fauve, ce cancer immonde* (p. 262), que la grâce n'a pu atteindre. Cependant, comme leurs modèles originels, ils pardonnent à l'homme qui les bafoue et poursuivent jusqu'au bout leur interrogatoire, jusqu'à l'instant où ils sont contraints de renoncer à comprendre. Deux mères, présentes au procès de 1440, Catherine Thierry et Téophanie Branchu, viennent réclamer en sanglotant le châtiment de celui qui fit mourir leur enfant. Au crime ne répondent donc, au théâtre, que la vengeance et la malédiction. Cependant toute la scène institue subrepticement une sorte d'humour noir. Quelle que soit l'horreur évoquée, quels que soient le nombre et la forme des crimes, le langage du héros apparaît comme un jeu habile, drôle, paradoxal, surtout terriblement logique et pertinent, une fois posées les prémisses de l'atrocité, toujours percutant, au point qu'il oblitère les paroles des autres et les enfouit dans le silence. Le spectateur est alors sur une corde raide, à la limite du supportable, mais il rit face à l'exorbitant pouvoir des mots. La joute verbale consiste en une escalade au cours de laquelle le protagoniste doit frapper de plus en plus fort afin de choquer davantage : « — *Je vis tuer un jouvenceau de quinze ans, venu de Bretagne à Bourgneuf pour apprendre le français — Quelle idée d'amener un jouvenceau breton pour lui apprendre le français !* » (p. 257). C'est par et pour les mots que Gilles se fait condamner. Les honnêtes juges de Nantes, qui n'ont rien de commun avec les terrifiants visages scrutés par la caméra de C. Dreyer dans les scènes du procès de Jeanne d'Arc, sont désarmés par la désinvolte allé-

gresse de Gilles, manifeste dans un triple *Je m'en fous !*, et par ce rire sardonique qu'oppose le personnage à chaque nouvelle tentative de communication. Ce rire, qui est la seule réponse à la souffrance des autres, crée une zone de solitude entre le personnage et le public. Gilles se met au ban de l'humanité parce que rien ne peut interférer le libre choix d'une folle liberté meurtrière. Il dénonce déjà les fausses images que la postérité inventera à son propos afin de le récupérer et qu'il qualifie d'ignominieuses *calomnies* (p. 262).

Cependant le comble de la drôlerie tient dans la mise en œuvre d'un métalangage, lorsque, l'Histoire s'étant écoulée, surgit un nouvel espace-temps, de nature exclusivement théâtrale et cinématographique ; une scène où sont réunis les personnages de la pièce, quelques auteurs des XIXe et XXe siècles qui écrivirent sur Gilles de Rais, et trois nouveaux personnages ayant quelque ressemblance criminelle avec Gilles : le marquis de Sade, la Brinvilliers et Don Juan. Le temps théâtral supposé est l'éternité, ou plutôt la vallée de Josaphat où les âmes attendent le Jugement dernier, à moins qu'il ne s'agisse de ce flux imaginel brut qui est le propre de la vie mentale hors de tout lieu ou de toute date. Le dialogue entre des personnages qui appartiennent à des siècles différentes révèle un débridement de l'imaginaire. Huidobro se livre ici à la libre création langagière, éblouissante et fantaisiste, dont la seule violence est d'essence purement verbale. Personne n'agit mais tous parlent. L'exergue que Huidobro a placé avant même le *dramatis personae* trouve à l'épilogue sa pleine justification :

> *littérature*
> *littérature*
> *archilittérature (p. 37)*

Le personnage de Gilles n'est pas le seul à être confronté aux auteurs qu'il désavoue et ridiculise — n'ayant pas pu lire Oscar Wilde, il a eu connaissance de Platon, mais cela suffit-il pour qu'on le taxe de pédérastie ? — ; les écri-

vains s'affrontent aussi entre eux, sans vraiment s'écouter, car ils ne retiennent que ce qui les conforte dans leurs convictions ; enfin l'auteur lui-même, Vicente Huidobro, humoristiquement exhibitionniste, se fait également rabrouer car il est *l'étranger* auquel on dénie toute compétence (p.277) alors qu'il a osé mettre en scène son héros de langue française en langue française. L'épilogue est une mise en abyme de la création théâtrale, mais sur le mode divertissant, car dans cette série de soliloques, qui a l'allure d'un sottisier, chacun se livre sans retenue à des improvisations gratuites, arbitraires, sur l'esthétique, au point que les personnages manifestent haine et mépris envers leurs inventeurs, — « — *Quelle bande d'imbéciles !* » s'écrie la Brinvilliers (p. 300) — et qu'excédés par la débauche de discours, ils se réfugient, tel Gilles, dans un complet mutisme après s'être bouché les oreilles (p. 306).

Vicente Huidobro et l'écriture poétique

L'on touche ici à un aspect essentiel de l'œuvre : le rire n'est possible que dans la mesure où le spectacle revendique son essence théâtrale et se répète comme tel. L'auteur ne se déguise pas en historien : sa propre version n'est qu'une nouvelle invention littéraire après et parmi d'autres, que le spectateur ne doit pas prendre au pied de la lettre mais déchiffrer à la lumière, terriblement distanciée, de ce rire noir que confirme l'épilogue *détaché et détachable* (p.269), représentable ou non, lisible ou pas, au gré de chacun. Ceci étant posé, la pièce représente la mise en pratique d'une *poïesis*. Le texte est tissé d'autres textes, et de références à des textes ; le personnage central est sans cesse confronté, non seulement à l'original tel que le décrit le procès de 1440, mais surtout au mythique héros de contes et légendes auxquels Gilles de Rais a donné naissance : *Barbe-Bleue*. La pièce toute entière constitue une démythification de ce personnage omniprésent dans la culture populaire, mais d'abord par une séquence de l'acte 1 qui montre comment la légende se forge de toutes pièces,

lorque les paysans, regardant le château de Machecoul, après la sortie de Gilles et Gila, prétendent assister à l'envol de Barbe-Bleue sur un bouc vers le sabbat (p. 122). Les paroles du vieux paysans entraînent contagieusement l'adhésion des deux jeunes filles qui finissent par rêver tout haut de ce personnage qu'elles ne connaissent que par ouï-dire. Le spectateur s'amuse parce qu'il a le secret de la fiction, tandis que Morigandais chasse les nouveaux venus en les accusant de mentir ou d'avoir des visions, mais Gilles accepte avec satisfaction toutes ces paroles qui contribuent à édifier le mythe : *Tout cela est bon pour la légende* (p. 125).

Vicente Huidobro instaure une poïétique de la contradiction ; il explore les vertus langagières des images et formes mythiques, pour détruire, annuler des sens et en réinventer d'autres. Ainsi se prévaut-il de l'histoire de Barbe-Bleue pour en recréer les motifs symboliques les plus connus, et pour les défaire de leurs significations maléfiques. Lorsque Gila trouve la clef de la porte de la tour, dont personne, semble-t-il ne lui a interdit l'accès, elle ne découvre pas les sept fameuses épouses mortes et ne peut donc laisser tomber la clef dans un sang indélébile ; il n'y a eu ni meurtre, ni infraction, ni émergence d'un secret ; la curiosité ne saurait être punie et la disparition de Gila dans la forêt n'est aucunement imputable à Gilles qui la vit comme un irréparable malheur. Les sept princesses surgissent à l'acte 3 puis à l'épilogue : loin d'être des ombres elles sont éternisés dans un rôle d'adoration qui fait d'elles de superbes statues de langage. Le personnage de Gilles porte des coups décisifs au mythe, puisque la Barbe-Bleue, dont il est affublé sur l'écran de l'épilogue, n'est, selon lui, qu'un postiche dont l'auteur se prévaut, pour des raisons strictement théâtrales : *Je ne suis pas Barbe-Bleue, as-tu compris ?* (p. 280). Le personnage prend la place habituellement réservée, dans le texte du conte, à *Ma sœur Anne,* pour répondre aux trois questions rituelles : — *Gilles, mon cher Gilles, ne vois-tu rien venir ?* (p. 271). La mutation fonctionnelle est considérable, qui fait passer

Gilles du rôle de persécuteur à celui de tendre annoncier. Le public, qui se souvient de la formule légendaire et de la circonstance dramatique qui l'engendra, s'interroge, une fois de plus, sur des bouleversements et métamorphoses aussi saugrenus que dérangeants. Le spectacle entier se caractérise par cette même bigarrure, et notamment par des déséquilibres structurels signifiants, l'espace langagier du premier acte instaurant une forêt de 84 pages (41-125) et les trois autres des surfaces à peu près équivalentes, avec un léger amenuisement final :

— 42 pages (acte II, p. 127-169) ;
— 39 pages (acte III, p. 171-210) ;
— 56 pages (acte IV, p. 211-267) ;
— 38 Pages (épilogue, p. 269-307).

L'épilogue apparaît comme une allégorie de l'acte d'écriture, ou plutôt, de l'histoire d'un texte aux prises avec ses intertextes, les auteurs étant tous allègrement escamotés — y compris le Moi — au profit des deux personnages principaux qui surpassent leurs inventeurs. La perpétuation de Gilles et Gila, encore porteurs de leur substrat mythique, signifie davantage que le triomphe d'un acte esthétique huidobrien, c'est-à-dire individualiste. Rien en art n'est définitif : l'écran de cinéma de la scène-théâtre laisse supposer que le mythe de Gilles est déjà virtuellement inscrit dans un art nouveau. La toute-puissance poïétique appartient d'ailleurs aux personnages de théâtre : la fin de la pièce, qui se fonde sur un incident cocasse, n'est due qu'à un personnage extérieur à la tragédie, *à un être de papier* par excellence, le mythe d'entre les mythes littéraires, Don Juan, qui, sans l'avoir voulu, infléchit le rythme théâtral et obtient ce que deux siècles de philosophie ont tenté d'inculquer aux hommes. Le hasard et l'insignifiance sont immensément drôles, mais le rire s'arrête, car les deux personnages, érigés en symboles de la solitude universelle, sont soudain projetés vers le silence définitif ; le texte bascule entre la drôlerie et le vertige du désespoir métaphysique. Le point final révèle la nouveauté du

personnage inventé par Huidobro, de cette *création* ludique et funèbre qui renvoie au sigle que le poète s'était choisi pour désigner son esthétique : le *creacionismo*. Il fallait créer des poèmes, des textes qui fussent des faits inédits, des réalités nouvelles dont les lois ne dépendent aucunement du monde extérieur. A la fois indépendant et critique vis-à-vis du futurisme et du surréalisme, ce Chilien qui vécut en Espagne (1918) puis à Paris, où il écrivit plusieurs recueils de poèmes, souvent en collaboration avec Juan Gris, fut un homme de polémique, plus encore que de communication. Sa querelle avec Luis Buñuel, en 1931, en témoigne, de même que le projet de fonder un journal qui aurait eu pour titre *El insulto*. Vicente Huidobro était avant tout un non conformiste, un iconoclaste, en quête de conventions à détruire et à recréer. La pratique du roman et du théâtre demeure essentiellement liée, chez lui, à un *dessin poétique*, à un absolu désir d'écriture poématique. A l'issue de la lecture ou de la représentation de *Gilles de Raiz*, le public pouvait se référer, dès les années 32-33, à cette liste de « quelques œuvres de l'auteur » où le genre poétique l'emporte. Deux textes se détachent : *Altazor* et *Temblor de cielo* (il existe des traductions françaises), dont la lecture éclaire les inventions langagières de la pièce. *Altazor* se compose de sept chants où le poète construit un nouveau langage sur l'anaphore,

ojo por ojo	œil pour œil
ojo por ojo como hostia	œil pour œil comme hostie
por hostia	pour hostie
ojo árbol	œil arbre
ojo pájano	œil oiseau
ojo rio	œil fleuve

(O.C. p. 410)

puis sur les néologismes, ainsi par le biais de l'hirondelle (*golondrina*), oiseau topique — en particulier dans la littérature hispano-américaine depuis le poète G.A. Bécquer (XIXe siècle) dont le célèbre, *Volverán las oscuras golon-*

drinas est inscrit dans la mémoire des écoliers et des érudits, — que Huidobro remplace par d'étranges variantes, comportant la même consonnance, puis la même assonance, laquelle est à son tour en consonnance avec les mots des vers suivants :

Ya viene viene la golondrina
Ya viene viene la golonfina
ya viene la golontrina
Ya viene la goloncima
Ya viene la golonchina

(O.C., p. 413)

ce qui donnerait en français, de manière moins coïncidente puisque le suffixe initial est oublié au profit de rimes issues de l'espagnol :

Voici l'hironfine
Voici l'hirontrille
Voici l'hironcime
Voici l'ironchine, etc...

Il ne s'agit pas seulement de jeux phoniques auxquels l'auteur se livrerait de manière éperdue, mais d'une rupture avec les habitudes de langage les plus communément acquises, reconnues et apparemment indispensables à l'existence de la communication. Huidobro casse le substantif puis le recompose en lui insufflant le pouvoir propre à d'autres catégories grammaticales, surtout celles du verbe, (*golondrina* devient *golontrina* par incorporation du verbe *trinar* qui désigne chez l'oiseau l'exercice du chant) ; mais il interroge également l'édifice énumératif de ces diverses inventions où analogie et dissemblance sont d'identiques facteurs de dynamisation.

Il n'est point question chez Huidobro d'écriture automatique, non plus que de dictée de l'inconscient. *Altazor,* né de la fusion de *altor* et *azor* (haut et autour), également intitulé : *ou le voyage en parachute,* consiste en un soliloque oral du Moi en quête de sens, désireux de connaître les énigmes de l'univers, et capable d'emprunter, à cette seule fin, toutes sortes de voies inédites, y compris

celle des clichés, parce que ceux-ci sont susceptibles de puissantes métamorphoses. L'imagination et la plume opèrent librement mais toujours sous le signe de la plus vive intelligence poétique ; l'escalade qui permet l'élaboration de nouveaux systèmes langagiers choque et divertit parce qu'elle est le contraire du délire : une exploration méthodique et boulimique des signifiants. Le poète affirme que nous jouons hors du temps, comme le moulin à vent peut tourner à vide, et c'est pourquoi il aligne durant trois pages, 190 formes syntaxiquement anaphoriques et totalement consonnantiques, pour notifier le rien, pour dissuader quiconque de reproduire cette expérience, peut-être folle mais malicieusement consciente. Aux cycles anaphoriques du chant VI succède la simple liste de phonèmes du chant VII : aucun mot n'appartient ici au dictionnaire, aucune catégorie grammaticale n'est reconnaissable ; il suffit de chanter, de fredonner des sons, en acceptant de ne jamais parvenir à des phrases ou à des choses identifiables. Les ébauches ou amorces de sens ne franchissent pas le seuil d'un déchiffrement.

Ai aia aia
ia ia ia aia ui
Tralalí
Lalí lalá
Aruaru...

(O.C., p. 436-437)

Si le poète n'est plus *ce petit dieu* que Huidobro célébrait vers 1918, une dynamique langagière trouvera son plein essor dans *Temblor de cielo, tremblement de ciel,* issu de la seule forme française *tremblement de terre,* qui met en œuvre un Tristan et une Ysolde plus proches de l'opéra wagnérien que de la légende médiévale. Ici encore Dieu est sacrifié tandis que se déploient les rites d'une sauvage liberté sexuelle. L'entreprise poétique instaure un langage à la fois vertigineux et borné, l'invention impliquant son corollaire, la démythification.

L'épilogue de *Gilles de Rais* comportait déjà quelques

échantillons de ces jeux de mots en cascade dont se prévaut *Altazor* : plusieurs personnages jonglant avec l'expression *œil de bœuf*, puis *œil d'œuf, œuf de bœuf, œil de bœuf de l'œuf*, etc. (p. 198), l'infinie gratuité des inversions et des calques fondés sur l'allitération menant au non-sens, donc à la fureur de Gilles. Chaque mot nouveau à un pouvoir détonant, et renvoie à un aspect essentiel du mythe, ainsi le substantif *barbe* (p. 299) — qui songerait, sinon l'insensé, à parler de barbe dans la maison de Barbe-Bleue ? — mais le jeu illimité des coqs à l'âne et des calembours conduit à la déperdition de sens (*Un cafard couleur barbe*, p. 299) ou plutôt à la dilution du sens dans l'excès de sens. Le retour au silence s'impose après la débâcle d'un langage théâtral brusquement *livré au débridement*.

Peut-être aussi faut-il voir là une prise de distance finale par rapport aux autres procédés d'écriture majoritaires dans la pièce. Le dialogue s'institue en effet en priorité sur des jeux de symétrie : l'espace théâtral est le lieu où des personnages célèbrent en alternance un amour unanime ou des passions contradictoires,

— Il est beau et il est fort comme l'inévitable.
— Il est horrible et il est perfide comme un maléfice. (p. 50)
— Celle qui passe ces murs ne verra jamais plus sa maison.
— Celle qui passe ces murs ne veut pas revoir sa maison. (p. 47)
etc.

La moindre variante est intégrée à l'ensemble, projetant un vif éclairage sur l'action théâtrale et la mise en ordre recèle ou annonce les virtualités d'une langue théâtralement contenue, retenue.

Cependant le poétique se nourrit plus profondément d'une autre procédure, qui agit en dehors de toute symétrie et de toute répétition syntaxique ou lexicale : *la métaphore*. Tout le dialogue est gagné, à intervalles irréguliers par le phénomène de la substitution. L'œuvre huidobrienne antérieure et ultérieure à Gilles de Raiz demeure essentiellement d'ordre métaphorique. Des personnages,

non poétiques par nature, tels que Morigandais et Blanchet désignent l'espace nocturne par des images, soit pour le définir, « *Chimère du chaos, neutre antagonisme des océans !* » (p. 43), soit pour établir de constantes relations entre les êtres, les lieux, les choses, l'univers infini. Les corps en particulier sont métaphorisés par assimilation avec des substances cosmiques qui les déterminent : « *les ailes de ses paupières, les pétales de ses soupirs* (p. 55),... *Courez sur les plaines, oh ! mes léopards !* » (p. 187). Les monologues ou apostrophes des princesses ont la structure de poèmes en prose, l'anaphore instituant les métaphores qui réagissent les unes sur les autres, comme par ricochet. Chaque corps naît et se définit pour annoncer et illustrer l'exercice du verbe créateur. L'oxymore règne en maître, tandis que les lois physiques du monde, la mécanique céleste, subissent d'incroyables ou absurdes mutations, pour accéder à d'autres normes qui sont autant de conciliations entre d'inconciliables excès (p. 200). Ces textes sont des allégories qui représentent la langue poétique de Huidobro, et notifient le triomphe esthétique d'une alliance entre théâtre et poésie. Toutefois le silence des personnages, les références au délire de Gilles, puis la dispersion des sept princesses peuvent laisser entendre qu'il s'agit là d'une vision symbolisant l'échec de l'expression poétique. L'interpellation à Cléopâtre est encore plus significative puisque l'édifice lyrique et métaphorique s'effondre au moment où Gilles s'affaisse en pleurs (p. 205), tandis que le langage se brise et devient balbutiement : « *Le néant... le vide, le néant* » (p. 206). Si la pièce affiche un insatiable désir de communication, si les personnages parlent d'abondance, les dernières répliques marquent le rejet de deux types de langage : d'une part le lyrisme que constituent les clameurs des femmes, d'autre part le métalangage, haïssable, des auteurs et des personnages. Le silence final que réclame Gilles n'apparaît pas seulement comme une nécessité inéluctable après la mort de Dieu, mais comme le signe majeur et également indispensable d'une défaite du langage. Table rase est faite de l'univers, de l'œuvre,

de la parole. Un monde poétique s'achève par la notification, au-delà de l'apocalypse, d'un vide, d'une non-existence où l'horreur et le rire se confondent. Le langage doit mimer l'effacement de toute réalité cosmique et humaine, car l'inscription de l'anéantissement à la fin de chaque texte, et de chaque livre de Vicente Huidobro est un préambule à la poursuite de l'écriture dans un autre texte, dans un autre livre. *Temblor de cielo* s'achève ainsi :

Le ciel est lent à mourir.
Entends-tu clouer le cercueil du ciel ?

précédant le recueil *Ver y palpar* (1941): « poèmes giratoires », « génération spontanée », « chant de l'œuf et de l'infini ».

Marie-Claire ZIMMERMANN
Osséja, octobre 1988

BIBLIOGRAPHIE

OUVRAGES ESSENTIELS SUR GILLES DE RAIS

BATAILLE Georges — *Le procès de Gilles de Rais,* J.J. Pauvert, Paris, 1965.

BOSSARD Eugène — *Gilles de Rais, maréchal de France, dit Barbe-Bleue,* 1404-1440, Paris, 1885.

FLEURET Fernand, alias Docteur Ludovico Hernandez — *Le procès inquisitorial de Gilles de Rais (Barbe-Bleue) avec un essai de réhabilitation,* Paris, 1921.

GABORY Émile — *La vie et la mort de Gilles de Rais (dit à tort Barbe-Bleue),* Librairie Académique Perrin, Paris, 1932.

HERUBEL Michel — *Gilles de Rais et le déclin du Moyen Âge,* Librairie Académique Perrin, Paris, 1982.

HUYSMANS Joris Karl — *Là-bas,* Paris, 1891.

REINACH Salomon — Gilles de Rais (essai de réhabilitation) dans *Cultes, mythes et religions,* 1912.

RELIQUET Philippe — *Gilles de Rais, maréchal, monstre et martyr,* Paris, 1982.

ROSELLO Mireille — *L'in-différence chez Michel Tournier,* José Corti, à paraître.

TOURNIER Michel — *Gilles et Jeanne,* Gallimard, Paris, 1983.

OUVRAGES PORTANT SUR VICENTE HUIDOBRO

BAJARLIA, Juan-Jacobo, *La Polémica Reverdy-Huidobro : Origen del Ultraísmo,* Buenos Aires, Devenir, 1964.

BARY, David. *Huidobro o la vocación poética.* Universidad de Granada, 1963.

BUSTO OGDEN, Estrella. *El creacionismo de Vicente Huidobro en sus relaciones con la estética cubista.* Madrid, Playor, 1983.

CAMURATI, Mireya. *Poesías y poética de Vicente Huidobro.* Buenos Aires, García Cambeiro, 1980.

CARRACCIOLO-TREJO, Enrique. *La poesía de Vicente Huidobro y la vanguardia.* Madrid, Gredos, 1974.

COSTA, René de (edición). *Vicente Huidobro y el creacionismo.* Madrid, Taurus, 1975.

COSTA, René de. *Huidobro : los oficios de un poeta.* México, Fondo de Cultura Económica, 1984.

GOIC, Cedomil. *La poesía de Vicente Huidobro.* Santiago de Chile, Nueva Universidad, 1974.

MITRE, Eduardo. *Vicente Huidobro, hambre de espacio y sed de cielo.* Caracas, Monte Avila, 1974.

REVISTA IBEROAMERICANA nr. 45. *Vicente Huidobro* (janvier-juin 1979), University of Pittsburg.

SZMULEWICZ, Efraín. *Vicente Huidobro, biografia emotiva,* Santiago, Imprenta Universitaria, 1979.

WOOD, Cecil, *The Creacionismo of Vicente Huidobro,* Frederickton, York Press, 1978.

YÚDICE, George. *Vicente Huidobro y la motivación del lenguaje.* Buenos Aires, Galerna, 1978.

YURKIEVITCH, Saúl. *Vicente Huidobro, el alto azor* dans Fundadores de la nueva poesía latinoamericana. Barcelona, Ariel, 1984.

YURKIEVITCH, Saúl. *La metáfota deseante,* (Ibid).

ŒUVRES DE VICENTE HUIDOBRO

Ecos del alma (Santiago, Imprenta Chile, 1911).
La gruta del silencio (Santiago, Imprenta Universitaria, 1913).
Canciones en la noche (Santiago, Imprenta Chile, 1913).
Pasando y pasando (Santiago, Imprenta Chile, 1914).
Las pagodas ocultas (Santiago, Imprenta Universitaria, 1914).
Adán (Santiago, Imprenta Universitaria, 1916).
El espejo de agua (Buenos Aires, Orión, 1916).
Horizon carré (Paris, Paul Birault, 1917).
Poemas árticos (Madrid, Imprenta Pueyo, 1918).
Ecuatorial (Madrid, Imprenta Pueyo, 1918).
Tour Eiffel (Madrid, 1918).
Hallali (Madrid, Ediciones Jesús López, 1918).
Saisons choisies (Paris, La Cible, 1921).
Finis Britannia (Paris, Fiat Lux, 1923).
Automme régulier (Paris, Librairie de France, 1925.
Tuot à coup (Paris, Au Sans Pareil, 1925).
Manifestes (Paris, Revue Mondiale, 1925).
Vientos contrarios (Santigo, Editorial Nascimento, 1926).
Mío Cid Campeador (Madrid, Compañía Iberoamericana de Publicaciones, 1929).
Temblor de cielo (Madrid, Editorial Plutarco, 1931).

Altazor o el viaje en paracaídas (Madrid, Compañía Iberoamericana de Publicaciones, 1931).

Tremblement de ciel (Paris, L'As de Cœur, 1932).

Gilles de Rais (Paris, Totem, 1932).

La próxima (Santiago, Walton, 1934).

Papá o el diario de Alicia Mir (Santiago, Walton, 1934).

Cagliostro (Santiago, Zig-Zag, 1934).

En la luna (Santiago, Ercilla, 1934).

Tres novelas cjemplares [con Hans Arp] (Santiago, Zig-Zag, 1935).

Ver y palpar (Santiago, Ercilla, 1941).

El ciudadano del olvido (Santiago, Ercilla, 1941).

Ultimos poemas (Santiago, Talleres Gráficos Ahués, 1948).

Obras completas (Santiago, Editorial Andrés Bello, 1976), 2 volumes.

littérature
littérature
archilittérature

FEMME VOILÀ TON FILS

(Évangile de Saint-Jean)

PERSONNAGES

GILLES DE RAIZ
GILA
BLANCHET
LA FEMME
LA SORCIÈRE
LUCIFER
PAYSAN
1re PAYSANNE
2e PAYSANNE
PRELATTI
JEANNE D'ARC
JEAN DE SIQUENVILLE
POITOU
ALADINE
SORIELE
JUPITERIA
SATURNIA
MARSIA
MERCURIA
LUNIA
MORIGANDAIS
LA MÈRE
CHAPEILLON
PIERRE DE L'HOSPITAL
JEAN BLOUYN
CATHERINE THIERRY
TEOPHANIE BRANCHU
ISAMOUNE
HUYSMANS
ANATOLE FRANCE
BERNARD SHAW
MARQUISE DE BRINVILLIERS
DOCTEUR HERNANDEZ
MOI
MARQUIS DE SADE
DON JUAN

Nous avons respecté les particularismes du français de Huidobro et signalons seulement en note la raison de ceux-ci.

ACTE PREMIER

Un peu avant minuit.

La scène se passe sur une côte près du château de Machecoul. Quelques arbres annoncent une forêt qui commence plus loin.

Des collines au fond.

MORIGANDAIS

Nous sommes sur le bon chemin, ami Blanchet ; il me semble que nous voici arrivés au lieu du rendez-vous.

BLANCHET

Oui, je pense que c'est bien ici. Le Seigneur Gilles de Raiz nous a dit clairement : dans la plaine, du côté de la colline.

MORIGANDAIS

Quelle nuit ! Odeur de tragédie.

BLANCHET

Il fait froid et le vent me coupe.

MORIGANDAIS

Le vent ou la peur, mon pauvre Blanchet ?

BLANCHET

Si j'avais peur, je ne vois pas pourquoi mon compagnon Morigandais pourrait se moquer de mes faiblesses... Et toi, tu n'as pas peur ?

MORIGANDAIS

Tu oublies mon passé. Je n'ai pas le droit d'avoir peur... un vieux soldat qui a passé sa vie de bataille en bataille. Le jour de la prise de la forteresse de Lude je fus le premier à traverser ses murs au côté de Gilles de Raiz, et quand ce dernier tua de ses propres mains le capitaine anglais Blackburn, avec celles-ci*, je tuai ses deux aides de camp.

BLANCHET

Se trouver en face d'une armée est une chose, et se trouver devant la nuit en est une autre, se voir entouré d'ennemis est tout autre chose que se voir entouré de fantômes.

MORIGANDAIS

Ah ! mon pauvre Blanchet, tant que Morigandais se trouve à tes côtés, tu n'as rien à craindre, même si tu arrives aux portes de l'Enfer ! Prends mon bras et souris... A propos, quelle heure est-il ?

BLANCHET

Bientôt Minuit. Le Seigneur Gilles de Raiz ne doit pas être loin...

MORIGANDAIS

Minuit ! (Comme dans un rêve) Les tombeaux vont s'ouvrir. Montez les escaliers du souvenir. Les ondes de l'heure tombent au fond du silence, et

* De mes propres mains.

minuit brille comme un seul diamant congelé dans l'espace fait de mille diamants. Minuit est le point culminant du néant.

BLANCHET

Chacun de nous pend à une constellation, fatale, sans appel, comme le dit notre Seigneur Gilles de Raiz.

MORIGANDAIS

Comme l'affirment tous les astrologues : nous sommes liés à nos étoiles, nous balançant tels des pendus dans les ténèbres. Et nous regardant, nous écoutant, nous nous croyons près les uns des autres, et en vérité, nous sommes aussi loin que sont éloignées les constellations. L'infini nous sépare et nous nous prenons pour des amis ou des ennemis.

Complexité de l'éternel, équivoque stellaire semée de fossés et sans jambes pour le saut. Chimère du Chaos, neutre antagonisme des océans !

BLANCHET

Ne divague pas, la nuit est propice aux délires.

MORIGANDAIS

La nuit, c'est moi qui la traîne*, elle s'échappe de mes yeux comme une nuée de papillons inconscients.

* Qui l'entraîne.

BLANCHET

A en juger par ce qui me pèse et me fatigue, c'est moi qui la porte sur mes épaules.

MORIGANDAIS

La nuit est l'annonce du désastre total, le retour de tous les désastres, la condensation du passé et l'histoire du monde dans un soupir du néant exhalé du fond du néant. Suspendus au-dessus de nos têtes, elle est la vibration des ailes séculaires de la première nébuleuse chargée de toutes les angoisses du futur...

BLANCHET

(Regardant en l'air, l'oreille tendue)

Qu'est-ce là ? Quelque chose vient de frôler la nuit.

MORIGANDAIS

Ta propre terreur.

BLANCHET

Non, il y a quelque chose qui s'ouvre dans l'air.

MORIGANDAIS

C'est peut-être un adieu qui s'évade à travers le vide, flotte noyé dans de chaudes spirales et va du bonheur à l'angoisse.

BLANCHET

Entends-tu ? un rossignol, et comme il chante bien !

MORIGANDAIS

Un rossignol... Sa gorge est *tiède du lait de quel*que clair de lune.

BLANCHET

Il chante bien ! Si le Maréchal de Raiz l'entendait, il le ferait chanteur de sa chapelle.

MORIGANDAIS

La nuit se déroule dans sa gorge, tout le ciel parle par sa voix.

BLANCHET

Oh ! Tu as vu ? Deux aérolithes viennent de traverser l'espace et ont formé une croix dans le ciel. Signons-nous.

MORIGANDAIS

Il y a des présages. Voici la nuit où Gilles de Raiz doit venir faire pacte avec le diable.

BLANCHET

Comme s'il lui manquait quelque chose ! Que veut-il de plus ? Il a la richesse, il a la gloire, toutes les femmes l'aiment et vont vers lui attirées par sa légende et après...

MORIGANDAIS

Silence ! C'est toi qui l'as ainsi conseillé et tu sembles maintenant t'en repentir.

BLANCHET

C'est que Gilles prend tout trop au sérieux et exagère en tout ; il va trop loin, ne songe pas aux conséquences et ne s'arrête devant rien. Il est insatiable.

MORIGANDAIS

Tu croyais donc qu'une âme de sa trempe pouvait s'arrêter ? Son âme est insatiable et son corps demande toujours.

BLANCHET

Jamais il n'est satisfait, il est trop avide.

MORIGANDAIS

Qui se montra plus avide, lui, en acceptant tes conseils ou toi en les lui proposant ?

BLANCHET

Je ne voulais que lui faire plaisir, satisfaire ses désirs.

MORIGANDAIS

Ou satisfaire ton ventre ?

BLANCHET

Silence ! Tais-toi, par pitié ! Quelqu'un vient.

MORIGANDAIS

Ce doit être lui.

BLANCHET

Non, ce sont des femmes.

MORIGANDAIS

Cachons-nous derrière ces arbres. (Ils partent)

Entrent la Mère et la Fille, fascinée.

LA MÈRE

Ma fille ! Arrête ! Ne poursuis pas.

LA FILLE

(Montrant du doigt le lointain et comme dans un délire).

Mère, n'est-ce point là la lumière de son château ?

LA MÈRE

Arrête-toi, ô ma fille. C'est bien là le château de Machecoul.

LA FILLE

C'est la lumière de son château.

LA MÈRE

Le château maudit. Ses ponts sont les ponts de la mort.

LA FILLE

Ses ponts sont les ponts de la vie.

LA MÈRE

Celle qui passe ces murs ne verra jamais plus sa maison.

BLANCHET

Non, ce sont des femmes.

MORIGANDAIS

Cachons-nous derrière ces arbres. (Ils partent)

Entrent la Mère et la Fille, fascinée.

LA MÈRE

Ma fille ! Arrête ! Ne poursuis pas.

LA FILLE

(Montrant du doigt le lointain et comme dans un délire).

Mère, n'est-ce point là la lumière de son château ?

LA MÈRE

Arrête-toi, ô ma fille. C'est bien là le château de Machecoul.

LA FILLE

C'est la lumière de son château.

LA MÈRE

Le château maudit. Ses ponts sont les ponts de la mort.

LA FILLE

Ses ponts sont les ponts de la vie.

LA MÈRE

Celle qui passe ces murs ne verra jamais plus sa maison.

LA FILLE

Celle qui passe ces murs ne veut pas revoir sa maison.

LA MÈRE

Tu es possédée par un sortilège qui te traîne vers la douleur.

LA FILLE

Je suis possédée par un sortilège qui me traîne* vers l'amour.

LA MÈRE

La lumière de son château répand des magies et des maléfices capables d'attirer toutes les femmes qui sentent son appel.

LA FILLE

La lumière de son regard répand des magies et des maléfices capables d'attirer toutes les femmes qui sentent son appel.

LA MÈRE

Ma fille, donne-moi la main, reviens sur tes pas.

LA FILLE

Mère, ne vois-tu pas sa main tendue ? Laisse-moi lui donner la main

* T'entraîne.
* M'entraîne.

LA MÈRE

Ma fille, reviens à la maison, tu es toute tremblante de fièvre.

LA FILLE

Mère, c'est mon âme qui tremble car l'amour est proche.

LA MÈRE

Ma fille, quelque chose flotte dans l'air qui me dit de nous enfuir.

LA FILLE

Mère, quelque chose flotte dans l'air qui me dit de continuer.

LA MÈRE

Ma fille, ma fille, réfléchis, il en est encore temps.

LA FILLE

Ma mère, il est déjà tard.

LA MÈRE

Pitié ! Pitié ! Reviens en arrière.

LA FILLE

Il m'appelle, il m'appelle. Quelle est cette lumière dans le ciel ?

LA MÈRE

Ma fille, reviens à la maison, tu es toute tremblante de fièvre.

LA FILLE

Mère, c'est mon âme qui tremble car l'amour est proche.

LA MÈRE

Ma fille, quelque chose flotte dans l'air qui me dit de nous enfuir.

LA FILLE

Mère, quelque chose flotte dans l'air qui me dit de continuer.

LA MÈRE

Ma fille, ma fille, réfléchis, il en est encore temps.

LA FILLE

Ma mère, il est déjà tard.

LA MÈRE

Pitié ! Pitié ! Reviens en arrière.

LA FILLE

Il m'appelle, il m'appelle. Quelle est cette lumière dans le ciel ?

LA MÈRE

Ce sont les yeux de quelque hibou qui ne présage rien de bon.

LA FILLE

Mère, quel est ce bruit dans l'air ?

LA MÈRE

Ma fille, ce sont peut-être les ailes d'une âme qui s'échappe du château de la mort.

LA FILLE

Il est beau et il est fort comme l'inévitable.

LA MÈRE

Il est horrible et il est perfide comme un maléfice.

LA FILLE

J'ai bu le philtre de ses yeux et je vais vers lui.

LA MÈRE

Ma fille, arrache toi le poison* et fuis loin de lui.

LA FILLE

Il est dans tout mon corps.

* Hispanisme : Ôte le poison qui est en toi.

LA MÈRE

Entends-tu pleurer ? Quelqu'un vient en poussant* des gémissements.

LA FILLE

Quelqu'un vient du château.

LA MÈRE

Qui vive ?

Les mêmes et une autre femme qui arrive.

LA FEMME

Mieux vaudrait dire : qui meurt ? Je suis le passé, hélas ? hélas ! Ma vie est terminée. (Allant vers la jeune fille). Je suis celle qui revient du château, et toi, qui es-tu ?

LA FILLE

Je suis celle qui va au château.

LA FEMME

Tu ne passeras jamais le seuil de ta vie. Tu pleureras, pleureras jusqu'au delà du dernier horizon

LA MÈRE

Oh ! Gente damoiselle... Puissent tes larmes la dissuader.

LA FILLE

Et toi, pourquoi es-tu partie ?

* Hispanisme : Forme progressive (Verbe venir + gérondif).

LA FEMME

Regarde ! (Lui montrant sa poitrine) J'étais malade, tous demandaient que l'on me chassât... Je partis, je partis*, mais jamais plus je ne repasserai le seuil de ma vie.

LA MÈRE

C'est un monstre ! Tu dois le haïr.

LA FEMME

C'est un monstre ! Je l'aime.

LA FILLE

Je cours vers lui, je sens qu'il m'appelle, qu'il m'attire implacablement.

LA MÈRE

Ma fille, aie pitié...

LA FEMME

N'y vas pas** ! Tu resteras empoisonnée pour toujours. Il attire comme un vertige, il attire tout le monde comme un délire, et une fois marquée de son baiser, tu ne trouveras plus de joie que dans son baiser. Finie la gaieté ! Fini le repos !... Seule l'angoisse horrible de l'amour. Fuis ! Fuis !

* Usage hispanique du passé simple.

** N'y va pas. En espagnol l'impératif négatif prend un s à la deuxième personne du singulier.

LA FILLE

Tu l'aimes cependant et reviendrais à lui.

LA FEMME

Ah ! oui, oui je reviendrais ! Mille fois par minute je reviendrais à lui ! Je suis marquée par son baiser. J'ai bu le poison de ses yeux et je le sens là, là me brûlant la poitrine bien plus que ce cancer.

LA MÈRE

Ma fille, fuyons ! Ne vois-tu pas l'état de cette pauvre femme en délire ?

LA FEMME

Oui, fuyez... Fuyez...

LA FILLE

Est-il beau ?

LA FEMME

Il est plus que beau, il est le sortilège. (Comme inspirée). Il est plus beau, il est triste jusqu'à l'horreur... Oh, Seigneur Gilles de Raiz ! Oh ! Grand Seigneur ! Tu es la vie et la mort, tu es l'absolu au delà de l'absolu... tu es l'angoisse de l'inaccessible, toi, Seigneur, vêtu de poèmes et d'étoiles de louanges, les lèvres gonflées de délices et entouré d'une auréole de crimes en fleur... Toi, Seigneur, nourri de l'haleine de dix mille volcans, tu seras le bijou qui resplendira la nuit de ma mort. Je vou-

drais fuir et tu m'attires, tu me chasses et je te supplie. Quel mystère dort au fond de nos corps ? Dans tes bras, je t'exécrais, loin de toi je ne pense qu'à t'adorer... Oh ! Que les abîmes s'ouvrent sous mes pieds et que les montagnes s'écroulent dans les abîmes ! Loin de toi ! Que vais-je devenir quand tes philtres m'assailliront ? Seigneur, Seigneur, que vais-je faire en me souvenant de toi ?

Quand la bête blessée du couchant saigne sans espoir, tu passeras à cheval sur mes rêves et tu tourneras en arrivant au fond du souvenir à la poursuite de quelque nouvel ouragan.

LA MÈRE

Calme-toi, femme, ne pleure pas.

LA FILLE

Ne te désespère pas ainsi, tu es toute pâle et tu as froid comme si l'hiver tout d'un coup était tombé dans ton sang.

LA FEMME

(Délirante)

Il était étendu sur sa couche, nu, une sorte de fièvre s'exhalait de son corps comme un brouillard qui monte et aveugle les yeux. Je le caressais, je baisais les ailes tremblantes de ses paupières, je baisais sa voix dans l'air et j'aspirais les pétales de ses soupirs effeuillés. Mais il regardait toujours loin, il regardait toujours loin, et brusquement, il enfonçait en moi ses griffes en hurlant : L'autre,

où donc se trouve-t'elle ? Il criait : Où se trouve celle qui cache dans son corps tous les trésors du délire, pour moi, pour moi seul ? Où est-elle celle que je vais cherchant* depuis le commencement des siècles ?

LA FILLE

Elle est dans tes plaines, à une portée de flèche de ton château.

LA FEMME

Il rugissait et il pleurait, je pleurais et je rugissais. Mes seins se gonflaient vers lui comme la mer vers l'espace. Toute la nuit prit le tremblement de mes spasmes, l'air se fit amer de mon haleine, la vie se défit au-dessus de nos corps enlacés, et le monde entier prit le rythme de nos corps... Mon plaisir remplissait l'univers et débordait comme une mer qui tomberait dans le vide. Et lui hurlait de nouveau : Où est-elle ? Où se cache la clef de mon trésor ?

LA FILLE

La clef de ton trésor est en marche vers toi.

LA FEMME

La folie brillait dans ses yeux... Sa source de plaisir est inépuisable. Il brûlait mes chairs. Ses yeux sont la torche des incendies. Mes os fondaient,

* Hispanisme, forme progressive.

mes nerfs et mes artères n'étaient plus qu'un nœud douloureux et crépitant.

LA MÈRE

Oh ! Ma fille ! Quelle horreur, tu seras la proie d'une pareille folie !

LA FEMME

Avez-vous jamais vu ses yeux ?

LA FILLE

Je suis en train de voir ses yeux.

(Comme poursuivant une vision).

LA FEMME

Ses yeux attirent comme les spirales des naufrages.

LA FILLE

Je suivrai jusqu'au fond de ses yeux et je veux m'y noyer.

LA FEMME

Avez-vous vu ses cils ? Ses immenses cils chargés de rêverie comme les arbustes qui se brisent de richesses ? Il revenait encore à l'assaut comme un guerrier infatigable, brisait mon corps comme il eût fait des tours d'une citadelle... Puis, étourdie, muette, je pleurais, pleurais, et me vautrais entre un paradis et un enfer, un enfer plus désirable peut-être que le paradis. Lui, immobile respirait horriblement comme un dragon, et disait d'une voix

sourde : « Ce n'est pas ça, ce n'est pas encore ça... il y a quelque chose de plus, ce n'est pas toi. Le mystère sacré se cache ». Il semblait divaguer et un diadème de cernes entourait ses paupières mi-closes.

LA FILLE

Et après ?

LA FEMME

Il continuait à regarder au loin comme s'il cherchait un impossible, loin, loin...

LA MÈRE

Fuyons le monstre.

LA FILLE

Courons au monstre.

LA FEMME

Et ensuite, tapi comme un chat au bord de la mort, il épiait les soubresauts de la douleur.

LA MÈRE

C'est un ogre, c'est un sorcier cruel.

LA FEMME

Oh ! Oui ! C'est un sorcier très cruel !

LA FILLE

Seigneur Sorcier, ouvrez-moi votre porte.

LA FEMME

Seigneur de Machecoul, arrache-moi les yeux s'ils ne doivent pas me servir pour te voir, arrache-moi les oreilles si elles ne doivent pas me servir pour t'entendre, arrache-moi les mains si elles ne doivent pas me servir pour te toucher. Seigneur, parmi les fleurs de tes fièvres monstrueuses passe la volée des soupirs agoniques et tout se meurt de l'abondance de ta sève.

LA MÈRE

Retourne, ô ma fille , tu es victime d'un envoûtement.

LA FILLE

Je suis victime d'un envoûtement. Courons, mère, courons vers lui. Parle-moi de lui, belle jeune femme, parle-moi de lui ; est-ce vrai qu'il tue les femmes qui l'aiment ?

LA FEMME

Oui, il les tue, mais elles continuent à vivre.

LA MÈRE

Ne vois-tu pas, ma fille, que cette pauvre femme a perdu la raison ?

LA FEMME

Elles continuent à vivre, mais elles sont mortes.

LA FILLE

Parle, parle... ne t'arrête pas, parle.

LA FEMME

Il connaît des paroles de sortilèges, des formules de sorcellerie qui sont ses secrets. Lui seul dans le monde connaît le mystère.

LA FILLE

Ne t'arrête pas, parle. Quel mystère est ce mystère ? Quel est donc ce grand secret ?

LA FEMME

Ah ! Non ! Personne ne peut le révéler. Si je le dévoilais tu mourrais en chantant, prise par la folie de l'extase atroce, tes yeux s'agrandiraient jusqu'à remplir la nuit et ton cœur sauterait en morceaux de cristal comme les explosions d'un rubis chargé à l'excès. Près de lui le monde change d'aspect, toute vision prend couleur de miracle.

LA MÈRE

Il est encore temps, ma fille, fuyons. C'est un monstre qui boit le sang des vierges et des adolescents qui tombent sous ses serres.

LA FILLE

Monstre, voici mon sang, bois-le, bois-le tout et ne m'en laisse qu'une seule goutte dans les yeux pour que je puisse te voir.

LA MÈRE

C'est un ogre, il est possédé, un esprit niche en son corps.

LA FILLE

Je chasserai l'esprit qui niche dans son corps et tout son corps sera mon nid.

LA MÈRE

Il veut du sang, il a soif de sang, soif de mort.

LA FILLE

Il veut l'amour, il a soif d'amour, il a soif de vie.

LA FEMME

Réfléchis, réfléchis, car, peut-être plus que l'amour est-ce la curiosité qui t'entraîne ; ma pauvre fille, ma perle innocente de tout naufrage, retourne sur tes pas.

LA FILLE

Qu'importe à la perle qui sort d'un naufrage d'aller vers un autre naufrage ?

LA MÈRE

Ma fille, tu es possédée. Retourne sur tes pas.

LA FEMME

Ses yeux attirent inexorablement.

LA FILLE

Ses yeux m'attirent inexorablement.

LA MÈRE

Il boira ton sang.

LA FILLE

(Comme en extase)

Il boira mon sang !

LA MÈRE

En toi il enfoncera ses griffes.

LA FILLE

Oh ! En moi il enfoncera ses griffes !

LA MÈRE

Il rompra tes chairs.

LA FILLE

Il rompra mes chairs !

LA MÈRE

Il brisera ton corps.

LA FILLE

Il brisera mon corps !

LA MÈRE

Il mordra ton cœur.

LA FILLE

Oh oui ! Il mordra mon cœur !

LA FEMME

Je suis tremblante de froid et pourtant la fièvre me consume.

LA MÈRE

Pauvre jeune femme, couvre ton corps.

LA FEMME

J'ai ses regards partout, je le sens dans tout mon corps.

LA FILLE

J'aurai ses regards partout, je le sentirai dans tout mon corps.

LA MÈRE

Ne te découvre pas, jeune femme, le froid de la nuit ne calmera pas ta fièvre. Mais, que sont ces cicatrices parsemées sur ton corps ?

LA FEMME

Ce ne sont pas des cicatrices, ce sont des lèvres... (Elle éclate en sanglots). Ah ! je ne pourrai jamais plus le revoir, je ne pourrai plus le voir !

LA FILLE

Je veux le contempler jusqu'à la mort.

LA MÈRE

Quelle est donc cette horrible mégère qui s'approche de nous ? Ah ! C'est la Sorcière !

Les mêmes, plus la Sorcière.

LA SORCIÈRE

(Entrant)

Que faites-vous dans ces parages ? Pauvres de vous si minuit vous surprend par ici !

LA FILLE

Nous allons au château de Machecoul.

LA MÈRE

L'horrible Sorcière !

LA SORCIÈRE

(Fixant la fille)

La pauvre colombe vit de loin la lumière et vola vers elle... Quelle est donc cette femme qui pleure ?

LA FEMME

C'est celle qui revient du château.

LA SORCIÈRE

Les unes vont en chantant, en pleurant* les autres reviennent.

LA MÈRE

Connaissez-vous le Seigneur de Machecoul ?

LA SORCIÈRE

Qui dans ce pays ne connaît le Maréchal de Raiz ? Je le connais et je le sers.

LA FILLE

Vous le connaissez ? Comment est-il ? Est-il beau ?

* Hispanisme, forme progressive.

LA SORCIÈRE

Il est l'Alchimiste, il est l'Astrologue, il est l'Enchanteur, il est le Sorcier. Ses yeux sont pleins de signes insondables, il est le pouvoir et sa présence pénètre en nous comme une griffe. Toutes celles qui ont pu arriver jusqu'à ses caresses emporteront pour toujours la marque de feu de sa bouche. Oh ! Puissant Seigneur ! Oh ! Mon Seigneur ! Jamais ta tête n'a connu l'oreiller de la paix, toujours en guerre contre toi-même, assaillant les forteresses de ton âme pleine de bannières enflammées

LA FILLE

Je veux être une bannière de ses tours.

LA SORCIÈRE

Quand il dit : Je vais assiéger mon âme, il dit la première des vérités... Oh ! Taciturne Seigneur toujours lointain ! Pour arriver jusqu'à toi, que de marches, que de murs à traverser, que de montagnes, que de forêts, que de plaines ! Combien de dragons à vaincre et d'ensorcellements à endurer pour après demander : « Où es-tu ? » Car lorsqu'on arrive à toi, tu viens de partir pour d'autres parages.

LA FILLE

Je partirai à ta suite vers tous les parages de la terre.

LA MÈRE

Ma fille, ton esprit est malade.

LA SORCIÈRE

Tous les esprits sont malades. Depuis la plus grande des princesses jusqu'à la dernière des mendiantes, elles courent toutes vers lui avec l'esprit malade*. Des quatre vents du monde s'avance une procession en délire.

LA FILLE

Oh ! Douce maladie !

LA FEMME

Je meurs, je meurs, la fièvre ouvre de nouveau toutes les lèvres de mon corps. Donnez-moi à boire le philtre, une fois encore, une seule fois avant de mourir.

LA MÈRE

Pauvre jeune femme, elle tend les mains dans le vide.

LA FILLE

Elle tend les mains vers le philtre de lumière.

LA SORCIÈRE

C'est ainsi que l'on meurt quand le maléfice est rompu.

LA FEMME

Quel désespoir, quelle angoisse ! Le philtre, le

* Hispanisme : l'esprit malade.

philtre rien qu'une fois encore ! (Elle tombe sur le sol dans des convulsions de douleur). Le philtre qui efface la mémoire !

LA FILLE

Mère, j'ai peur !

LA MÈRE

Ma fille, retournons sur nos pas.

LA FILLE

Mère, les ponts sont coupés.

LA MÈRE

Ma fille, je connais d'autres chemins.

LA FILLE

Il n'y a plus qu'un seul chemin. Poursuivons notre chemin.

LA MÈRE

Tu n'as point peur, ô ma fille ?

LA FILLE

J'ai peur, mais il m'appelle.

LA SORCIÈRE

Allez. Allez vite. Poursuis ta route, donzelle*, parler c'est perdre du temps.

* Ancien provençal *donzela*, espagnol *doncella*, provient du latin *dominicella*, jeune fille vierge, demoiselle.

LA MÈRE

Et mes paroles sont vaines.

(La fille et la mère s'éloignent)

LA SORCIÈRE

Pauvre alouette qui vint peut-être des terres les plus lointaines...

LA FEMME

Le philtre, donnez-moi le philtre !

LA SORCIÈRE

Il n'y a pas de philtre pour ton mal.

LA FEMME

Je veux le voir. (Comme en délire) La clef de mon alcôve est une clef d'or, la clef de la vie est une clef d'or, la clef de la mort est couleur de plomb.

LA SORCIÈRE

J'entends des pas.

LA FEMME

C'est lui qui vient.

LA SORCIÈRE

Ce n'est pas encore lui. Qui vive ?

(Morigandais et Blanchet sortent de l'obscurité et entrent en scène)

MORIGANDAIS

Amis ! Madame la Sorcière !

BLANCHET

Amis de temps en temps.

LA SORCIÈRE

(Montrant Blanchet)

En voilà un qui n'oublie pas la tonsure, pas même quand le diable y danse comme sur une piste de cirque. Tous les curés sont ainsi.

BLANCHET

C'est que le Diable danse mal.

LA FEMME

Le philtre, le philtre. Je meurs de soif.

MORIGANDAIS

Quel est ce fantôme en forme de femme ?

LA SORCIÈRE

C'est une femme en forme de fantôme.

BLANCHET

On te demande qui c'est, crapaud de Satan !

LA SORCIÈRE

Elle vient du château. Vous autres, vous devez la connaître.

MORIGANDAIS

Du château, dis-tu ? Et pourquoi a-t-elle voulu partir ?

BLANCHET

Malheureuse !

LA FEMME

Je n'ai pas voulu sortir, on me fit sortir.

MORIGANDAIS

Et maintenant, que vas-tu faire ?

LA FEMME

J'ai vécu de mort et je vais mourir de vie.

LA SORCIÈRE

Elle a perdu la raison, ne voyez-vous pas ?

BLANCHET

Malheureuse... Une autre encore et une autre, et une autre. Il n'y aurait pas assez d'étoiles pour être marraines de tant d'âmes en marche.

LA FEMME

Le philtre, approchez-le de mes lèvres... une seule fois encore. Je veux le voir... Je veux le toucher.

LA SORCIÈRE

Silence, tout le monde. Un cheval au galop... C'est le cheval du Baron, le Seigneur de Raiz.

BLANCHET

Écoutez, il s'arrête.

LA FEMME

C'est lui... C'est lui... Maintenant, c'est bien lui, le cœur me chante*, la ramure de mes artères frémit de gémissements. Je sens que c'est lui. Il approche, ses pas marchent sur mon cœur.

MORIGANDAIS

Je vois. C'est le Seigneur Gilles de Raiz.

LA SORCIÈRE

Le voici venir ton philtre.

LA FEMME

Mon seul Dieu, mon Dieu, mon Seigneur.

BLANCHET

Le Maréchal.

(Entre Gilles de Raiz habillé d'une sorte de toge noire, couvert d'une cape, la tête coiffée d'une calotte de plomb avec, gravés, des signes cabalistiques).

GILLES

Hôla. Amis. C'est bien vous ? Peu de minutes manquent pour minuit**.

BLANCHET

Vous arrivez à temps.

MORIGANDAIS

A temps, malheureusement.

* Hispanisme : Mon cœur chante.
** Hispanisme : Il est minuit moins quelques minutes.

GILLES

Aurais-tu peur ? Ne serais-tu plus le même que jadis ?

MORIGANDAIS

Contre les hommes autant que vous voudrez. Je ne crains que pour vous.

GILLES

Mes vêtements sont bien ? Voyez-vous, c'est ainsi que les livres les indiquent : Toge noire, épée à poignée noire, le parchemin signé et le reste... là, dans ce coffre.

BLANCHET

Bien, c'est tout. Vous savez les paroles.

GILLES

Gravées dans ma mémoire comme sur une pierre...

(Regardant de l'autre côté)

Et ces femmes ? Que font-elles ici ?

LA SORCIÈRE

Vous m'avez dit Seigneur de vous chercher une pourvoyeuse. Je vous ai envoyé la Perrine au château, elle est active, elle a bonne langue et emploie des mots d'abeille. Damoiseaux et damoiselles se prendront dans ses filets de miel.

GILLES

Et cette autre, qui est-ce ?

LA FEMME

Je suis une qui était... Tends-moi le philtre.

GILLES

Lève-toi et approche.

LA FEMME

Je ne puis, Seigneur, je me meurs... Donne-moi à boire, tu ne peux être si cruel. Tu dois posséder aussi un baume d'oubli.

GILLES

Je suis venu le chercher.

LA FEMME

Je meurs, Seigneur, je meurs. Combien laid est devenu le monde... J'avais une clef d'or et maintenant je n'ai qu'une clef de plomb... Je meurs... Je meurs... (Elle lève la tête) Mes yeux s'embrument, je n'arrive même pas à vous voir... Mes oreilles se voilent, je n'arrive pas à vous entendre. (Elle agonise).

GILLES

(S'approchant d'elle, Gilles la soulève à demi dans ses bras)

Elle bout. C'est une colonne de feu, elle me brûle les mains.

(Il la lâche).

LA FEMME

Je meurs. J'ai égaré la clef d'or. Le philtre...

(Elle laisse retomber la tête et meurt).

GILLES

(Touchant de nouveau son corps)

Morte... Oh ! Toi, au moins, tu as déjà trouvé ton oreiller. (Il l'embrasse sur la bouche) Comme ses lèvres brûlent... Elle embrasse mieux morte que vivante.

LA SORCIÈRE

Elle a trouvé le philtre.

MORIGANDAIS

Seigneur...

GILLES

(S'éloignant du cadavre)

Pauvre faisceau de spasmes, tu étais fait de douleur et de feu.

BLANCHET

Un cadavre... Quel froid !

GILLES

Va te réchauffer les mains sur son corps. Un cadavre ? Ce n'est pas mauvais pour les invocations.

BLANCHET

Bien au contraire.

LA SORCIÈRE

(Elle s'approche du cadavre, elle se chauffe les mains en les frottant au-dessus de la morte comme sur un brasier).

En vérité, elle avait des charbons dans le corps.

MORIGANDAIS

Tais-toi, serpent de l'Enfer ou je t'écrase sous mes pieds.

GILLES

Enfer, as-tu dit? Il n'y a pas de temps à perdre. Sorcière, poursuis ton chemin. Vite, vite, éloigne-toi d'ici. Tu n'as pas de balai pour voler ?

BLANCHET

Elle l'a laissé à la fête samedi dernier.

LA SORCIÈRE

Blague de curé, douce comme le vin de messe. Adieu messire. Comme je vous l'ai dit, vos désirs sont accomplis.

GILLES

Va-t-en. Tu auras ton dû. Traîne le cadavre jusqu'à ces pierres.

LA SORCIÈRE

Que la nuit vous protège.

GILLES

Ainsi soit-il.

MORIGANDAIS

Comme curé du diable tu ne fais pas trop mal, mon pauvre Blanchet.

GILLES

Morigandais, il me semble que tu as peur.

MORIGANDAIS

Peur ? Je vous assure, Seigneur, qu'aux portes mêmes de l'Enfer, je lancerais un tel éclat de rire à faire sauter les serrures. Je n'ai pas peur, seulement un peu de répulsion. J'aime les rencontres d'un autre acabit.

BLANCHET

Tu n'es qu'un matamore, et rien de plus.

MORIGANDAIS

Tu es plus, et tu trembles.

GILLES

Ici, personne ne tremble. Messieurs, l'heure est venue. Je vais tracer le cercle et vous autres entrez dedans, n'en sortez pas quoi qu'il arrive. Si vous sortez d'un pouce dehors, vous êtes perdus.

(Avec la pointe de son épée, il trace sur le sol un grand cercle. Blanchet s'approche peureusement de Morigandais).

MORIGANDAIS

Avec ces yeux de frayeur, je te conseillerais de ne pas entrer dans le cercle.

BLANCHET

On voit bien que tu n'as jamais été battu par les démons.

GILLES

Celui qui aurait peur, qu'il s'éloigne.

(Il trace un triangle à l'intérieur du cercle).

BLANCHET

(Effrayé)

Oh ! Quel est ce bruit ?

MORIGANDAIS

C'est une branche qui craque.

GILLES

La morte est d'un bon augure.

(Tous regardent vers les pierres).

BLANCHET

On dirait qu'il bouge.

GILLES

C'est le vent qui remue sa robe. (D'un coffret, il sort une tête de mort, un carré de peau d'enfant, quatre clous et deux chandelles., Douce au toucher, la peau du gamin. (Il la place par terre, en dehors du cercle et la fixe avec les quatre clous). Vingt jours, il m'a fallu pour trouver ces clous d'un cercueil de supplicié : on châtie peu dans cette région.

BLANCHET

(Regardant toujours du côté du cadavre)

Quelle est donc cette vapeur qui s'élève du corps de la morte ?

GILLES

C'est l'âme qui se décolle. (Il continue son travail).

MORIGANDAIS

Elle en met du temps pour se décoller !

GILLES

Car elle est un sceau de noblesse.

BLANCHET

Ou de crime !...

GILLES

Tu emploies des mots qui n'ont pas de sens, Blanchet. Je vois que personne ne veut m'aider ? Ce travail ne vous plaît pas ?

MORIGANDAIS

Ah non. En vérité, je préfère couper la tête aux Anglais.

GILLES

(Il place les deux chandelles dans des candélabres noirs : une vers l'est, et l'autre vers l'ouest, sur les bords du cercle).

Ça y est. Maintenant, mes chers amis, le moment solennel est arrivé. Pénétrons dans le cercle.

MORIGANDAIS

Seulement pour vous accompagner, et peut-être aussi pour vous défendre.

BLANCHET

(Terrorisé et prenant le bras de Morigandais).

Que le ciel nous accorde bonne chance et nous donne du courage.

GILLES

(Entrant dans le cercle).

Laisse le ciel endormi parmi ses étoiles ; ici, il a fort peu à faire. C'est à lui que je me suis d'abord adressé et il fit le sourd* à mes paroles. Dieu avait trop de nuages dans les oreilles ; nous verrons si l'Enfer les a plus débouchées et s'il est plus polyglotte... Entrez, mes amis, entrez.

(Les deux autres pénètrent dans le cercle).

BLANCHET

(Avec peur).

Entendez-vous ? Une plainte dans l'air.

GILLES

Quelque hibou qui éventre un rossignol.

MORIGANDAIS

Ce pauvre Blanchet a la tête pleine de hiboux.

GILLES

(Solennel).

Maintenant, Messieurs, silence. Et gare à qui bouge !

Il lève au ciel son épée qu'il tient par la lame, la poignée diri-

* Hispanisme : Il fit la sourde oreille.

gée vers le ciel, et avec une voix de stentor, Gilles de Raiz commence l'invocation). Hemen-Etan ! Hemen-Etan ! El Ati Eiteip Azia, Hyn Ten Minosel Achadon vay vaa Eye Aaa Eie Exe A El El A Hy ! Hau ! Hau ! va ! Chavajoth, Aie Saraye, aie Saraye, aie Saraye ! per Eloim, Archima, Rabur, Bathas, super Abrac ruens superveniens Abeor, super Aberer. Chavajoth ! Chavajoth ! Chavajoth ! impero tibi per clavem Salomonis et nomen magnum Semhamphoras.

(On entend un grand bruit dans l'espace).

BLANCHET

Seigneur, Seigneur. Les chaînes se rompent. Qu'adviendra-t-il de nous ? (De dessous sa robe, il sort un crucifix et le lève vers le ciel). Pitié, Seigneur, pitié...

GILLES

Diable de tous les diables ! Aujourd'hui encore, tu seras sourd à mon appel. (Silence angoissant) Empereur Lucifer. Seigneur de tous les esprits rebelles... (Il se tait brusquement en regardant Blanchet) Que fais-tu là, prêtre imbécile, avec ce crucifix à la main ?

BLANCHET

O grand Seigneur, des choses horribles peuvent se produire.

GILLES

Va-t'en d'ici couard. Laissez-moi tout seul. Emporte-le, Morigandais. Cache-le là-bas, derrière ces ruines et tiens-lui compagnie, sinon, nous

aurons bientôt ici deux cadavres au lieu d'un. Dans ces conditions, toute invocation est impossible.

(Blanchet prend le bras de Morigandais et tous deux sortent du cercle).

MORIGANDAIS

Prends mon bras et ne tremble pas ainsi. Ne me secoue pas, je ne suis pas un arbre fruitier.

BLANCHET

Oh oui, fuyons ces lieux. (Tous les deux sortent).

GILLES

Éloignez-vous vite, là-bas, derrière ces ruines. Je vous appellerai.

(Moment de silence, Gilles regarde de tous côtés, comme scrutant la nuit, puis crie de nouveau son invocation, d'une voix sonore).

Hemen-Etan ! Hemen-Etan ! El Ati Eiteip Azia, Hyn Ten Minosel Achadon vay vaa Eye Aaa Eie Exe A El El A Hy ! Hau ! Hau ! va ! Chavajoth, Aie Saraye, aie Saraye, aie Saraye ! per Eloim, Archima, Rabur, Bathas, super Abrac ruens superveniens Abeor, super Aberer, Chavajoth ! Chavajoth ! Chavajoth ! impero tibi per clavem Salomonis et nomen magnum Semhamphoras.

(Silence, on entend le vent. Gilles regarde de tous côtés).

Ne m'entends-tu pas, O Seigneur Lucifer ? (On entend de nouveau un grand bruit, Gilles pâlit). Moi aussi, j'aurais peur, maintenant ?... Ah non. (Avec plus de violence). Empereur Lucifer, Seigneur de tous les esprits rebelles, je te prie de m'être propice et de

venir à mon appel sous forme humaine et sans aucune puanteur et de m'accorder en vertu du pacte que je vais te présenter, tout ce que je te demande. O Grand Lucifer, je te supplie d'abandonner tes demeures en quelqu'endroit du monde où tu te trouves pour venir me parler. Obéis-moi sans retard ou tu seras torturé par la force des paroles de la grande clavicule de Salomon. (Silence) Obéis-moi, obéis-moi, ou je t'y oblige et te torture avec les toutes-puissantes paroles de la grande clavicule de Salomon. (De nouveau, un grand bruit se fait entendre) Obéis-moi. Viens, viens à moi.

(Silence).

Agion, Tétagram, ay cheon, stimilamaton, et expares, retragamaton oryoram, irion, erglion existion eryoma onera brasim moyim messias, soler Emmanuel sabeot Adonay. Je t'adore. Je t'invoque.

(On entend de nouveau du bruit. Cette fois plus fortement qu'auparavant. Habillé comme un guerrier barbare, Lucifer sort de derrière les arbres).

LUCIFER
(Entrant)

Me voici. Que veux-tu de moi ? Pourquoi troubles-tu mon repos. Réponds.

GILLES

Je t'ai appelé pour faire pacte avec toi, afin que tu m'accordes ce que je vais te demander

LUCIFER

As-tu apporté le pacte ?

GILLES

Oui. Le voici. (Il sort un parchemin de dessous sa toge et le tend à Lucifer. Celui-ci le prend).

LUCIFER

Écrit avec ton propre sang ?

GILLES

Écrit et signé de mon propre sang.

LUCIFER

Sais-tu à quoi le pacte t'oblige ?

GILLES

A te donner mon âme. La voici. La pauvre m'ennuie souverainement.

LUCIFER

(Déroulant le parchemin).

Que demandes-tu ?

GILLES

Lis et tu verras.

LUCIFER

(Lisant).

Ah ! Ah !

GILLES

Tu n'es pas aussi effroyable que l'on te peint. Tu sembles un bon garçon déguisé en... en... en...

LUCIFER

(Il le regarde et éclate de rire).

C'est mon habit de guerrier... Au fond je suis un bon camarade, un ami fidèle et gai.

GILLES

Amen.

LUCIFER

Mais revenons au pacte. Que demandes-tu ?

GILLES

Je veux des richesses, la gloire, la splendeur, mais surtout je veux l'amour dans une éternelle jeunesse. Je veux l'amour intrépide et tremblant comme au premier jour de l'amour. Que ces jours qui durent si peu se répètent toujours avec la même anxiété* des commencements. Je veux le plaisir, le vrai plaisir, le plaisir absolu.

LUCIFER

En vérité tu ne demandes pas peu.

GILLES

Je demande comme un grand seigneur qui demande.

LUCIFER

Voyons. Là, dans le pacte, tu dis (Lisant) : « le plus grand amour, la plus grande science, le plus grand pouvoir ».

* Faux sens qui traduit *ansiedad ;* ici désir véhément.

GILLES

Oui, je veux être le plus aimé des hommes.

LUCIFER

Tu l'es déjà.

GILLES

Ça ne suffit pas. Je veux plus encore. Qu'il n'y ait pas de femmes qui échappent à mon empire et se dérobent à mes désirs.

LUCIFER

Bien.

GILLES

Je veux être le plus savant des hommes.

LUCIFER

Tu es un grand savant et de plus un artiste.

GILLES

Cela ne suffit pas. Je veux savoir beaucoup plus encore et atteindre dans l'art le dernier sommet.

LUCIFER

Bien.

GILLES

Je veux être le plus puissant des hommes.

LUCIFER

Tes richesses et ton pouvoir sont énormes.

GILLES

Cela ne suffit pas. Je veux que personne n'égale mon pouvoir et comme le pouvoir a besoin de l'or je veux la pierre qui donne la félicité, qui donne toutes les richesses, qui prolonge la vie et guérit les maux.

LUCIFER

Bien.

GILLES

Me l'accordes-tu ?

LUCIFER

En échange de ton âme.

GILLES

En échange de mon âme.

LUCIFER

Certainement, tu auras tout ce que tu demandes. Une âme de Maréchal de France, ça ne se voit pas tous les jours.

GILLES

Alors, marché conclu ?

LUCIFER

Pacte accepté. (Il sort un autre parchemin et le tend à Gilles). Voici le pacte signé et paraphé.

GILLES

Merci, ô mon nouveau Seigneur et ami.

LUCIFER

Et maintenant, puisque nous sommes des amis et que la cérémonie est terminée, sors de ce cercle ridicule et asseyons-nous pour parler un peu.

GILLES

(Il sort du cercle).

Nous asseoir, cela sera difficile, je ne vois pas comment.

LUCIFER

Là, il y a un tronc d'arbre. Assieds-toi, toi qui sembles quelque peu fatigué.

GILLES

(S'asseyant).

En vérité, je le suis.

LUCIFER

Dis-moi : et la Pucelle, que dira-t-elle de tout cela ?

GILLES

Quelle pucelle ?

LUCIFER

Comment, tu ne te rappelles déjà plus Jeanne d'Arc ? Tu fus son compagnon, tu fus son protecteur et défenseur dans cette grande aventure, tu combattis à ses côtés à Orléans, à Paris, à Rouen et tu l'as déjà oubliée ?

GILLES

L'oublier ? Ah non, mais comme elle vient de mourir, tu dois en savoir sur elle plus long que moi. Elle est maintenant dans l'autre vie.

LUCIFER

Je n'en sais rien. Les folles ne m'intéressent pas ; de plus, elles vont du lit au ciel et peu de temps après on les canonise. Une femme pour faire quelque chose d'intéressant et de grand doit devenir folle.

GILLES

Je t'en prie, ne parle pas mal de Jeanne. On ne vit jamais rien de pareil. Sa présence faisait le printemps à cent lieues à la ronde. C'était le miracle habillé en paysanne. Son nom est lié à une époque où je fus heureux et de plus, elle fut un peu ma création.

LUCIFER

Oui, je connais le secret. En voyant la France perdue tu pensas que seul un miracle pouvait la sauver, et alors toi, plus intelligent que les autres courtisans de Chinon, tu te décidas à créer le miracle, et une nuit, tu réunis La Trémoille, La Hire, Dunois, Xaintrailles, Chabannes... Je connais ton secret.

GILLES

C'est bien cela. Je les réunis et leur dis : ce pays

est perdu parce que personne n'a plus ni foi, ni enthousiasme, ni espérance. Personne ne croit en personne. Il faut lui créer un idéal à ce peuple découragé et à son chef encore plus tiède et plus mou que son peuple. Seul le surnaturel peut nous réveiller de cette léthargie. Un idéal grand, immense, imprévu et cet idéal il faut l'incarner en quelqu'un, dans un être vivant, palpable, que le peuple puisse entendre et voir mais qui, secrètement, soit sous nos ordres, sous notre sauvegarde. Et pour cette raison il faut que ce soit un être faible et n'ayant en réalité aucun pouvoir, mais miraculeux, sans rival en apparence. Ce personnage qui nous est indispensable nous ne pouvons le trouver que dans les campagnes, parmi les gens naïfs et candides des provinces.

LUCIFER

Tes compagnons comprirent la grande vérité de tes paroles et alors, deux par deux, le lendemain, vous êtes partis plusieurs couples, parcourant les campagnes.

GILLES

La Hire et moi, nous arrivâmes un matin en Lorraine, nous avions faim et soif. Au pied d'une colline, nous vîmes une bergère qui trayait une vache. Nous nous sommes approchés pour lui demander un peu de lait. Elle nous offrit tout le lait qu'elle avait tiré et aussi tout son pain.

LUCIFER

Elle était généreuse et appétissante. Voilà com-

ment vous avez lié conversation avec elle. En récompense de sa générosité, vous avez bien voulu lui faire la cour.

GILLES

Ah ! Elle n'acceptait rien se rapportant aux blagues d'amour. Elle était de fer et la fermeté de son caractère nous étonna. Elle-même nous apprit qu'elle montait à cheval mieux qu'un homme et qu'à Domrémy, son patelin, on la traitait de folle parce qu'elle disait qu'il lui plairait de partir à la guerre et de combattre contre les Anglais. Je fis un geste à La Hire en lui disant : voilà ce que nous cherchons. La Hire me répondit : c'est un homme qu'il nous faut et non une femme.

LUCIFER

On raconte que La Hire ne se montra pas satisfait d'une semblable élection.

GILLES

J'ai eu du mal pour le convaincre. Je lui démontrai qu'une femme, qu'une pucelle et surtout une bergère serait quelque chose de beaucoup plus surprenant, de beaucoup plus extraordinaire que tout ce que nous aurions pu rêver, et, par conséquent, éveillerait d'autant plus l'imagination du peuple, et d'autre part qu'elle serait plus docile et plus facile à diriger qu'un homme. Après une violente discussion, nous nous sommes mis d'accord et nous avons proposé notre plan à la jeune fille.

LUCIFER

Magnifique. Tu es un homme de ressources et je suis content d'être le possesseur de ton âme. Vous avez dit alors à la bergère qu'elle devait aller au Dauphin et lui dire qu'elle venait par ordre du ciel, qu'elle entendait des voix, etc..., etc...

GILLES

C'est bien ça. La jeune fille accepta enchantée et apprit sa leçon par cœur si bien que trois jours après elle croyait fermement à tout cela et discutait avec nous-mêmes, soutenant l'absolue vérité de ce que nous venions d'inventer et se mettait en colère si elle nous voyait sourire.

LUCIFER

Son arrivée à la cour ne fit pas une bonne impression.

GILLES

Au début évidemment pas. Nos compagnons qui espéraient un homme eurent une grande déception, mais elle tint si bien son rôle qu'aucun reproche ne fut possible.

LUCIFER

Elle le tint avec une telle conviction qu'elle vous monta sur le nez.*

GILLES

En effet, le peuple la prit en adoration. Il vit une

* Hispanisme.

fille sortie de son milieu se mettre à la tête des plus grands Seigneurs de France et il se remplit d'orgueil et de satisfaction. Le Dauphin qui ignorait notre secret sentit pour une fois l'enthousiasme populaire le gagner et n'eut plus d'yeux que pour elle. Elle grandit, grandit...

LUCIFER

Et il arriva un moment où la créature surpassa ses créateurs. Cela arrive bien souvent.

GILLES

Il aurait été impossible de la diriger. Elle ordonnait et rarement acceptait de discuter. D'ailleurs, elle le faisait bien. Il s'était développé chez elle une telle conviction, une telle foi en elle-même que presque jamais elle ne se trompait et il n'y avait qu'elle capable de communiquer aux troupes le feu nécessaire et cette sorte de délire qui s'était emparé d'elle.

LUCIFER

Elle avait en mains les atouts de l'avenir.

GILLES

Je fus nommé son lieutenant et son protecteur et je dus lui obéir. Il m'aurait été inutile de vouloir convaincre qui que ce soit de la supercherie puisqu'elle-même, quand je voulais lui rappeler son origine guerrière semblait entendre cela pour la première fois.

LUCIFER

Ce qui prouve que votre invention était plus rationnelle que vous ne l'aviez cru au commencement.

GILLES

Elle avait une base d'humanité dépassant le prévu.

LUCIFER

D'autre part, tu ne peux nier qu'au fond il te plaisait de lui obéir et surtout de combattre aux côtés d'une femme, de regarder dans les nuits du campement un visage de vierge endormi près de toi.

GILLES

Il devait en être ainsi, quoique je te répète qu'elle était réfractaire à l'amour et que jamais elle n'accepta le contact de qui que ce fût.

LUCIFER

Tu te contentais de la regarder dormir et de te sentir aux côtés d'une femme. Je te connais, Gilles. Tu aimes l'amour plus que tout au monde

GILLES

Elle ne me donnait point l'amour, d'ailleurs, elle n'était pas belle.

LUCIFER

Mais elle était femme.

GILLES

Elle était soldat.

LUCIFER

Elle était femme habillée en soldat.

GILLES

Elle était soldat habillé en femme.

LUCIFER

Attention, Gilles, ceci peut faire naître en toi des goûts équivoques et te pousser à des plaisirs défendus. Passer des nuits et des nuits à côté d'une femme-homme ou d'un homme-femme... Ces confusions-là sont dangereuses, réveillent des instincts, dévoilent des vices...

GILLES

Ami Lucifer, tu es un moraliste exagéré.

LUCIFER

Je vois dans ton avenir... Très proche, très proche... Des choses qui peuvent te bouleverser. Dis-moi, aimes-tu encore les femmes autant qu'auparavant ?

GILLES

Plus que tout au monde. La femme, c'est l'amour, le reste... ne doit être que l'exaspération.

LUCIFER

Méfie-toi, Gilles, surveille tes sens.

GILLES

J'aime l'amour, car lui seul est capable de nous arracher aux vingt-quatre ennuis de la journée. L'amour, c'est l'évasion, c'est une fenêtre ouverte tout à coup au fond de la prison... Ma poitrine se gonfle d'ailes qui me soulèvent. Je me remplis de lumière, tout mon corps rayonne, l'éternité pleut sur mon cerveau, et je ferme les yeux et je nage dans un brouillard de lumière. Tout se transforme. Je nage dans le liquide où flottent les étoiles poussées par le vent. Le cœur éclate en mille abeilles, en mille abeilles qui volent ivres de leur propre douceur. Que veux-tu, ami Lucifer, au fond, je ne suis qu'un mystique.

LUCIFER

Un mystique ! Tu es perdu.

GILLES

L'amour m'entoure et me fuit, m'assaille et se cache, je m'accroche à lui comme un naufragé céleste au bord d'une planète. Il me lèche plus doucement qu'un animal sur le chemin de la fatigue. O amour ! Mes yeux nagent dans tes larmes et attachés à toi, je passe sous l'arc du délire. Les joies de l'amour, les angoisses de l'amour me sont aussi nécessaires que les catastrophes à la mer qui accourt de loin flairant la catastrophe... J'ai tant rêvé que je suis devenu légende.

LUCIFER

Tu es perdu.

GILLES

Écoute-moi. On dit que je possède une certaine fascination. On dit que j'ensorcelle les femmes.

LUCIFER

Certes, je l'avais déjà entendu dire.

GILLES

Eh bien ! C'est ma sincérité qui les ensorcelle ! C'est mon amour qui les fait m'aimer. Elles me devinent si sincère qu'elles se sentent parées de folies et elles viennent à moi parce que je leur montre l'échelle qui va vers l'aube possible et comme des somnanbules, elles montent les marches de leurs propres frissons... Mais je suis maudit, comprends-tu ? Et ma malédiction est de courir éternellement après le grand rêve.

LUCIFER

Tu attires parce que tu fuis. Tu inquiètes parce que tu es l'inquiétude.

GILLES

Je n'en sais rien. Je sais qu'elles viennent, qu'elles viennent de tous les points du monde et à tout âge, elles sont belles, elles sont pures, elles viennent chargées de songes, magnifiques de vertige, mais ce n'est pas tout. Je connais l'amour, je connais le corps de l'amour, je connais les yeux de l'amour, je connais ses lèvres, ses cris, ses gémissements, ses pleurs, ses mains, mais ce n'est pas tout. Il y a quelque chose, sais-tu, quelque chose

qui m'échappe. Il y a quelque chose qui reste derrière l'amour, quelque chose que l'on pressent... Quelle angoisse ! Quelle chose que l'on ne peut atteindre et qui est plus grand que l'amour.

LUCIFER

Pauvre ami, tu es perdu.

GILLES

Elles viennent, elles viennent, elles m'apportent leurs désirs, mais aucune n'apporte ce que l'on doit apporter... J'aime l'amour parce que je hais la terre. Je hais la terre, le monde attaché à mes souliers. Oh ! Angoisse d'une autre chose, triste comme l'aube au fond d'un souterrain, comme le réveil dans l'exil...

LUCIFER

Laissons ce sujet qui cause ton désespoir.

GILLES

Tu as raison. A propos, mes amis m'attendent là-bas, derrière ces ruines. Je vais les appeler, mais ne dis pas qui tu es avant qu'ils ne se soient habitués à ta présence.

LUCIFER

A ta guise... Si tu veux t'amuser à mes dépens...

GILLES

Je vais les appeler. (Criant, les mains en porte-voix). Ohé ! Les amis !... Morigandais !... Blanchet !

Venez ! (Il s'approche de l'extrémité de la scène et s'éloigne un peu du côté où sont sortis ses amis. On ne le voit plus, mais on l'entend crier de nouveau). Venez amis.

(Il revient en scène).

Il fait si noir. Cette nuit n'est même pas éclairée par les yeux d'une chouette. Mais sûrement ils m'ont entendu et ils viendront. Il manque vraiment un peu de lumière, les étoiles sont trop peureuses, pendant la nuit il faudrait deux ou trois lunes en plus qui se partagent le travail.

LUCIFER

Ne corrige pas les plans de l'au-delà. Ils sont faits avec une patience orientale, et d'après tant de calculs...

GILLES

Le soleil ne devrait pas obéir à vos chiffres.

LUCIFER

Il serait puni. On le ferait éclater en mille satellites ridicules et ignorants

GILLES

Oh ! Regarde, un météore !

LUCIFER

Il passe mesurant le ciel.

GILLES

Je pensais qu'il allait d'étoiles en étoiles portant les nouvelles du jour.

LUCIFER

Comme un facteur ? Tu es plus ignorant qu'un poète ! Tout ce que tu vois là-haut à son travail fixe ainsi que son salaire, bien que parfois pour nous amuser, nous leur laissions quelque liberté.

GILLES

Vois-tu, des étoiles viennent de se retirer comme si, en passant il le leur avait ordonné. A demain, mes chères amies !

LUCIFER

Bientôt le jour va se lever.

GILLES

Quand le soleil paraît les petites monnaies se cachent jusqu'à l'heure où il permet l'avarice du ciel.

LUCIFER

(Regardant du côté des ruines).

Voici arriver tes amis.

GILLES

Eh ! Approchez ! Morigandais, Blanchet, approchez-vous.

(Tous les deux rentrent en scène. Blanchet pendu au bras de Morigandais regarde avec méfiance Lucifer).

BLANCHET

Quel est votre compagnon, Seigneur ?

MORIGANDAIS

D'où sort-il, ce drôle aux yeux de peur et au visage de faim ?

GILLES

C'est un soldat qui vient de loin m'offrir ses services.

MORIGANDAIS

Il ne paraît pas d'un grand savoir.

BLANCHET

Comprend-il notre langue ?

LUCIFER

Presque aussi bien que les langues étrangères.

BLANCHET

(A Gilles).

Et qu'advint-il donc de votre affaire ?

GILLES

Terminée, Blanchet.

BLANCHET

Il est venu vous interrompre, ce bonhomme ?

GILLES

Non, pas du tout.

MORIGANDAIS

Alors, terminée favorablement ?

GILLES

Favorablement.

BLANCHET

(Regardant Lucifer).

Il a une gueule d'idiot.

LUCIFER

Mais pourquoi parlez-vous ainsi de moi sans me connaître, Monsieur ?

MORIGANDAIS

C'est d'une mauvaise éducation, seigneur prêtre.

GILLES

Je veux vous présenter. (Souriant). Le Seigneur de la Morigandais, Monsieur Blanchet, et le Seigneur Lucifer.

(Morigandais et Lucifer s'inclinent).

BLANCHET

(Éclatant de rire).

Ça Lucifer ? Ah ! Ah ! Ah ! Pas de blagues, Seigneur Baron. (Il s'approche de Lucifer et lui tapote le dos). Ce pauvre homme, Satan ? Ce pauvre capitaine de fuites Lucifer ? Ah ! Ah !

(Il lui tend la main que Lucifer serre fortement)

LUCIFER

(Avec une voix de tonnerre)

Oui, Messieurs, ce pauvre capitaine de fuites, Lucifer !

BLANCHET

(Battant en retraite vers ses amis d'un air méfiant)

Comment, c'est celui-ci le démon qui répondit à votre appel ?

LUCIFER

Oui, Capitaine des tremblements, moi Lucifer en personne, Empereur des Enfers.

MORIGANDAIS

Mon pauvre Blanchet !

GILLES

Tu n'as rien à craindre, Blanchet, c'est mon nouvel ami.

BLANCHET

Mais il n'est pas le mien. Va-t'en, va-t'en.

LUCIFER

Pour pactiser avec un Maréchal de France, je n'allais pas envoyer un démon subalterne.

GILLES

Merci bien, ami.

BLANCHET

Va-t'en, va-t'en, esprit du mal. Je ne veux pas vendre mon âme.

LUCIFER

D'ailleurs, je n'en voudrais pas. Je ne suis ni muletier ni marchand d'ânes.

MORIGANDAIS

Qu'est-ce que tu prends, Blanchet !

BLANCHET

Va-t'en d'ici, esprit du mal.

LUCIFER

Mentalité de curé. Qu'est cela, esprit du mal ?

BLANCHET

Tu t'es soulevé contre Dieu, tu fus battu par Dieu et Dieu te jeta en Enfer.

LUCIFER

De même que si moi je l'avais battu, je l'aurais jeté, lui, en Enfer. Vaincre ou être vaincu sont les hasards de la guerre.

BLANCHET

Heureusement, Dieu vainquit.

LUCIFER

Malheureusement pour toi, imbécile... et je t'assure qu'il s'en fallut de peu qu'il ne perde la bataille.

GILLES

Raconte-moi.

MORIGANDAIS

Oh oui ! Racontez-nous la grande bataille.

BLANCHET

Je ne le crois pas, je ne le crois pas, il est l'Esprit du mal.

LUCIFER

Tais-toi, imbécile. Si j'avais gagné, l'Esprit du mal règnerait sur le monde et vous tous seriez beaucoup plus heureux... Dieu commandait les armées de l'Est, Moi, celles de l'Ouest. La bataille commença au point du jour. A peine nos armées s'aperçurent de loin que je donnai l'ordre d'ouvrir le feu à toutes mes batteries à longue portée. Nous occupions une colline et une partie de la vallée jusqu'au fleuve Lacté, l'ennemi sur l'autre côté occupait deux collines et la rive droite du fleuve. Ses canons répondaient à notre feu nourri, mais les soldats ennemis installés sur la rive commençaient à se replier sous nos charges répétées. Dieu alors partagea ses armées en trois ailes : l'une commandée par le Capitaine Michel, l'autre par le Capitaine Gabriel et la troisième par le Capitaine Raphaël. Quant à moi, j'avais divisé mes armées en trois ailes dès le début de la bataille : l'aile droite sous les ordres du Maréchal Belzébuth, le centre commandé par moi-même et l'aile gauche sous les ordres du Maréchal Astaroh. J'ordonnai à Belzébuth de marcher en avant avec l'aile droite afin d'effectuer avec l'aile gauche un mouvement enveloppant. Avec mes jumelles je suivais toutes les manœuvres ennemies.

MORIGANDAIS

L'instant dut être passionnant.

LUCIFER

Je le pense bien. Dieu ne se rendit pas compte immédiatement du mouvement de mes troupes, il replia son centre du côté opposé, ordonnant au capitaine Gabriel de reculer de deux kilomètres.

GILLES

Grave erreur de tactique.

LUCIFER

Eh bien ! Ce fut justement cette erreur qui le sauva. J'ai cru qu'il s'agissait d'un plan audacieux et la cavalerie du Maréchal Astaroh attaqua l'ennemi sur la gauche juste au moment où l'ennemi, par erreur, débouchait sur la droite.

BLANCHET

Je n'y comprends rien.

MORIGANDAIS

Ça n'a aucune importance. Tu n'es pas un homme d'armes.

LUCIFER

Alors, je donnai l'assaut à la colline où étaient massées les troupes du Capitaine Gabriel. Je les délogeai de la colline. L'ennemi prit la fuite, et je me trouvai devant ceci : le gros des troupes con-

traires arrivait frais et triomphant du côté opposé. Mais la bataille n'était pas encore perdue, loin de là ! Non seulement le Maréchal Belzébuth se défendait comme un lion, mais par trois fois il fit reculer l'ennemi. Alors je donnai l'ordre d'avancer sur les flancs de la seconde colline. Cette fois Dieu comprit la manœuvre et, se jugeant perdu ordonna au Capitaine Michel de courir avec ses troupes et de couper le pont. Moi, de mon côté, j'envoyai le Commandant Astaroh défendre le pont. Ce fut une course vertigineuse vers la rivière. Je lui criai : « Astaroh ! si tu n'arrives pas le premier au pont, il y va de ta tête ! » Astaroh et Michel arrivèrent au pont en même temps, mais Astaroh croyant que j'allais le punir leva le drapeau blanc et passa à l'ennemi au moment où celui-ci était perdu. La trahison d'Astaroh leur donna le triomphe. Moi qui comptais que ce pont était à moi je massai toutes mes troupes dans la plaine et Dieu occupant les trois collines commença à me bombarder d'en haut et m'écrasa complètement...

GILLES

Il ne manque jamais un traître pour faire échouer les meilleurs plans.

LUCIFER

Toujours l'on gagne une bataille grâce à une toute petite erreur.

MORIGANDAIS

Belle bataille. Le fleuve devait couler chargé de cadavres.

LUCIFER

Il n'y eut pas moyen de se ressaisir. Le traître avait une bonne part de mes meilleures troupes et en passant à l'ennemi il lui apporta un contingent précieux. C'est ma menace qui causa ma déroute. Ne menace jamais, Gilles ! Cela peut avoir de graves conséquences. Être battu de si stupide façon !

BLANCHET

Heureusement que tu le fus, sinon l'Esprit du mal régnerait sur le monde.

LUCIFER

Idiot ! Si l'Esprit du mal, comme tu l'appelles, avait gagné, l'esprit du mal régnerait, il se serait imposé et par conséquent il serait devenu l'esprit du bien, et l'Esprit du bien, battu, serait devenu l'Esprit du mal.

GILLES

Sans aucun doute.

LUCIFER

Ah ! mais si j'avais gagné la bataille, le châtiment que j'aurais infligé à Dieu aurait été mille fois pire que celui qu'il m'a donné.

BLANCHET

Il te jeta en Enfer.

MORIGANDAIS

Et il s'installa dans le ciel.

GILLES

De même que Lucifer triomphant se serait installé, lui, au ciel et aurait jeté Dieu en Enfer.

LUCIFER

Non, j'aurais inventé quelque chose de pire, peut-être l'aurais-je laissé au ciel, qui sait ? Dieu se montra si surpris de son triomphe imprévu qu'il se contenta de nous enterrer en Enfer, et de nommer Archanges ses trois capitaines après avoir distribué des médailles et des décorations parmi ses soldats et avoir élevé au grade d'Ange le traître. Mais, silence mes amis ! J'entends des voix de femmes qui viennent de ce côté. Et de plus le jour va poindre et avant que le soleil ne paraisse je dois me trouver dans mes domaines.

BLANCHET

Va-t'en, va-t'en le plus vite possible et ne reviens plus.

LUCIFER

Pour toi, certes, je ne reviendrai pas, tu es trop fade pour l'enfer. Ainsi donc bonne nuit, chers amis.

GILLES

(Avançant de quelques pas)

Bonne nuit.

MORIGANDAIS

A jamais !

GILLES

(Enlevant sa toge après que Lucifer est parti)

Et n'oublie pas ce que tu m'as promis. J'espère que tu tiendras parole et que tu ne seras pas un trafiquant d'illusions ni un marchand de promesses et d'espoirs.

BLANCHET

Enfin, je respire.

MORIGANDAIS

Ne respire pas trop fort car tu pourrais geler ce petit morceau de nouvelle lune.

BLANCHET

L'aube s'annonce.

GILLES

(Regardant vers le chemin)

Deux femmes, l'une jeune et belle, l'autre...

MORIGANDAIS

Vieille et l'air angoissé. Mais ce sont les mêmes qui sont passées par ici il y a un moment allant vers le château.

GILLES

Elle est toute belle et toute jeune. Ne saute pas, cœur. Ses cheveux flottent comme un drapeau de victoire, ses yeux brillent comme les émeraudes des rêves.

(La Mère et la Fille rentrent en scène).

LA MÈRE

Quelle horrible nuit. Tout le ciel craquait comme si Dieu eût pleuré. (Regardant les trois hommes). Ah ! C'est vous encore !

MORIGANDAIS

N'alliez-vous pas au château ?

GILLES

Elle est belle, et son corps est un arbre phosphorescent plongé dans une musique d'oubli.

LA FILLE

(Qui depuis son entrée en scène a les yeux fixés sur Gilles).

Les ponts étaient levés et personne ne répondit à nos prières.

LA MÈRE

Brusquement elle se mit dans la tête qu'une lumière lui faisait signe d'ici.

LA FILLE

Mère, donne-moi la main, j'ai peur. Je tremble. Pourquoi donc je tremble ? (A Gilles). Qui êtes-vous, Seigneur ?

GILLES

Je n'ai pas de nom.

MORIGANDAIS

Il a tous les noms.

GILLES

Je dis que je n'ai pas de nom.

BLANCHET

Il est le chevalier sans nom.

LA MÈRE

Rien de bon ne m'annonce, ma fille, un noble qui cache sa race*.

GILLES

Ma race s'échappe par tous mes pores et crie dans tous les vents.

LA FILLE

Mère, je tremble... Quelle angoisse, mère, quelle joie ! Je sens des cloches dans mes veines, je vais mourir de bonheur.

(Elle éclate en sanglots et cache sa tête dans le sein de sa mère).

LA MÈRE

Ma fille, fuyons d'ici. Nous sommes encore à l'ombre du château ensorcelé.

GILLES

L'ombre du château s'étend plus loin que vous ne pensez. Jamais mes yeux ne virent un visage semblable.

LA FILLE

(Levant la tête et regardant Gilles).

Je ne peux pas fuir. Mes pieds sont cloués au sol.

* Un noble qui cache sa race, ma fille, ne m'annonce rien de bon.

GILLES

Les miens ont des ailes.

(Il s'approche d'elle).

LA FILLE

Ne t'approche pas, Seigneur !

(Gilles s'éloigne de quelques pas).

Ne t'éloigne pas Seigneur !

MORIGANDAIS

Elle a déjà perdu le sens.

BLANCHET

Sa raison sombre dans l'incendie bien connu.

LA MÈRE

Ma fille, revenons en arrière.

LA FILLE

Je ne puis, mère, je ne puis.

GILLES

Je m'éveille, enfin, je m'éveille.

LA FILLE

Ah ! Je m'endors...

LA MÈRE

Tes yeux sont aveugles, ma fille, tes yeux ne voient plus rien.

LA FILLE

Qui vient d'allumer cette grande lumière dans le ciel ?

GILLES

(Comme poursuivant un rêve)

Elle est à moi. Elle est belle ! Sa beauté transporte les montagnes comme la foi.

LA MÈRE

Tu rêves, ma fille, la nuit règne encore partout.

LA FILLE

Je rêve.

LA MÈRE

Au fond du rêve il y a un loup qui guette.

GILLES

Le loup dort, rêvant l'amour d'un agneau.

LA FILLE

Mère, dans ma poitrine naissent des arbres lumineux et l'amour de tous les siècles afflue sur mes lèvres.

GILLES

Il y a une étoile qui avance et une constellation qui chante.

LA FILLE

Où suis-je, mère, où sommes-nous ? Le monde a changé de place. J'ai peur. Partons, mère, partons.

LA MÈRE

L'étoile s'est arrêtée au bord de l'abîme.

LA FILLE

(Tournant la tête vers Gilles)

Ne m'appelez pas, Seigneur.

GILLES

Je ne vous ai pas appelée.

LA MÈRE

Partons, ma fille, ce pays est ensorcelé.

LA FILLE

Mère, entends-tu cette musique ?

LA MÈRE

Je n'entends rien, ma fille.

GILLES

Les tuyaux de la forêt chantent un destin qui naît.

LA FILLE

Le monde a changé. Les arbres ont des étoiles, les étoiles ont des parfums, les parfums ont des couleurs... Que le monde est beau, ma mère.

(Elle pleure et sanglote).

LA MÈRE

Je t'avais donc donné tant de larmes ? Tu es malade, ma fille.

LA FILLE

Je ne veux pas guérir. Je ne veux pas guérir.

GILLES

Les efflorescences du désir s'élèvent, s'élèvent, ont soif.

LA MÈRE

Tu es ensorcelée, ma fille, réveille-toi.

LA FILLE

La lumière, la lumière, laissez-moi la lumière.

GILLES

Approche, amour. Tu portes sur tes lèvres des fièvres millénaires. Les branches de ta voix montent au ciel... Comme tu es belle. Viens. Laisse-moi mettre la main sur ton cœur.

LA MÈRE

Elle est belle, mais elle est bonne.

GILLES

C'est à sa beauté que je parle.

LA MÈRE

Tu es la proie de ses enchantements. Ses regards sont des lacets de maléfices. Partons, ma fille, reviens à la vie.

LA FILLE

Il y a trop d'amour dans ses yeux.

GILLES

Le troupeau des sanglots descend à l'abreuvoir. Viens, je suis le maître du château.

LA FILLE

Oh ! J'y vais ma mère. C'est lui, je vais au bonheur, je vais à la vie.

(Elle avance les bras tendus vers Gilles qui tient ses bras grands ouverts comme une croix).

LA MÈRE

Adieu, ma fille, tu vas à la mort.

LA FILLE

Je vais à l'amour.

LA MÈRE

Tout est fini. Il est le maître du château... On connaît l'entrée. On ne connaît pas la sortie.

(La fille tombe dans les bras de Gilles. Au moment où ils s'embrassent sur les lèvres, l'obscurité se fait et quand la lumière revient, la mère, Morigandais et Blanchet ont disparu).

LA FILLE

(Qui regarde Gilles d'un air étonné).

Comme vous êtes grand. Comme vous êtes grand. Vous remplissez toute la nuit. Vous remplissez toute la terre ! (Elle se regarde elle-même avec étonnement). Oh ! que ma robe est belle ! Qui m'a donc habillée ainsi ?

GILLES

La mer se couvrit d'étoiles comme l'astrologue. Tes habits se tissèrent de songes et de nerfs sonores.

LA FILLE

Seule en face de toi depuis l'éternité ! Il n'y a jamais eu d'habitants sur le monde ? *

GILLES

Il y en a deux et cela suffit.

LA FILLE

Je ne les ai pas vu partir. Où sont-ils allés ?... Depuis quand, Seigneur, sommes-nous seuls ?

GILLES

Depuis le commencement du monde.

LA FILLE

Jusqu'à quand, Seigneur, serons-nous seuls ?

GILLES

Jusqu'à la fin du monde.

LA FILLE

Comment vous appelez-vous ?

GILLES

Je suis le maître du château. Je m'appelle Gilles.

LA FILLE

Vous êtes le Seigneur Gilles de Raiz. Et votre barbe ? Votre belle barbe bleue ?

GILLES

Elle ne pend pas de mes lèvres, elle pend des lèvres de la populace. Et vous, comment vous appelez-vous ?

* Au monde, sur terre.

LA FILLE

Moi ?... Moi ?... J'ai oublié mon nom... J'ai oublié mon nom, mais puisque vous vous appelez Gilles, appelez-moi Gila.

GILLES

O Gila...

(Instant de silence. On entend souffler un grand vent).

GILA

Pourquoi vous taisez-vous ?

GILLES

L'ouragan. Entends-tu ?

GILA

Oui, j'entends.

GILLES

Voilà ma langue.

GILA

J'ai peur. Pourquoi ai-je peur ?

GILLES

Parce que tu aimes.

GILA

Oh oui ! Ma poitrine se dilate jusqu'à la dernière limite de la dilatation. Quelque chose pleure dans mon âme. Quelque chose chante dans mon cœur. Mon pauvre cœur va s'envoler jusqu'aux sphères les plus hautes.

GILLES

Amour ! Amour !... (Silence). On vous a dit du mal de moi n'est-ce pas ? Que vous a-t-on dit ?

GILA

Je ne me rappelle pas... Je ne me souviens plus...

GILLES

On dit que je martyrise ceux qui m'aiment. Qu'une grappe de crimes courbe mes épaules, on dit que j'ensorcelle, que je tue...

GILA

Je ne le crois pas, Seigneur.

GILLES

Que près de moi on perd la raison et que la souffrance torture jusqu'à l'air même qui m'entoure.

GILA

Entre la croix de vos bras je veux être le martyr de l'extase, une rivière de sang et d'amour.

GILLES

Je suis la mort.

GILA

Seigneur, voici ma vie.

GILLES

O Gila. (Il l'embrasse furieusement).

GILA

Prends mon cœur... Tout... Tout... Tout...

GILLES

On a frappé aux portes de mon âme et mon âme s'ouvrit toute grande.

GILA

Votre vie commence dans mon cœur. Je ne veux rien savoir. Je m'abandonne à vous. Vous êtes mon maître, mon Seigneur, Dieu, la Terre, l'Univers. Faites de moi ce que vous voudrez. Je m'abandonne à vos volontés.

GILLES

Avec tant de confiance ?

GILA

Aveuglément. J'ignore si ce que je fais est bien ; je ne sais pas si c'est mal. Rien ne m'importe de rien. Toi seul, oui toi, je veux te dire « toi » existes au monde. Que suis-je ? Je suis ton esclave. Ai-je une âme inférieure ? Je l'ignore. Je ne sais pas ce que je suis.

GILLES

Tu es une femme.

GILA

Je vous aime. Non, je t'aime. Je te pressentais, je te voyais assis au bord de mes rêves... Tes yeux éternellement ouverts.

GILLES

O Gila ! Si j'avais autant de cœurs qu'il y a de feuilles sur les arbres du monde, je te les donnerais tous à toi, Gila, seulement à toi.

GILA

Il y a des vers luisants au bout de vos phrases.

GILLES

Je cherchais, je cherchais partout... Maintenant je ne chercherai plus.

GILA

Mon cœur est une vague et frappe des coups de vague dans mes côtes.

GILLES

Ta voix sort du fond des fleuves éternels. Ta voix vient du premier jour du monde.

GILA

Il y a un anneau dans le ciel... J'ai un anneau à mon doigt.

GILLES

O les rêves enchâssés !

GILA

La nuit semble chanter cette nuit.

GILLES

Où est ta mère ? Pourquoi est-elle partie, ta mère ?

GILA

Ma mère ? Que de siècles que je ne l'ai vue...

GILLES

Pauvre amour. Tu viens de loin, loin, du pays des prédestinées.

GILA

Que sont ces lumières autour du château ?

GILLES

Ce sont des feux follets.

GILA

On dit que votre château renferme beaucoup de secrets et de grands mystères.

GILLES

On dit qu'on entend des pleurs, et des sanglots toutes les nuits.

GILA

Et aussi des chants. Mais votre château est en fête. Et ces drapeaux de lumières ? Et ces fleurs dans les tours ?

(On entend une musique douce et lointaine).

GILLES

Mon château devine... devine.

GILA

O Seigneur... (Elle l'embrasse). Et cette musique qui tombe des arbres ?

GILLES

C'est le violon des cascades qui s'envolent au ciel la nuit.

GILA

Les ruisseaux du ciel chantent notre amour.

(On entend des voix qui approchent).

GILLES

Même à cette heure-ci il n'y a point de paix.

GILA

J'ai peur.

GILLES

Allons-nous en au château !

GILA

J'ai peur.

GILLES

Alors, restons ici et de ce coin regardons ce qui se passera.

(Ils s'éloignent de quelques mètres sur un côté de la scène. Un vieux paysan et deux jeunes paysannes font leur entrée).

LE PAYSAN

Regardez, regardez la grande fenêtre du château. Voyez-vous ? Elle est ouverte, il y a de la lumière... Regardez, regardez, Barbe Bleue s'envole sur un bouc, il s'en va au Sabbat pour danser avec les

autres démons, ses frères... Il est parti, il est parti pour la fête... Regardez-le comme il monte les échelles du vent.

PREMIÈRE PAYSANNE

Oh oui, je le vois, je le vois.

DEUXIÈME PAYSANNE

Moi aussi. Il saute de nuage en nuage comme si c'étaient des pierres dans un ruisseau.

LE PAYSAN

Ne vous approchez jamais de ce château. Il est maudit. Son maître possède des maléfices, il a des philtres, et il connaît des sortilèges dont personne ne peut défaire les nœuds.

PREMIÈRE PAYSANNE

Je voudrais seulement regarder le château.

DEUXIÈME PAYSANNE

Prenons-nous par la main et allons le regarder de près. Personne ne nous verra. Le jour n'est pas encore levé.

LE PAYSAN

Que dites-vous ? Êtes-vous folles ? S'approcher du château ? Jamais, jamais. Celui qui passe sous l'ombre du château ne pourra plus dormir.

PREMIÈRE PAYSANNE

On dit que ses yeux attirent comme les grottes

de la mer, comme les chants qui sortent de la houle, et qu'il est beau et terrible comme un lion au combat.

DEUXIÈME PAYSANNE

On dit que son regard porte des ensorcellements et que ses baisers ont un poison mélodieux.

LE PAYSAN

Prenez garde, les filles, prenez garde. Le fossé du château est rempli de larmes d'anciennes tempêtes. Regardez... Le voyez-vous ? Le voilà qui passe. Comme il est haut !

LES DEUX PAYSANNES

Oh oui ! Comme il vole loin...

MORIGANDAIS
(Apparaissant)

Tais-toi, vieux fripon. Tu mens. Tais-toi ou par Saint...

LE PAYSAN

Mais mon Sire, je suis en train de le voir.

MORIGANDAIS

Tu mens. Tu ne vois rien du tout.

PREMIÈRE PAYSANNE

Mais nous aussi nous l'avons vu.

DEUXIÈME PAYSANNE

Oui, Seigneur, je l'ai vu.

MORIGANDAIS

Vous autres peut-être parce que vous êtes faibles d'esprit mais lui, le vieux radoteur, n'a rien vu.

LE PAYSAN

Mais, mon Sire...

MORIGANDAIS

Silence, vieux fripon. Partez d'ici. Que faites-vous ici ? Partez... Va-t'en, ou mon épée te fera voir des chauves-souris clouées dans la lune*.

(Le paysan et les deux paysannes sortent en tremblant).

GILLES

(Il s'avance de nouveau au milieu de la scène, avec Gila)

Calme-toi, Morigandais, laisse-le parler. Tout cela est bon pour la légende.

(On entend de nouveau la musique et tandis qu'ils s'éloignent en s'embrassant, le rideau tombe lentement. Morigandais reste à sa place immobile en les regardant s'éloigner).

FIN DE L'ACTE PREMIER

* Sur la lune.

ACTE DEUXIÈME

LE MYSTÈRE

Une salle du château de Machecoul. Une porte à deux battants au fond.

Une petite porte sur le côté. Une fenêtre sur le côté opposé. Au milieu une table.

(Au lever du rideau, Prelati, Gilles de Raiz et Morigandais sont en scène).

GILLES

Je vous l'avais déjà dit, je vous l'avais dit mille fois : il y a quelque part une femme... Je sais, je sais... Une femme unique, parfaite, sans pareille. Pendant des milliers d'années la nature s'est essayée à produire un tel miracle, à réaliser son rêve et combler sa mesure. Je vous l'avais dit : cette femme doit exister parce que mon rêve la sent et je courais après elle, les bras tendus, sur tous le chemins. Je me disais : Où est-elle ? Où se cache-t-elle ? Elle est l'absolu et ne pas la trouver sera mon cataclysme. Écoute, Prélati, tes alambics où l'or se moque de nous me sont nécessaires car j'aime le faste, la richesse, mais cette femme m'était plus nécessaire que les rêves au sommeil.

PRÉLATI

(Levant la tête d'un in-folio)

Vous l'avez déjà trouvée. Maintenant, vous pouvez vous reposer.

MORIGANDAIS

Combien de fois il s'est dit la même chose ! Et après... Non, ce n'était pas cela.

GILLES

Jamais une femme ne se présenta à moi comme elle. Si vous l'aviez vue ! Avec quelle confiance elle se donna à moi ! Elle n'hésita pas un instant. Elle venait, venait dans mes bras comme une somnambule. Elle ne me demanda rien, ni sur mon passé, ni sur mon présent. Elle m'aima et se sentit heureuse de m'aimer. Elle oublia tout, même son nom et le monde s'écroula autour d'elle en mille morceaux. Plus rien n'existait pour elle que moi et une ivresse d'aurores vivantes qu'elle pouvait à peine deviner.

MORIGANDAIS

Au moins cet amour vous fait oublier vos anxiétés d'or*. Rendons grâces au ciel.

PRÉLATI

Toutes les femmes, c'est la même chose... Plus ou moins.

GILLES

Non, mon bon Prélati, je connais la matière mieux que toi. La femme ? Est une. Je sais, je sais ce que tu vas me dire : deux yeux, deux bras, deux seins, deux jambes, une bouche, un ventre, un sexe... Eh bien non ! Ce n'est pas cela : il y a beaucoup plus. Si tu l'avais vue quand elle vint à moi... Elle ferma les yeux, croisa ses petites ailes comme des bras, se pencha sur le côté et m'embrassa ; tout

* Faux sens : Ansiedad, soif, avidité, désir.

son corps se posa sur mes lèvres. Si vous la voyiez dans l'amour ! Avec quelle rapidité, elle apprend tout et devine tout. Sa chair est pleine de science et d'intuition. J'ai mis la folie dans toutes ses fibres. Il n'y a pas un coin de son corps qui soit distrait ou qui reste indifférent. Le diamant naturel de sa chair brille dans la nuit et toute entière elle se convertit en un arbre* de soupirs, en une vague tiède et enveloppante qui n'oublie rien, qui ne méprise rien.

PRÉLATI

Je préfère l'or.

GILLES

La grotte de ses rêves où moi seul suis descendu est pleine de trésors. Tout d'un coup elle reste immobile regardant dans le vide et le vide se remplit de grâce et de puissance. Ses regards s'éloignent de la terre comme des colombes fatiguées. Pour moi elle est toutes les femmes, elle est la Femme. Pour elle, je suis tous les hommes. Je suis l'Homme. La terre est déserte, il n'y a d'autres habitants que nous.

PRÉLATI

Adam et Ève.

GILLES

Tu l'as dit : Adam et Ève.

* Hispanisme : *Convertirse en,* se transformer en, devenir.

MORIGANDAIS

Tous les amants pensent de même.

GILLES

Tu leurs fais grand honneur, à eux, et à nous*, tu nous ravales. La race de Vénus ne pousse pas si facilement.

MORIGANDAIS

Vous vous lasserez bientôt. Avant peu de temps vous voudrez déjà autre chose.

GILLES

Tu insultes mon cœur et ma chair. Elle n'est pas comme les autres. Je l'aime parce qu'elle a la forme de mon âme.

MORIGANDAIS

Combien de fois on vous a entendu dire les mêmes paroles. Illusions des premiers temps.

GILLES

Ne les détruis pas. Laisse les moulins tourner au bord de ma tristesse.

MORIGANDAIS

Vous n'êtes plus le même que jadis, le chef téméraire, le capitaine indomptable qui, à la cour du Dauphin étonnait non seulement par son physique, son élégance, mais encore par ses vertus.

* Hispanisme : La préposition à précède nécessairement le complément désignant des personnes.

GILLES

Quel homme peut dire qu'il est le même après le retour d'une guerre ? Et, au fond, je n'ai pas tellement changé.

MORIGANDAIS

Vous ne vous êtes pas bien regardé. Je vous assure qu'on dirait qu'il ne reste rien en vous du grand Seigneur qui levait des troupes et allait les offrir au service de son roi, du grand Seigneur qui triomphait dans les tournois du courage et dans les tournois de l'intelligence. N'était l'affection qui me lie à vous depuis la première jouissance et le souvenir des faits glorieux réalisés ensemble, je ne serais déjà plus à côté de vous.

Non, non, vous n'êtes pas le paladin de jadis.

GILLES

Je suis le même que jadis. Je n'offre plus mes armes au roi parce que mon roi maintenant, c'est moi. Le paladin est le même. Seuls les armes et les ennemis ont changé. Je défie et je provoque. Je ne défends pas la liberté d'un pays, je défends ma propre liberté. Tout ce qui sent l'imposition me révolte. Il suffit que la loi s'oppose pour que je me soulève. Il suffit que la morale dise non pour que je dise oui.

MORIGANDAIS

Les banquets d'hier sont devenus les orgies d'à présent.

PRÉLATI

Orgies ? Il y a quelques semaines déjà que les orgies sont finies. Elles n'étaient pas mal. L'orgie est une chose hygiénique. Les Grecs la considéraient indispensable à la santé.

GILLES

Maintenant nous avons quelque chose de mieux que les orgies.

MORIGANDAIS

Si c'était au moins un repos pour prendre de nouveaux élans. Mais non, votre esprit se déforme.

GILLES

Mon esprit n'a jamais été plus intact. Ne crois-tu pas que les roucoulements de colombes dérouillent aussi les biceps d'un homme fort ? La colombe est nécessaire à l'épée.

MORIGANDAIS

Bah ! Tout est nécessaire... Rien n'est nécessaire !

PRÉLATI

En attendant, je ne trouve pas la formule. Il me manque un ingrédient et vous savez qu'il est indispensable.

GILLES

Ça, c'est ton métier. Apprends à remplacer ce qui te manque.

PRÉLATI

C'est facile à dire, mais l'exécuter est une autre affaire. Et puis vous avez perdu la protection de Satan... à cause d'une femme... Satan n'aime pas l'amour... Et une fois le pacte conclu, c'est bien dommage...

GILLES

Mon bon Prélati, la poudre de projection se moque de toi d'une façon honteuse. Invoque ton démon protecteur. Je ne tiens pas à perdre mes terres et mes châteaux. Tu sais bien que les dettes m'écrasent et que la rapacité du Duc de Bretagne ne ferme pas les yeux un instant.

MORIGANDAIS

Cherchons-lui chicane. Pour ma part, je m'engage à lui donner quelques sursauts*.

PRÉLATI

Je suis sûr de trouver la formule. Mes fours sauveront vos châteaux... Mais le sang d'un enfant m'est nécessaire. Vous avez lu les livres, et vous le savez aussi bien que moi.

GILLES

Tu es l'Alchimiste, tu t'es cru maître du grand secret... Ne me désespère pas, François. Luttons jusqu'à la fin, c'est nécessaire. Il le faut, comprends-tu ? J'ai besoin de cet or, mes forces s'épuisent.

* Faux sens ; ennuis, inquiétudes.

MORIGANDAIS

Vous l'aviez si près et vous êtes allé le chercher si loin !

GILLES

Tes livres, tes livres... Tous les livres, demande ce que tu voudras, mais, je t'en supplie, arrivons à quelque résultat.

PRÉLATI

Les livres ! Derrière chaque mot, il y a un labyrinthe à parcourir. Chaque phrase est une rivière sous le sable.

GILLES

J'ai besoin de cet or.

MORIGANDAIS

Cet or, Seigneur, se trouve dans votre épée. A quoi bon le chercher en formules incompréhensibles.

PRÉLATI

Ce que fait la terre, l'homme peut le faire.

MORIGANDAIS

Quand il peut... Et quand il ne peut pas ?

PRÉLATI

Toute porte a sa clef et la trouver n'est pas impossible.

MORIGANDAIS

Jusqu'au jour où on la trouve. Voilà ton aventure, courir après elle assis devant une table. Je préfère la mienne... Que les champs courent sous mon cheval.

PRÉLATI

L'aventure théorique ne vaut pas moins que l'autre.

(Gila ouvre la porte du côté et entre dans la salle).

GILLES

Gila ! O Viens ! Viens me faire oublier les angoisses matérielles, transformer le monde. Viens ! Laisse-moi regarder la pierre philosophale de tes yeux.

GILA

Tu es préoccupé, Seigneur. Ton visage est plein d'inquiètude. Que se passe-t-il ? Aurais-tu de mauvaises nouvelles ?

GILLES

Rien ne se passe... Ta présence est la meilleure des nouvelles.

MORIGANDAIS

Que faisons-nous ici, Prélati ?

PRÉLATI

Tu as raison, je retourne à mes creusets.

GILLES

(A Prélati, en embrassant Gila).

Veux-tu un peu de feu ?.

PRÉLATI

(Sortant avec son livre sous le bras).

Ce charbon-là est trop cher.

(Prélati et Morigandais sortent)

GILA

Qu'as-tu ? Comment savoir ce qui se cache dans ces yeux ? Comment saurais-je ce qui se passe dans tous les coins de cette âme ?

GILLES

Le jour où je le saurai, je te le dirai, Gila.

GILA

Ton âme est une âme terrible. Il faut lui mettre des chaînes.

GILLES

Ne me parle pas de chaînes parce que je te haïrais. Toi. Toi-même, je te haïrais ! Je suis libre comme les éléments, comprends-tu. Et j'accepte uniquement les chaînes qui ne sont chaînes que pour les autres.

GILA

N'as-tu jamais été en prison au fond d'un regard ?

GILLES

Oui, parce que je sais que lorsque je voudrai m'évader, je romprai les barreaux de la prison. Si je ne le savais pas, si je n'en étais pas sûr, je ne pourrais pas aimer. Je haïrais, je haïrais, seulement.

GILA

Mais l'amour, n'est-ce pas une chaîne ? Je sens mes pieds, mes mains attachés à chaque phrase que tu me dis. L'amour est une chaîne.

GILLES

Peut-être... Mais la certitude de pouvoir la rompre lui enlève son poids.

GILA

Et si tu ne peux la rompre ?

GILLES

Cela veut dire que je ne désire pas la rompre. Je suis Gilles de Raiz et ce que je veux faire je le fais.

GILA

Il y a des jours où tu ne m'aimes pas.

GILLES

Non, Gila. Il y a des jours où j'ai de graves inquiétudes.

GILA

Aujourd'hui tu n'es pas heureux. Je veux te voir heureux tous les jours.

GILLES

Quand les heures d'angoisse viennent, je ne voudrais pas que tu me voies. Je deviens laid et je suis mauvais.

GILA

Tu n'en es peut-être que plus beau et tu n'es pas mauvais. Je te connais, mon Seigneur. Tu es toutes les vertus et tous les vices. Tu es un capitaine indomptable et mystique, plein de tous les frémissements de l'art et de la peau. Ton château est un repaire de rêves qui révèle l'âme de son maître.

GILLES

Mais parfois, dans la nuit, on dit qu'une longue plainte monte du château comme une fumée d'incendie.

GILA

Moi, j'ai seulement entendu chanter les rossignols dans la corniche de ta voix.

GILLES

Gila ! Ne me vois jamais dans mes heures noires.

GILA

Je sais que dans les moindres choses tu poses un

sceau de majesté et cela me suffit. (Elle s'approche de la grande fenêtre). Là-bas, au loin, je vois comme une forêt... Est-ce une forêt ?

GILLES

Une forêt à loups et à légendes.

GILA

Et par ici, ces rangées de pierres blanches sur la pente ?

GILLES

C'est le cimetière. Tu vois, le troupeau de tombes grimpe à la colline. Les morts ont soif de lumière.

GILA

De la lumière défendue qui brille dans les yeux du Seigneur de Machecoul. Qui n'en aurait pas soif ?

GILLES

Le puits est empoisonné. Et l'on dit que des sirènes de mauvaise augure chantent au fond.

(On entend du bruit et un grand mouvement dans la cour du château).

GILA

Que se passe-t-il ? Qui donc fait tant de fracas ?

GILLES

Ici, il n'y a rien à craindre. Personne ne se

hasarde jusqu'à mon château. Il est défendu par les créneaux de sa légende.

GILA

Cependant le tumulte ne cesse pas. Entends-tu ?

GILLES

Querelle d'écuyers ou rixe de soldats.

(On entend une voix derrière la porte).

UNE VOIX

Je te dis de me laisser passer. Livrez-moi passage, Messieurs !

UNE AUTRE VOIX

Ce n'est pas possible, le Seigneur de Raiz n'a pas appelé.

PREMIÈRE VOIX

Dites-lui que moi, je l'appelle.

GILLES

Qui est l'audacieux ?...

DES VOIX

On ne passe pas, on ne passe pas... Elle est folle.

GILLES

Éloigne-toi, Gila. Je veux savoir de quoi il s'agit.

(Gila sort de le petite porte de côté. Gilles va vers la grande porte du fond et l'ouvre.

GILLES

Qu'y a-t-il, Messieurs ? Que signifie ce désordre ?

MORIGANDAIS

(Entrant).

Seigneur, c'est cette femme qui se dit Jeanne d'Arc et qui veut vous parler.

JEANNE

(Entrant).

Je ne me dis pas Jeanne d'Arc. Je suis Jeanne d'Arc.

MORIGANDAIS

Jeanne vient de mourir brûlée à Rouen.

GILLES

En effet, Jeanne mourut et...

JEANNE

C'est ce que vous croyez.

MORIGANDAIS

C'est une imposture !

JEANNE

Gilles, ne me reconnais-tu pas ?

GILLES

En vérité, tu ressembles à Jeanne d'Arc d'une façon surprenante. Mais, ce n'est pas possible.

JEANNE

Dieu soit loué ! Je vois que les souffrances, les marches, les privations, la faim et les nuits sans sommeil où j'appelais de porte en porte par ces chemins sans pitié ne m'ont pas tant changée.

GILLES

Je ne dis pas que tu sois Jeanne. Je dis que tu lui ressembles d'une façon surprenante.

MORIGANDAIS

C'est une imposture.

GILLES

Nous allons le savoir bientôt. Tu étais en prison à Rouen. Les Anglais te jugèrent et te condamnèrent à être brûlée.

JEANNE

Oui, ils me jugèrent et me condamnèrent... Mais pas moi.

GILLES

Explique-toi.

JEANNE

Une nuit, employant mille artifices qu'il serait trop long de raconter ici, une jeune fille déguisée en soldat anglais et me ressemblant plus qu'une sœur jumelle parvint jusqu'à mon cachot. Elle s'appelait Jeanne des Armoises et venait s'offrir

pour me sauver et prendre ma place dans la prison. Je lui fis voir le danger qu'elle courait. On pouvait la condamner à ma place. On pouvait la torturer. Elle me répondit que ma vie était plus précieuse que la sienne et que la patrie exigeait que je sois sauvée, que j'avais encore beaucoup à faire pour la France et qu'elle ne pouvait faire que ce petit sacrifice. Je vis là la main de Dieu. Je mis un genou à terre et je l'embrassai en pleurant. Nous échangeâmes nos vêtements et je m'enfuis de la prison.

GILLES

Tout cela est fort possible.

MORIGANDAIS

Il est aussi possible que ce soit une fable.

JEANNE

Tout le monde croit que c'est une fable quand on ne croit pas quelque chose de pire. Lorsque je réussis à sortir de Rouen après d'innombrables dangers et favorisée seulement par l'obscurité de la nuit, deux amis de Jeanne des Armoises m'attendaient du côté Est de la ville. Par malheur, je me vis obligée de sortir du côté Sud et je ne pus les joindre. Rendue de fatigue*, j'arrivai à demander du secours et un lit à la première chaumière française que je trouvai sur mon chemin. Je frappai à la porte, on vint m'ouvrir, mais en criant mon nom, en entendant : « Je suis Jeanne d'Arc », ils répondirent « Jeanne d'Arc est en prison et sera

* Écrasée de fatigue.

exécutée demain. Suis ton chemin, imposteur ! Invente un autre nom la prochaine fois ! »

GILLES

Les pauvres gens devaient croire qu'il s'agissait d'un mauvais tour.

MORIGANDAIS

Et sûrement, il ne s'agit pas d'autre chose.

JEANNE

Le jour suivant, la nouvelle de ma mort s'était déjà répandue et alors quand je frappais aux auberges, non seulement on fermait les portes, mais on allait même jusqu'à barricader les fenêtres. D'une voix effrayée, les gens s'écriaient : « C'est une morte qui parle... Ce sont des revenants. N'entendez-vous pas sa voix de mort ? » La voix de la faim et de la fatigue, on l'appelait voix de mort ! De partout on me chassait, aussi bien des chaumières que des demeures seigneuriales, soit comme morte, soit comme imposteur. Je fus forcée de passer des journées cachée dans les granges, de me nourrir de racines et de marcher la nuit comme un voleur. Et voleur, je dus l'être, le cheval qui m'a portée jusqu'ici, je le volai dans une auberge où, pour obtenir un lit, je fus obligée de donner un autre nom. Je donnai celui de mon sauveur, Jeanne des Armoises.

GILLES

Cela pour créer une équivoque dans l'Histoire.

JEANNE

Moi qui prenais mon nom pour une clef ouvrant toutes les portes, je m'aperçois maintenant que mon nom ferme toutes les portes. Toi seul, Gilles, toi qui combattis à mes côtés, toi qui fus mon protecteur, tu peux me faire reconnaître une autre fois.

GILLES

Et dans quel but ?

JEANNE

Dans le but de terminer notre entreprise. Il nous reste encore beaucoup à faire. La guerre n'est pas finie, notre pays n'a pas encore vaincu.

GILLES

Jeanne, si je puis t'appeler ainsi, je suis arrivé à cette conclusion : les guerres sont inutiles. Jamais un pays ne gagne une guerre. Il y a un pays qui la perd, mais aucun ne la gagne.

JEANNE

Je ne te reconnais pas, Gilles. Il y a un instant, c'était toi qui doutais de moi, maintenant c'est moi qui ne suis plus sûre d'être en face de Gilles de Raiz. Qu'as-tu fait de ton élan courageux et sans mesure ?

GILLES

Il est le même, Jeanne, je suis toujours Gilles de Raiz, avec une seule différence : c'est

qu'aujourd'hui, je suis convaincu de l'inutilité de toute chose. Crois-moi, les guerres ne se gagnent pas.

MORIGANDAIS

S'il y en a un qui la perd, Seigneur, il y a un autre qui la gagne.

GILLES

Non.

JEANNE

Je comprends ce que tu veux dire... mais les Anglais sont encore en France.

MORIGANDAIS

Moi, je ne comprends pas. Expliquez-vous Seigneur.

GILLES

Expliquer est trop long.

JEANNE

Mais les Anglais sont encore en France.

GILLES

Et qu'est-ce que cela fait ? Tout est question de noms, d'années et d'habitude. Quand les Romains envahirent ces régions les Gaulois combattirent furieusement contre eux. Ils ne voulaient pas être latins et, pour eux, ç'aurait été la plus grande des insultes que d'être appelés « latins ». Les Romains

vainquirent. Les races se mélangèrent et quelques années plus tard, quand les Francs nous envahirent c'est au nom de cette latinité, de cette latinité hier encore détestée que nous nous sommes opposés à toute invasion. Alors, il n'y aurait pas eu de plus grande insulte pour un habitant de ce pays que d'être appelé « Franc ». Les Francs entrèrent quand même, s'infiltrèrent partout, de nouveau les races se mélangèrent et nous nous appelons Français. Et aujourd'hui, orgueilleusement, au nom de ce titre de Franc, hier encore exécré, nous nous opposons aux Anglais. Il n'y a pas de plus grande insulte pour un Français actuel que d'être appelé « Anglais ». Mais si les Anglais avaient triomphé, nous nous appellerions Anglais. Et d'ici peu d'années, quand d'autres voudraient nous envahir, c'est au nom de notre race anglaise d'être ce que leurs aïeux détestaient. Tu vois, qu'en pensant bien les choses, ce n'est pas la peine de s'inquiéter pour des mots.

JEANNE

Si tout le monde méditait sur chaque chose, on ne pourrait alors rien faire, et le mieux serait...

GILLES

Le suicide... Si la vie n'offrait pas d'autres plaisirs dont nous devons profiter. Des plaisirs physiques, réels, plaisirs qui restent là dans ce sac de cuir qui est notre corps, plaisirs qui comptent dans la vie et que nous avons toujours la possibilité d'augmenter et de perfectionner.

JEANNE

Si tous les grands Seigneurs de France pensaient comme toi, pauvre pays !

GILLES

N'aie pas peur. Gilles de Raiz n'est pas arbre de tous les climats, et il n'a poussé que sous certaines constellations qui jamais ne se retrouveront accordées de la même façon que le jour de sa naissance.

JEANNE

Heureusement... Gilles ! Gilles ! tu n'es pas le même !

GILLES

Jeanne, si en vérité tu es Jeanne...

JEANNE

Tu doutes encore ?

GILLES

Tu doutes bien de moi et tu ne veux pas que je doute de toi.

JEANNE

O mon Dieu, éclaire-moi. Je n'ai pas encore perdu l'espoir de finir ma tâche et il faut que je trouve une preuve pour te convaincre de ma personne.

MORIGANDAIS

Oui, il nous faut quelque chose de réel. Les affirmations ne suffisent pas. Et si vous êtes vraiment Jeanne d'Arc je partirai avec vous, tout le monde partira avec vous.

GILLES

C'est très simple. Jeanne avait une envie au-dessus du genou de la jambe droite... Retirez-vous, Messieurs.

(Tous sortent sauf Gilles de Raiz et Jeanne d'Arc).

JEANNE

Dieu soit loué !

GILLES

Oui, je me rappelle fort bien. Une nuit Jeanne dormait auprès de moi. Je veillais sur son sommeil. Elle devait rêver qu'elle luttait contre une centaine d'Anglais car elle se débattait et rugissait comme un fauve. Dans un de ses mouvements brusques son costume se relevant un peu, je pus voir ce signe.

JEANNE

Dieu soit loué ! (Montrant sa jambe droite). Voici la marque. Béni soit le jour où ma mère me portant dans son ventre eut envie de manger des fraises.

GILLES

Il n'y a pas de doute. Jeanne tu es Jeanne.

JEANNE

Alors tu viendras avec moi à la Cour, tu crieras au monde que je ne suis pas une usurpatrice, mais la véritable Jeanne d'Arc.

GILLES

Non, Jeanne. Pour être accusés tous les deux d'imposture ? Cela serait inutile, quoi que nous fassions, personne ne nous croirait et ceux qui nous croiraient feraient comme s'ils ne nous croyaient pas.

JEANNE

Alors, je ne sers à rien ? Je n'ai donc pas servi la cause française, je n'ai pas sauvé la France ?

GILLES

Oui, mais à présent, tu sers plus la France morte que vivante.

JEANNE

Je ne te comprends pas.

GILLES

Tu as déjà accompli ta mission. Sortir une autre fois, te montrer de nouveau aux soldats, cela ne servirait qu'à semer la confusion et à enlever à ta vie et à ta mort tout prestige de miracle. Toi, morte, tu es devenue un drapeau de haine qui rendra invincible le peuple français. Toi, vivante, tu tueras la haine et tu n'arriveras plus à éveiller l'enthousiasme

d'antan. Au fond, le peuple te garderait une certaine rancune d'avoir cru à un mensonge, de t'avoir pleurée à faux, de t'avoir senti mourir héroïquement pour lui. Pense que tu fus torturée dans la poitrine de chacun d'eux. Vivante, tu es une fois héroïne, morte tu es héroïne deux fois.

JEANNE

Alors... Je suis morte ?

GILLES

Tu es morte.

JEANNE

Les Anglais ont pu m'avoir ? Ils m'ont eue ? Cette idée m'est insupportable.

GILLES

Les Anglais perdent plus avec cette réussite que s'il en avait été autrement.

JEANNE

Enfin... Tant pis. J'y penserai et nous verrons. En tout cas tu peux croire que pendant le procès je leur ai dit leurs quatre vérités, je les insultai, je les humiliai autant que je pus. Ah ! Si tu savais ! Tout d'un coup, j'ai eu un mot admirable !

GILLES

Raconte, raconte. Ton procès m'intéresse et tu peux croire que je l'ai suivi avec tant de peine que

bien des nuits je dus me saoûler parce que tu me faisais trop souffrir.

JEANNE

Ce fut le second jour du procès. Mes juges ne disaient que des imbécilités. Je me plantai en face d'eux, et avec la voix la plus forte que je pus prendre je leur criai : « Aujourd'hui, ce procès est le procès de Jeanne d'Arc devant l'Angleterre, mais demain, ce sera le procès de l'Angleterre devant Jeanne d'Arc ». Ce n'est pas mal, n'est-ce pas ? Mais surtout ils devinrent rouges de colère.

GILLES

Ce n'est pas mal, mais on dit que tu ne sus pas te défendre bien.

JEANNE

En ayant la vérité de son côté, il est impossible de se défendre bien.

GILLES

Ce qui importe, c'est le résultat et, tu vois, on te brûla.

JEANNE

Non, c'est l'autre qui fut brûlée.

GILLES

C'est toi qu'ils brûlèrent, Jeanne, parce que c'est toi qu'ils voulaient brûler, parce qu'ils sont sûrs

de t'avoir brûlée et que toute la France le croit aussi. Tu es brûlée.

JEANNE

Mais je suis vivante !

GILLES

Je t'ai déjà dit que tu es morte, n'insiste pas. Personne ne te croira, personne ne voudra t'entendre ni te voir. Personne n'aime avoir affaire à des revenants. Tu n'arriveras qu'à effrayer, comme les esprits.

JEANNE

Alors, Moi, je ne suis pas Moi ?

GILLES

Toi, tu n'es pas Toi.

JEANNE

Je suis morte ? Je suis morte ?

GILLES

Morte. N'allais-tu pas donner ta vie pour la France ? N'étais-tu pas décidée à mourir pour la France ?

JEANNE

Mille fois, si cela était nécessaire.

GILLES

Deux fois suffisent. Tu dois mourir pour la

France. Eh bien, Jeanne, meurs, meurs une deuxième fois. Accomplis ton devoir.

JEANNE

Que dois-je faire alors ?

GILLES

Change de nom et va te cacher dans un coin où personne ne puisse te voir ou dans quelque couvent isolé dans les montagnes.

JEANNE

Mais si je pouvais faire quelques chose encore ? Si encore je pouvais lutter contre l'ennemi ? Comment se résigner ?

GILLES

Tu as vu par toi-même que personne ne te croit. La plus belle action que tu aies faite est d'être morte. Tu dis que ton âme est capable de n'importe quel sacrifice pour cette terre que tu adores, pour ces arbres et ces cailloux qui commencent à prendre odeur de liberté... Eh bien ! Jeanne l'heure du plus horrible sacrifice est arrivée. Supporte-le fièrement.

JEANNE

Je mourus brûlée par les Anglais... Je suis un imposteur... O mon Dieu, donnez-moi du courage.

GILLES

Je comprends que ce soit très dur, mais tu es vaillante et tu peux tout endurer.

JEANNE

Mais alors, l'autre ? La pauvre Jeanne des Armoises qui donna sa vie pour moi ? Son sacrifice a été inutile. Elle va passer aussi pour un imposteur ? On dira que c'est elle qui a usurpé mon nom, cette âme généreuse...

GILLES

L'autre Jeanne ne compte pas. Cette âme généreuse commit une action propre aux âmes généreuses... et bien que, sans aucun doute, son cœur grand, étant anonyme, il n'était pas grand. En France, il n'y a qu'une seule Jeanne.

JEANNE

Et de l'être on dirait que c'est un péché.

GILLES

Quand il est plus méritoire de l'avoir été. Chaque personne a son moment, sa mission, son époque. Une fois le moment passé, la personne aussi est passée. Vois-tu, le plus difficile pour les grands personnages est de savoir comprendre le moment où il faut disparaître et s'y résigner. Es-tu prête à te sacrifier ?

JEANNE

Tu me condamnes à mort.

GILLES

Pour que tu vives éternellement.

JEANNE

Qu'il en soit ainsi. Je suis morte.

GILLES

(Il va jusqu'à la grande porte et l'ouvre).

Appelez-moi Jean de Siquenville... Et vous, Messieurs, entrez.

(Ils entrent tous).

JEANNE

Oh ! L'horrible sacrifice !

GILLES

(D'une voix sourde).

Cette femme que vous voyez ici n'est pas Jeanne d'Arc.

MORIGANDAIS

C'était une imposture ! Il n'y avait pas de doute.

GILLES

N'emploie pas des mots aussi violents.

MORIGANDAIS

Pour désigner un imposteur, je ne vois pas d'autre mot.

JEANNE

(Comme parlant au ciel).

Regarde, France, ce que je suis capable de faire pour toi !

(Pendant tout le dialogue suivant, Jeanne gardera cette attitude immobile, les yeux fixés au ciel).

JEAN DE SIQUENVILLE

(Entrant)

Que me voulez-vous, Seigneur ?

GILLES

Jean, il faut que tu accompagnes Jeanne, je veux dire cette femme, dans un long voyage qu'elle doit entreprendre sur le champ.

JEAN

Comme vous l'ordonnerez, Seigneur. C'est donc elle la fameuse Jeanne dont on parle tant ?

GILLES

Elle-même.

JEAN

(A Gilles seulement)

Dois-je la tuer en chemin ?

GILLES

N'exagère pas... (Se parlant à lui-même). La vie de cette morte m'est précieuse. (Il reste pensif) Bien que... Attends, nous en parlerons.

JEAN

Allons, pucelle, je ferai préparer un cheval et aujourd'hui même, je vous accompagnerai où vous voulez aller.

GILLES

Nous en parlerons.

(Jeanne d'Arc et Jean de Siquenville s'en vont).

GILLES

(Au moment où Jeanne, les yeux levés au ciel, passe près de lui)

Ton calvaire commence... Résigne-toi et souffre pour la cause que tu aimes.

(Ils sortent tous sauf Gilles de Raiz, Morigandais et Prélati. Un instant de silence).

MORIGANDAIS

Vous êtes tout triste, Seigneur. A quoi pensez-vous ?

GILLES

Je pense que sur la terre il se passe des choses bien extraordinaires. Dites-moi, vous autres, croyez-vous que dans le monde on ait jamais su la véritable vérité de quoi que ce soit ?

PRÉLATI

Je n'en sais rien. Mais je pense que cette femme était en vérité Jeanne d'Arc.

GILLES

Mon bon Prélati, n'exagère pas tes subtilités italiennes.

PRÉLATI

Si elle n'avait pas été la véritable Jeanne d'Arc elle aurait prouvé qu'elle l'était et ne se serait jamais résignée.

MORIGANDAIS

Non, il n'est pas possible que Jeanne d'Arc vive et que la France ne la sente pas vivre.

GILLES

Cela aussi n'est pas raisonnable : Tout peuple sent vivre plus ses morts que ses vivants.

(Instant de silence)

MORIGANDAIS

Vous êtes resté triste. Cette femme, au moins vous aura rappelé des temps meilleurs. C'est toujours quelque chose... On va vous laisser tranquillement à vos méditations... Le passé crie, le passé frappe à votre porte.

PRÉLATI

Vous avez besoin de silence.

(Ils sortent. Gilles reste seul, s'asseoit sur la table et se prend la tête entre les mains. Gila ouvre la porte de côté et entre).

GILA

(S'approchant de Gilles et lui caressant la tête amoureusement)

Seigneur, j'ai trouvé cette clef...

GILLES

(Regardant la clef)

La clef de la tour principale ! (Tristement) Pourquoi as-tu trouvé cette clef ?

GILA

Je n'en sais rien... Ce fut par hasard. On dirait que c'est la clef qui m'a trouvée.

GILLES

Et tu es entrée dans la tour, évidemment... Qu'as-tu vu ?

GILA

Je ne vis rien. J'entendis seulement des gémissements et des voix comme si les murs s'étaient mis à pleurer, comme si des choses écrites sur les parois avaient commencé à parler à haute voix.

GILLES

Et que disaient ces voix ?

GILA

Toutes se plaignaient d'être abandonnées depuis le jour de mon arrivée au château. Elles pleuraient et se lamentaient de votre oubli.

GILLES

Il faut toujours que quelqu'un pleure...

GILA

Je voudrais que personne ne pleure...

GILLES

C'est impossible. Le monde est construit sur des larmes, mais les larmes sont des gouttes d'aurore irisées d'espoir.

GILA

Personne ne m'aime dans votre château. De partout on murmure contre moi. Hommes et femmes me regardent comme un ennemi. Quand je passe on chuchote et leurs yeux me traversent comme des épées de haine.

GILLES

Quand le monde n'a-t-il pas murmuré contre le bonheur ? Le bonheur est une offense, c'est presque un défi et il doit se cacher, ne pas faire de bruit, n'attirer l'attention de personne... Il réveille la haine de ceux qui ne le connaissent pas et de ceux qui l'ont eu. Et il est si fragile qu'un rien le brise.

GILA

Ces femmes ont aussi droit à votre amour.

GILLES

Personne n'a droit à mon amour.

GILA

Personne ?

GILLES

Personne sauf celle à qui j'accorde ce droit

GILA

Mais elles protestent et si ce n'est avec les lèvres, c'est avec les yeux.

GILLES

Gila, dans le monde il y a deux grands éléments qui jouent un terrible jeu : l'amour et la mort. C'est bien banal, mais c'est vrai. La Fatalité les manie à sa guise et il est inutile de s'opposer à elle par des discours ou de vaines résolutions.

GILA

La Fatalité... Comme cette parole me fait peur !

GILLES

La Fatalité nous mit un jour face à face et nous fit trembler. Nous nous sommes regardés et en nous regardant nous nous sentîmes vivre l'un au-dedans de l'autre, nous nous sommes devinés, nous nous sommes reconnus, nous étions liés par des liens mystérieux que personne ne pourra jamais délier.

GILA

Sauf la Fatalité. Rien que d'y penser je tremble.

GILLES

La fatalité ne saurait braver Gilles de Raiz.

GILA

Nous étions destinés l'un pour l'autre*, mais la Fatalité est comme les hommes, elle n'aime pas un bonheur excessif. Dès que je vous ai vu, dès que je vous ai entendu pour la première fois j'ai tout pressenti et j'ai eu peur. Je reconnais sa voix, me disais-je. Sa voix est faite pour mon oreille, sa voix a la couleur de mon oreille, et jamais elle ne trouvera un siège plus commode que mon oreille. Il me semblait que c'était la première fois que j'entendais une voix d'homme, comme si, avant, personne ne m'eût jamais rien dit.

GILLES

C'est qu'ils te disaient ce que tout le monde dit

* L'un à l'autre.

à tout le monde. Et les oreilles n'entendent plus ce que dit tout le monde.

GILA

Vous parliez d'une autre façon.

GILLES

C'est que mon âme passait à travers mes paroles. Mon âme délirante d'absolu filtrait entre les sables de mon corps et pleuvait sur toi.

GILA

Ah ! Pauvre cœur malade ! Tu es grand en-dedans de ta peau.

GILLES

Du cœur de Gilles de Raiz, il ne faut jamais parler.

GILA

Sais-tu, mon Sire, quelle est ma seule prière de toutes les nuits ? Je lève les yeux au ciel et je pose cette question : « Mon Dieu, pourquoi laisses-tu mourir l'amour ?

GILLES

N'as-tu jamais demandé à Dieu pourquoi il laisse naître l'amour ?

GILA

Pour nous donner des souffrances.

GILLES

Ou pour donner des joies.

GILA

Je veux que personne ne souffre parce que d'autres sont heureux. Je ne veux pas savoir que quelqu'un pleure. Ici, tout le monde pleure.

GILLES

Devant l'inévitable, baissons la tête, fermons les oreilles.

GILA

C'est que les larmes traversent toute serrure.

GILLES

Tais-toi, Gila, ne me parle plus de cela.

(Instant de silence. Gila s'éloigne de Gilles et va vers la grande fenêtre).

GILA

Je voudrais aller faire un tour dans la forêt.

GILLES

Cette forêt t'attire d'une façon qui m'inquiète.

GILA

Oh non ! Dès mon enfance les arbres m'ont toujours enchantée, les bruits des forêts, le craquement des branches me semblent être un dialogue dans une langue oubliée. Je me promènerai un moment pendant que tu travailles avec Prélati. Je reviendrai bientôt.

GILLES

Va. Respire un peu de cet air qui est plus sain que le nôtre et ne tarde pas trop.

GILA

Tes amis m'ont tant parlé des merveilles de cette forêt ?

GILLES

Mes amis ? Pourquoi t'ont-ils tant parlé des merveilles de cette forêt ?

GILA

Il n'y a qu'un instant, Blanchet me disait que c'est la plus belle forêt de la région.

GILLES

Pourquoi Blanchet te disait-il cela ?

GILA

Parce que lui aussi aime les arbres et il dit que dans le silence on entend des choses insoupçonnables. Les arbres en savent beaucoup. Il dit que les effluves des feuilles rajeunissent et font oublier toutes les choses.

GILLES

Alors il serait préférable de ne pas y aller.

GILA

Un instant, rien qu'un instant. Le temps de se sentir dans la campagne et revenir.

GILLES

Va, Gila, mais fais-toi accompagner.

GILA

Je dirai à la Perrine de m'accompagner.

GILLES

Non, pas la Perrine, non...

GILA

Alors, je le dirai à Séliane, mais la Perrine raconte des histoires si amusantes et on dit que personne ne connaît la forêt mieux qu'elle.

GILLES

La Perrine raconte des histoires amusantes ? C'est possible, mais je ne veux pas qu'elle t'accompagne.

GILA

Adieu, Gilles, Adieu mon doux Seigneur. Je vais chercher Séliane.

GILLES

Attends encore, Gila. Laisse-moi te regarder un peu. As-tu le droit d'être si belle ?

GILA

Tes yeux mettent de la beauté où ils se posent.

GILLES

Laisse-moi te regarder bien. Il me semble que je t'ai encore si peu regardée, qu'un jour je pourrais regretter de t'avoir si peu regardée. Ne t'éloigne pas encore, laisse-moi regarder ton regard.

GILA

Tu dis cela sur un ton tellement étrange...

GILLES

Un moment, laisse-moi te contempler encore, laisse-moi contempler tes lèvres, tes cheveux, tes dents, tes mains, on ne regarde jamais suffisamment les êtres que l'on aime... Il faudrait les regarder toujours comme s'ils allaient mourir le soir.

GILA

Tu es un être à part. Tu parles comme un homme qui serait autre chose... C'est vrai. Ce n'est pas ton corps, c'est ton âme qui parle. Ce n'est pas ton corps, c'est ton âme qui regarde.

GILLES

Parfois... Oui... Parfois...

GILA

A bientôt, mon âme !

(Ils s'embrassent longuement et Gila se dirige vers la porte. En l'atteignant, elle se retourne brusquement et voit Gilles qui la contemple tristement).

Tu allais me dire quelque chose ?

GILLES

Toujours je vais te dire quelque chose.

RIDEAU

ACTE TROISIÈME

L'ORGIE

La scène représente une grande salle du château de Machecoul. D'un côté, au premier plan, une table couverte de vases et de jarres de vin. Au fond, sur sept marches peinte chacune de la couleur d'une des sept planètes, une sorte d'autel. Derrière l'autel, comme une image de Saint, un tableau représentant Lucifer.

Au lever du rideau, Morigandais, Prélati et Poitou sont assis devant la table.

MORIGANDAIS

Jamais je n'ai vu le baron de Raiz comme aujourd'hui. On dirait que ses sens se sont complètement exacerbés.

PRÉLATI

N'oublie pas qu'il y a aujourd'hui un an que Gila s'est perdue dans la forêt.

POITOU

Qu'elle s'est perdue ou qu'on l'a fait se perdre...

MORIGANDAIS

Depuis lors il s'est lancé dans le vice le plus effréné. Il y a longtemps que cette énigme me torture. Quel incompréhensible changement ! Quel mystère ancestral travaille ainsi la vie des hommes ? Quelles lois déterminent les transmutations des âmes ?

POITOU

Quant aux vices, je crois qu'il les connaissait tous depuis pas mal de temps. Mais aujourd'hui il est pire que jamais, il semble fou.

PRÉLATI

Ce jour-ci est un jour tragique. C'est l'anniversaire. Il fait comme s'il ne se rappelait rien, mais au fond...

MORIGANDAIS

Nomme-là si tu veux par plaisanterie, et tu verras quelle belle estocade tu recevras.

POITOU

Et le Baron reprochait à Blanchet de lui avoir préparé une embuscade dans la forêt et de l'avoir assassinée, ou de l'avoir fait enlever par une bande de malfaiteurs. Si le pauvre Blanchet ne s'était pas enfui du château cette nuit-là, il aurait été écartelé.

MORIGANDAIS

(Buvant)

Buvons ; au fond de ces coupes on trouvera peut-être ce que la vie dérobe. Noyons-nous dans ces liquides ardents qu'invente le Seigneur de Raiz, noyons-nous comme dans le sang des batailles.

POITOU

Oh ! celui-là avec ses manies guerrières !

MORIGANDAIS

Tu ne sais pas ce que c'est, poltron, l'ivresse de la bataille n'est comparable à aucune autre ivresse. Quand tu te vois cerné d'ennemis, quand tu joues ta vie à chaque coup d'épée, l'incertitude dans

l'âme sans savoir si tu vas être vaincu ou vainqueur... Ah ! c'est un instant unique, où tu respires hors de la vie ! C'est le seul moment où tu parviens au sommet de ton âme.

ALADINE

(Qui pendant ce dialogue est demeurée inclinée, accoudée sur la table)

Donne-moi à boire ! tais-toi Morigandais, cela n'est pas vivre.

PRÉLATI

Prends, bois, pauvre Aladine, tu es exténuée.

MORIGANDAIS

Seulement face à la mort, on vit.

POITOU

Et on meurt !

MORIGANDAIS

Jamais tu ne te sentiras vivre comme devant la mort.

PRÉLATI

Face à la vie et face à la mort, on boit quand vient l'heure de boire. (Il boit un grand trait de vin) Donne-moi tes lèvres, Aladine, viens t'asseoir sur mes genoux.

ALADINE

(Embrassant Prélati)

Ouf ! tu ne sais pas embrasser. Quand tu

embrasses rien ne change, quand il embrasse tout disparaît.

POITOU

Aladine, celui-ci embrasse à l'italienne, moi, j'embrasse à l'internationale. J'ai parcouru le monde sais-tu, et j'ai beaucoup appris !

ALADINE

Non, non, embrasse-moi à la Gilles de Raiz, et comme c'est impossible, laisse-moi en paix !

(On entend des cris et des gémissements qui partent de l'alcôve du fond).

MORIGANDAIS

Il est fou. Quand l'angoisse le prend ainsi, mon sang se glace.

PRÉLATI

Le désespoir s'empare de lui et il ne sait que rugir comme un fauve.

ALADINE

Jamais il n'est plus merveilleux qu'à ces moments-là.

POITOU

Mais ensuite il tombe en léthargie, on le croirait mort.

MORIGANDAIS

Pauvre Gilles ! Avant il se réjouissait dans les

batailles comme une mer qui fait des naufrages, ensuite il défaillait d'émotion devant les œuvres d'art et devant la beauté d'un visage et d'un corps de femme ; aujourd'hui plus rien ne le satisfait.

ALADINE

Comment apaiser ses angoisses ? Ses luxures s'agrandissent jusqu'à déborder le monde... Donne-moi à boire. Je veux oublier qu'il m'oublie.

SORIÈLE

(Entrant par le fond)

Les délaissées pourraient se consoler avec nous. A boire, messieurs, à boire !

SORIÈLE

D'autres gémissent et souffrent, je veux gémir et souffrir sous sa furie... Où est mon Seigneur ? Où est-il ?

MORIGANDAIS

Laisse-le en paix s'il ne t'a pas appelée.

POITOU

Attention, Sorièle ! Ne passe pas ce seuil si l'on ne t'appelle pas.

SORIÈLE

Où est-il ? Je veux le voir, son oubli me consume, me ronge ici dedans... Seigneur, seigneur !

ALADINE

Bois, Sorièle, attends avec patience.

MORIGANDAIS

Viens, assieds-toi et bois avec nous.

(Il prend une coupe et s'approche d'elle la coupe à la main)

Bois ! Sorièle, donne-moi un baiser !

SORIÈLE

(Reculant quand Morigandais veut l'embrasser)

Je ne veux pas d'autres lèvres que les siennes.

POITOU

Ses lèvres mentent bien.

SORIÈLE

Je préfère leur mensonge à d'autres vérités. Va-t'en Morigandais, laisse-moi seule !

PRÉLATI

Ha ! Ha ! Ha ! Mon pauvre capitaine on troue tes drapeaux.

MORIGANDAIS

Tais-toi, Prélati, fabriquant d'or, or de songes dans des nuits d'insomnies.

PRÉLATI

Je ne crois pas en tes batailles, je ne crois pas en tes bravoures, si tu ne triomphes pas ici.

MORIGANDAIS

Moi, je ne crois pas en ton or, et quant à tes triomphes, un misérable alambic te bat et te retourne d'une façon lamentable.

(On entend de nouveau des cris et des gémissements)

SORIÈLE

Ah ! mon Seigneur ! mon maître ! Pourquoi m'abandonnes-tu ?... Que fais-tu là, Aladine ?

ALADINE

Je bois et j'oublie. Viens boire. Mille lampes allument en mon cerveau leurs couleurs et je m'en vais, je m'en vais par des routes nouvelles de stalactiques et de miels charitables.

La lune est lune de glace ; la glace est glace de lune. Bois...

SORIÈLE

La liqueur de ses lèvres est un baume de mort et je veux mourir de ce poison... mon Seigneur ! mon Seigneur !

(Elle sort par la porte de côté).

MORIGANDAIS

Ces vins brûlent le sang.

ALADINE

Et remplissent le cerveau de bijoux mystérieux.

PRÉLATI

(Portant une coupe à ses lèvres)

Tout se noie, tout se noie dans l'incendie de cette musique liquide.

POITOU

Ses orgies sont bien étranges, ce sont des orgies de douleur.

ALADINE

D'une douleur qui vaut tous les plaisirs du monde.

(On entend de nouveau les cris et les gémissements)

PRÉLATI

Que la fête continue !

MORIGANDAIS

Si vraiment c'était une fête !

(Gilles de Raiz apparaît avec un enfant dans les bras. Il avance, défait, fou, les yeux hagards et comme en proie au délire).

GILLES DE RAIZ

(Plaçant le corps de l'enfant devant Prélati).

Rien, Prélati, rien. Il n'existe rien pour moi.

(Il parle en rugissant)

L'imagination humaine n'a rien inventé pour moi.

(Désignant l'enfant).

Prends, emporte-le, maintenant il peut te servir. Emporte-le. Retourne à tes fourneaux et nourris tes démons.

Emporte-le. Je ne veux pas le voir.

(Il tombe dans un fauteuil, épuisé, à côté de la table. Prélati prend l'enfant et sort, puis il revient seul).

POITOU

Voulez-vous boire, Seigneur ?

GILLES

Oui, donne-moi une coupe. (Il boit). Ah ! rage ! qui pourrait inventer quelque chose pour moi ? Il n'y a rien... rien... rien...

ALADINE

(S'approche et le caresse).

Vous êtes trempé de sueur.

(Elle lui passe un mouchoir sur le front et l'embrasse).

GILLES

(La repoussant).

Va-t-en ! race maudite, vous n'avez rien inventé pour moi, rien, pas même le crime. Je vais me déchirer pour sortir de ce corps... Où est le chœur de ma chapelle ? Qu'il vienne, qu'il chante, qu'il me fasse dormir...

(Il prend une coupe, recommence à boire. Aladine est couchée à ses pieds comme un chien).

MORIGANDAIS

Cherchons ailleurs. Que faisons-nous ici ? Sortez à la tête de vos soldats !

GILLES

Il n'y a rien ailleurs, il n'y a rien nulle part. Tout se cache.

PRÉLATI

Il n'y a pas autre chose à faire que de continuer à chercher.

(Aladine pleure).

GILLES

Tais-toi, ne pleure pas, malheureuse !

MORIGANDAIS

Résignons-nous. Vous vous obstinez à vous torturer. La vie est comme elle est.

GILLES

Se résigner ? Parole stupide ! Les esclaves se résignent ! Pauvre Morigandais, tu voudrais gagner sans tricher. Ta mère te donna à boire le lait de la résignation et tu ne mordis pas le sein.

MORIGANDAIS

Que cherchez-vous ?

GILLES

Quelque chose que vous ne comprendriez pas.

MORIGANDAIS

Que désirez-vous ?

GILLES

Le désir !

PRÉLATI

C'est un peu trop abstrait. Vous ne trouvez rien d'un peu plus tangible ?

GILLES

Tout est vil. Il n'y a rien à désirer. Je veux ce que je sens là, presque à la portée de mes mains, et qui se moque de moi dans l'ombre... Ah ! Race maudite ! Cinq cents princesses et toutes leurs dames d'honneur ne suffiraient pas à mon angoisse. Toutes les montagnes d'or et les pierres de valeur qui gisent dans la terre et dans les cerveaux ambitieux n'atteignent pas la moitié de la

moitié de mes désirs. Toutes les œuvres d'art produites par les hommes parviennent à peine à effleurer ma peau comme une mouche.

Hommes, vous n'avez rien inventé pour moi, rien, pas même le crime, pas même le crime.

MORIGANDAIS

C'est bien le plus abominable !

GILLES

Tout est abominable, tout, tout... Où est le chœur ? Qu'il chante ! Ils sont sourds ou bien ils dorment !

(Il recommence à boire et demeure abattu. On entend une musique et des voix qui chantent. Gilles de Raiz se prend la tête dans les mains et sanglote).

MORIGANDAIS

(Après un moment de silence).

Cette musique est triste et semble une pluie de nuit dans la nuit. On manque d'air. (Il se lève et sort).

GILLES

Rien, rien... Seulement ce moulin de mélancolie qui me déchire la poitrine. Malédiction ! Race de chiens !

(Il gémit, les yeux fixés dans le fond de la salle et crie comme un halluciné).

Qui va là ? Prélati, qui approche ? Regarde, regarde...

PRÉLATI

Personne ne vient, Seigneur, ce sont délires de votre imagination.

POITOU

Personne n'approche.

GILLES

Si, si, je les vois venir ; oui, je te reconnais femme ! Je t'ai arraché le cœur et l'ai mordu comme un fruit, fruit du ciel, soleil de longue vie. Approche si tu oses ! Je suis Gilles de Raiz, oui, je t'attends.

PRÉLATI

Personne n'approche, Seigneur, nous sommes seuls.

GILLES

Tais-toi. Tu es aveugle. Laisse-les venir. Je n'ai pas de remords de conscience. Cela je te laisse aux imbéciles. Il n'y a personne sur la terre qui ait fait ce que j'ai fait, qui oserait faire ce que je fais...

PRÉLATI

Vous délirez, Seigneur !

GILLES

Non, non, je ne délire pas. Ils sont là, je les vois, je les attends. Viens, approche si tu oses... Toi, je t'ai traînée par les cheveux, je t'ai coupé les bras... Tes bras étaient des cous de cygne, et je les ai tordus pour qu'ils chantent, mais ils ne voulurent pas chanter. Tu ne servais à rien. Ah ! non, toi, non, non ! Pourquoi avances-tu en pleurant ?

Je t'avais dit de ne pas sortir du château. Ta chevelure, ton énorme chevelure par où débarquait l'éternité... Moi aussi, je pleurai cette nuit-là. J'errai dehors parmi les ombres et mes larmes furent des gouttes de nuit sur la terre. Je pleurai, je pleurai comme si tous les fleuves du monde avaient débouché dans mes paupières. Va-t'en, je ne veux pas te voir. Tu n'as plus rien à faire ici.

Regarde, Prélati, regarde...

PRÉLATI

C'est la fièvre, Seigneur...

GILLES

Regarde là-bas, au loin... Cette étoile sur les navires condamnés à mort. Regarde l'air : l'air s'emplit de seins et de lèvres, regarde, regarde... Il s'emplit de sexes et de hanches découpées.

PRÉLATI

Oui, maintenant je les vois. Ah ! les monstres !

(Il commence à délirer).

Mais ce ne sont pas des fantômes, je les vois...

GILLES

Je ne suis pas votre prisonnier. Je suis libre, je suis le premier homme libre. Je ne suis pas le prisonnier de l'amour... A moi, Satan ! à moi Satan !

PRÉLATI

(Se levant et se dirigeant vers l'autel de Lucifer).

A moi Satan ! à moi Satan !

GILLES

Je vous ai déchirées, je vous ai torturées et j'ai pris toute la jouissance qu'il pouvait y avoir dans vos corps misérables, mais il n'y avait rien, rien...

PRÉLATI

Satan ! oh ! Satan ! Corbeau noir, corbeau noir, étends sur nous les ailes de ta miséricorde !

GILLES

Ah ! pauvre page ! toi aussi, tu te présentes ! j'écrasai ta tête et ton cerveau vola au ciel comme des pétales parfumés de rêves. Je plongeai mes mains dans tes entrailles, je mordis ton cœur palpitant comme un poisson, et rien, rien... Pauvres femmes ensorcelées par la nuit, vous accouriez à moi et vous me fuyiez, vous étiez belles comme les anneaux des serpents au galop et je vous rendis belles comme des reines assassinées.

PRÉLATI

Il vous fit belles comme des reines assassinées...

POITOU

C'est l'heure des langues en délire.

GILLES

Mes regards pèsent sur le monde.

PRÉLATI

Tes regards rongent l'horizon comme la mer.

GILLES

Je brûle, je brûle... Je suis brûlant, mes os sont des charbons.

ALADINE

Un corbeau sort de chacun de ses yeux.

(Elle s'approche de Gilles qui l'embrasse avec frénésie).

GILLES

(Rejetant la tête d'Aladine).

Pouah ! La même bouche de chair... Je voudrais embrasser l'aube, l'aurore qui s'entrouve comme une blessure fraîche... Chevelures, chevelures en algues flétries où dorment les pulpes de l'angoisse... Soufflez, soufflez les charbons de mon âme... Pourquoi les visions s'éloignent-elles ? Ce n'étaient donc que des visions ? A moi toutes les vierges du monde, je veux vous faire mourir entre mes bras ! Je veux vous voir humant les seuils de la mort ! Satan, mon seigneur, donnez-moi le pouvoir des maléfices, que les morts viennent à moi, sortez pourriture des sépulcres, venez danser devant mes yeux ! Pourriture du ciel et de la terre, pluie stagnante dans les flaques célestes, bourbier vénéneux ; pleuvez sur moi, noyez-moi dans vos immondices... Je veux plonger ma langue dans le sang, je veux enfoncer ma langue dans la mort, tout tremblant comme le bord des flammes, je veux lâcher les fauves de mon âme... Courez sur les plaines, oh ! mes léopards !

(Il attrape Aladine par les cheveux et l'entraîne en criant dans l'alcôve contigüe).

POITOU

Le fauve bondit, tous les fauves bondirent en liberté.

PRÉLATI

Buvons, Poitou, buvons au nom de Satan et qu'il nous inspire et nous soutienne jusqu'au triomphe final ! Buvons ! C'est la fête des fauves !

(On entend des clameurs de femmes).

POITOU

(Élevant sa coupe).

A ta santé Lucifer ! A ta santé Gilles de Raiz !

PRÉLATI

Sortez, sortez, lâchez tous les fauves !

POITOU

L'amour de l'amour, l'angoisse de l'angoisse lui fait fondre les veines.

PRÉLATI

Sa vie se consume à chercher l'impossible.

(On entend des clameurs et des appels de femmes qui crient).

VOIX

Ne pars pas, Seigneur ! ne pars pas !

GILLES

(Entre en délirant).

L'amour, la mort, la mort, l'amour, l'amour, la mort, la mort, l'amour... Jetez sur moi une mon-

tagne d'excréments. Jetez sur moi des cataractes de pus, de jus de cadavres crevant de pustules. Je veux me noyer dans une mer de sang pourrie, de viscères déchirées, de tripes purulentes...

PRÉLATI

Lucifer te sourit, Lucifer t'aime !

GILLES

Que le chœur chante, que cette musique putréfacte* me noie comme un fleuve !

PRÉLATI

(Devant l'autel).

Satan donne-lui l'amour ! donne-nous l'or, découvre ton mystère...

GILLES

La musique, le chœur !

(Les lumières s'éteignent et l'on entend une musique lointaine. Lorsque les lumières se rallument, une femme nue est couchée sur l'autel de Lucifer et se contorsionne au son de la musique).

SORIÈLE

(Entre en criant et se prosterne devant l'autel de Lucifer).

Satan ! Satan ! donne-nous l'amour inépuisable, donne-moi son amour !

PRÉLATI

O ! Seigneur Lucifer ! Enivre nous de ta lumière et de ta science.

* De l'espagnol *putrefacto*, putride, putréfié.

GILLES

(Avance à l'autel une coupe à la main, monte les marches, et verse la coupe sur le corps de la femme qui danse presque sans bouger sur l'autel. Il redescend et d'une voix forte, il clame :)

Lucifer ! Lucifer ! c'est toi que nous adorons ! Maître des grands péchés, des péchés qui ne demandent pas de pardon, et de tous les vices ! dieu calomnié, dieu fouetté par la stupidité des hommes, unique dieu de justice, dieu sans vengeance ni châtiments terribles pour la misère, unique dieu de bonté !

PRÉLATI

(Un encensoir à la main).

Tes fidèles serviteurs t'implorent : gloire, richesse et puissance.

GILLES

Dieu sans hommages, dieu sans affections, sans autels et sans prières, tu es le seul dieu qui ne mente pas, l'unique dieu qui entende et qui ne soit pas muet. Gloire à toi Satan, gloire à toi roi des incubes nocturnes, toi qui sèches les larmes des morts, roi de la nuit qui vient à pas de hyène flairant les sépulcres, roi des cavernes éclairées par les yeux des dragons, des cavernes où nait l'ouragan, gloire à toi !

PRÉLATI

Gloire à toi Satan !

POITOU

Gloire à toi Lucifer !

GILLES

Roi des fantômes qui passent à cheval dans le vent, roi des cauchemars remplis de couleuvres rouges qui lèchent nos paupières, toi le plus beau des dieux, toi qui donnes aux aveugles des songes de lumière, gloire à toi ange trahi !

PRÉLATI

Gloire à toi, Lucifer !

GILLES

Roi des philtres et des sortilèges, roi des maléfices et des tortures, roi de l'ivresse et de la joie, roi de l'oubli et des ombres perplexes.

PRÉLATI

Gloire à toi, Lucifer !

POITOU

Gloire à toi, Satan !

GILLES

Toi qui arroses les plantes de l'amour et le talisman des yeux, toi qui soignes les fleurs de la folie, unique fenêtre sur l'infini, tu es le roi des lits où râle l'amour et où chantent les délires.

Quand les cloches des autres dieux vindicatifs sonnent le glas des morts, tes cloches sonnent la vie ! tu es le dieu de l'extase inconsolable, le dieu des éclairs qui brisent les fenêtres de l'air, capitaine des forces souterraines, tes bataillons de cercueils

avancent victorieux laissant leurs traces sur le temps. Tu es le dieu des comètes navigables qui traversent comme un fleuve l'univers, roi des volcans qui rompent leurs chaînes et qui s'évadent... Gloire à toi !

PRÉLATI

Gloire à toi, Satan !

GILLES

Tu chantes dans la nuit quand les croix des cimetières s'envolent en bandes qui cherchent la chaleur. Roi des cyclones qui font chavirer les astres sur les récifs du chaos, roi de la magie qui remplit de miroirs les labyrinthes de la nuit et les cerveaux en fièvre. Oh ! toi ! dieu merveilleux, fils orgueilleux enchaîné par un père sans pitié, médite ta vengeance dans les cavernes de toi-même, nous serons tes soldats fidèles le jour où sonneront tes trompettes... Gloire à toi, Lucifer !

PRÉLATI

Gloire à toi, Lucifer !

POITOU

Gloire à toi, Lucifer !

(Les lumières s'éteignent. On entend des gémissements et des lamentations. La femme qui était sur l'autel disparaît dans l'obscurité).

SORIÈLE

(Se traînant sur les genoux jusqu'à Gilles).

Seigneur ! toi qui cherches la consolation

suprême, pourquoi ne me donnes-tu pas à moi ce que tu cherches ?

GILLES

Parce que je ne la trouve pas.

SORIÈLE

Mais la mienne est en toi, elle est dans tes yeux, sur tes lèvres...

GILLES

Et la mienne n'est nulle part.

SORIÈLE

Seigneur, mon Seigneur...

GILLES

Tais-toi femme ! Buvons, buvons jusqu'à éclater en morceaux de volcan !

POITOU

Buvons !

PRÉLATI

A boire, oui à boire tes liqueurs parfumées où naufragent le bien et le mal.

GILLES

Aujourd'hui c'est ma fête, Prélati, c'est l'anniversaire de ma liberté ; allumez des feux sur les tours, emplissez mes créneaux de bannières !

PRÉLATI

Laisse les souvenirs tristes ! Ton visage s'assombrit.

GILLES

La vie vint contre moi. Eh bien moi je vais contre la vie ; j'accepte la bataille !

POITOU

Une femme ne peut produire un tel désespoir sur un homme de votre trempe.

PRÉLATI

Ton visage s'assombrit. Un an déjà... Que vas-tu faire sans elle ?

GILLES

Chanter, mon bon Prélati, chanter.

PRÉLATI

Chantons, buvons et fermons les fenêtres aux souvenirs !

POITOU

Chanter comme Néron sur son propre incendie... Mais elle pleure aussi peut-être...

GILLES

Ferme ta bouche imbécile ! buvons et que la fête continue. (Boit un grand verre* et sa figure se décompose.

* Le pronom n'est pas nécessaire devant le verbe en espagnol.

Il délire). Prends la clé et que les princesses viennent ! ouvre la tour. (Il crie). Je suis le soleil, je suis le soleil. Amenez-moi mes sept princesses...

SORIÈLE

Embrasse-moi, déchire-moi avec les ongles de tes lèvres.

GILLES

(L'embrasse* et la repousse. Il parle comme en songe).

La plus lointaine des étoiles a la fièvre et sanglote.

(Gilles est assis dans un grand fauteuil et Sorièle est couchée à ses pieds).

SORIÈLE

Les fenêtres se fermèrent en vain. Le vent chargé d'enchantements s'infiltre partout.

GILLES

(En délire).

Je suis le soleil. Ouvrez les tours du couchant et que les sept princesses viennent à moi. (Un moment de silence).

(Comme en rêve).

Ferme tes yeux et dors... tu voulus ouvrir la cage de tes larmes... dors, dors.

PRÉLATI

Il est malade, il délire encore.

(On entend une musique).

* Le pronom n'est pas nécessaire devant le verbe en espagnol.

GILLES

Je suis le soleil.

POITOU

Elles viennent en chantant*, en chantant les louanges du maître qui est une baguette magique et un mirage de rayons naissent sur les sentiers de la chair.

PRÉLATI

C'est la fête Seigneur et ton visage se couvre de dentelles de tristesse.

GILLES

Non, je suis gai. Jamais je ne me suis senti aussi gai... Buvons... Je suis le soleil. Mes princesses, mes sept princesses !...

POITOU

Il a des yeux de folie.

GILLES

Imbécile, il n'est pas donné à tout le monde de voir ce que je vois.

(Les sept princesses entrent.
La première est la fille de Jupiter et a une chevelure d'or.
La deuxième est la fille de Saturne et a une chevelure noire.
La troisième est la fille de Vénus et a une chevelure verte.
La quatrième est la fille de Mercure et a une chevelure bleue.
La cinquième est la fille de Mars et a une chevelure rouge.
La sixième est la fille de la Lune et a une chevelure d'argent.
La septième est la fille d'Uranus et a une chevelure marron).

* Hispanisme, forme progressive.

PRÉLATI

Sa tristesse est tour à tour envahie comme les plages de la mer. Il voit des princesses ! Restons en silence, Poitou.

JUPITERIA

Je suis la fille de Jupiter. Je suis affable et altière. Je suis le manteau des cascades d'or et l'alcool de l'aurore qui réchauffe les frissons polaires. Je suis arrogante et généreuse, je possède les hermines de l'honneur et la richesse. Mon sceptre, dans la nuit, indique la route aux planètes. J'aime l'aventure qui saute les chemins et court comme un fleuve de mirages déliés. Je suis imposante comme les statues dans le silence, et je suis magnanime comme la grotte qui rit ses trésors à la nuit.

Toi mon Seigneur, mon bien-aimé, toi qui es le chemin de la lumière inaccessible et le maître de la sève qui monte ses escaliers internes, me voici ! Papillons obéissants, nous gravitons autour de toi. Prends mon âme, Seigneur, prends mon corps.

SATURNIA

Je suis la fille de Saturne. Je me promène la nuit dans les avenues de ses anneaux, et comme une somnanbule je ne connais pas le vertige. Je suis mystérieuse comme le son des cloches qui s'égrènent dans l'obscurité. Je suis inquiète et nerveuse ; je m'éveille en sursaut comme si chaque jour je me levais pour aller au supplice. Je suis sombre et les vents pervers dévastent les plaines de mon âme. Les

poignards du crime s'aiguisent dans mes yeux et laissent tomber des gouttes de sang du zénith de la nuit.

Voilà ce que je suis. Me voici, Seigneur, mon corps est tien, tienne est mon âme !

MERCURIA

Je suis la fille de Mercure. Je suis ingénieuse, tenace comme le saphir des vers qu'on n'a pas écrits. Je suis sensitive comme la fleur bleue qui se défait au seul poids d'un regard. Je suis curieuse comme la lumière. Je suis fantasque et active comme la lumière, comme la lumière vitale qui se verse en chevelures vibrantes de folies.

Me voici Seigneur, prends mon âme, prends mon corps.

MARSIA

Je suis la fille de Mars. Je suis violente, impétueuse. Mes joues aux rapides éclairs illuminent les cieux tardifs et le sang qui fait le tapis du crépuscule. Mon corps est hardi et insolent comme un fleuve d'épées, indocile et dominateur comme les drapeaux de l'éternité. Mes cicatrices sont des signes stellaires qui illuminent les yeux de la gloire. Mon sang est une bande de tigres à l'attaque, mon sourire pend de mes lèvres comme des trophées de victoires.

Me voici, Seigneur, prends mon corps, prends mon âme.

LUNIA

Je suis la fille de la Lune. Je suis timide et variable à force de silence. Je suis comme le joyau qui selon les lumières change ses lampes internes. Je suis légère et transparente comme les dentelles de nuages qui sèchent mon front fatigué. Je suis pâle parce que j'ai tant couru après toi et les abeilles de la nuit sucèrent mon sang pendant mon sommeil. Je suis vagabonde et je vais nageant sans bruit par les mers célestes, quand tu ne me regardes pas je perds le gué et je tombe dans des remous infatigables. J'aime le hasard et suis attachée à un jardin de surprises. Je suis la voyageuse qui passe devant tous les ports et n'entre pas. Viens mon Seigneur, viens reposer ta tête sur mon oreiller rond, viens mouiller tes pieds sur les plages de la lune.

Voici mon corps, voici mon âme.

VENUSIA

Je suis la fille de Vénus modelée d'ombre et de feu pour toi. Ma chevelure est verte comme la mer des sirènes et des naufrages, comme la mer qui bout de cœurs et prend le rythme des poitrines qui chantent. Je suis chaude comme les ouragans qui emmêlent les astres dans l'espace. Je suis belle et mon corps souple et élégant est tremblant des décharges du désir. Mon corps est un frisson de fleur, mon corps ondule comme les algues qui flottent sans connaissance. Je suis triste et gaie à la fois, j'aime la beauté ; les nébuleuses du poème tournent dans mon âme et s'y condensent. Mes yeux

sont comme tes yeux le labyrinthe des folies, vertige et délire pour celui qui se penche. Les hanches de la mer se firent solides, la vague se fit chair et me voici. Je suis un arbre de musique, Seigneur, mon bien-aimé, me voici. Je romprai tes nuits, je t'envelopperai de mes soupirs, tu regarderas mes yeux d'émeraude, irrités de rêver, et mes lèvres seront le rubis qui s'en va en sang. Voici mon corps, voici mon âme. Prends-moi, Seigneur, prends-moi mon bien-aimé !

URANIA

Seigneur, je n'ai pas encore de voix, car je suis celle qui doit naître, celle qui chemine vers la terre, mais demain je serai la plus étrange. Tout sera nouveau par moi et je serai tienne en ma chair et en mon âme.

GILLES

Vous ressemblez à une autre femme ; vos yeux sont le labyrinthe de la folie. Il y a un dieu qui agonise dans vos yeux, il y a un dieu enterré dans vos yeux. (Sa voix change en colère). Allez-vous-en, éloignez-vous ! sortez toutes ! Je ne peux pas vous aimer, je suis condamné à ne pas pouvoir aimer. Sortez toutes d'ici. Je suis celui qui doit chercher.

(Elles sortent toutes épouvantées, en se couvrant de leurs voiles et de leurs cheveux. Quelques-unes implorent encore et disent : mon Seigneur ! mon Seigneur !)

PRÉLATI

Que faites-vous, Seigneur, voyez comme les pauvres femmes pleurent !

GILLES

Ne fuyez pas, ne fuyez pas ! J'ai besoin de vos paroles, je désire votre amour. (Il sort en courant derrière les princesses).

SORIÈLE

La lumière de nos yeux a fui. Le navire de mon port a fui... Les musiques lointaines le tentèrent... et il leva l'ancre, il leva l'ancre...

POITOU

Jetons l'ancre dans cette coupe. Tu ne veux pas boire, Sorièle ?

SORIÈLE

(Repoussant la coupe).

Un vent délirant l'entraîne...

PRÉLATI

Un autre vent délirant le ramène.

(On entend des chants et des gémissements de femmes).

SORIÈLE

Le ciel s'emplit de soupirs, d'étoile en étoile on tend des échelles de soupirs.

PRÉLATI

La nuit se tord entre ses bras et soupire dans des spasmes jamais vus.

SORIÈLE

Chaque étoile est un chant de fièvre.

POITOU

La luxure se multiplie, hurle, c'est une luxure de mort.

ALADINE

La mort est dans ses yeux... Des fleuves de sang traversent la nuit.

SORIÈLE

Les fleuves tremblent de râles de noyés !

POITOU

Il aspire le dernier souffle des moribonds.

PRÉLATI

Il se crispe de leurs dernières crispations.

ALADINE

Et elles chantent, elles chantent et nous, nous pleurons.

SORIÈLE

Il s'éloigna de nous et nous pleurons.

GILLES

(Entrant précipitamment, les yeux fixes et comme s'il cherchait quelqu'un).

Où est-elle ? Vous ne l'avez pas vue passer ? Elle venait par ici... Elle passa par cette porte... Tu ne l'as pas vue, Prélati ?

PRÉLATI

De qui parlez-vous, Seigneur ?

POITOU

Personne n'a passé par ici !

GILLES

Où se cache-t-elle ? Elle est entrée ici, je l'ai vue entrer.

PRÉLATI

Tranquillisez-vous, Seigneur !

GILLES

Où est-elle ?

PRÉLATI

Vos pupilles se dilatent, se dilatent jusqu'à déborder de votre visage, un volcan sombre va rompre vos yeux.

POITOU

Calmez-vous, Seigneur !

GILLES

Où est-elle cachée ? Donnez-moi à boire... Ma gorge brûle.

POITOU

Votre visage pâlit, calmez-vous, Seigneur.

SORIÈLE

J'entendais vos chants et je pleurais.

GILLES

Soufflez, soufflez les charbons de mon âme. (Les yeux fixes). Viens, viens, ô ! reine de mes nuits ! oh! Balkis ! Toi, reine de Sabbat ! fille des rois au pays de Jemen, ne recule pas. Je te vois venir vers moi, belle entre les belles, que ta beauté m'écrase ! Les dromadaires de ta caravane s'avancent au rythme de mon cœur, ton parfum natif qui est comme un anneau autour de ton corps arrive jusqu'à moi, laisse-moi te respirer toute et respirer l'ambre de mille Arabies sur les fées endormies de tes lèvres.

Balkis, ô ! Balkis ! les cilices de tes longs cils me font saigner de clartés d'angoisse ! Tu souris et des milliers d'oiseaux fidèles volent pour annoncer au monde ton sourire, ton corps vierge est l'épée de feu à la porte de l'éclipse. Viens, ne t'arrête pas, ô ! Balkis ! Reine de Sabbat, je te ferai mourir dans la gloire d'un amour qui t'arrachera à l'atmosphère terrestre.

PRÉLATI

(A Poitou).

Il est complètement fou.

GILLES

Et toi, Cléopâtre, tu viens vers moi en chantant à la proue de ta barque. La voilure de tes cheveux se gonfle au vent ardent du désert et le Nil bombe d'amour son épaule en sentant la caresse de ton ombre !

Tu regardes les eaux et les eaux s'enivrent de ton regard et perdent tout contrôle.

Mais ta barque avance sur le fleuve de mon corps, ta barque arrive faisant des ondes sur mon âme. Oh ! reine de l'Égypte viens être la reine de mes bras. Du haut de ta beauté tu avances, dominant le monde, ta splendeur arrête les lois des astres et rend indociles les quatre saisons de l'année qui ne veulent plus suivre leur cours pour te contempler. Une atmosphère lascive part de ton corps et vient à ma rencontre. Tu es la solution des rêves persistants. Tu es la rumeur des Césars qui s'agenouillent, et devant toi les épées deviennent des bouquets d'hommages. Tes seins sont des pyramides de pétales et prisons de colombes.

Viens à moi, reine Cléopâtre, qui ne sus jamais ce qu'est l'amour ! je ferai pâlir l'arc-en-ciel de tes yeux, de tes yeux changeants, et l'or de ta peau sera la monnaie dont on paye l'absolu.

Viens, viens, ne t'arrête pas, viens...

(Il se laisse tomber lourdement sur son siège comme un mort. — Silence — Puis on l'entend pleurer et se lamenter).

PRÉLATI

(Lui offrant timidement une coupe).

Buvez un peu Seigneur, et reposez-vous !

(Gilles prend machinalement la coupe et boit).

C'est votre vin préféré avec de l'hydromel et du gingembre.

GILLES

(Comme s'il se réveillait).

Prélati, Prélati, enlève-moi ce poids du cœur. J'étouffe Prélati, enlève-moi le poids de ce rêve,

enlève de ma poitrine cette planète, cette angoisse de tempête qui m'asphyxie. Arrache-moi ce lourd battement de mes veines, ce martèlement de mon cerveau...

PRÉLATI

Vous n'êtes pas bien, Seigneur, allez vous reposer !

GILLES

Le néant, le vide..., le vide, le néant...

SORIÈLE

Seigneur, mon bien-aimé !

GILLES

(Se levant et se passant la main sur les yeux).

Ha ! Ha ! Ha ! Tous contre moi, moi contre tous !

(Il attrape Sorièle par les cheveux et l'embrasse furieusement).

SORIÈLE

Ah ! mon Seigneur, mon dieu, mon unique dieu !

GILLES

La même bouche de chair et derrière les mêmes dents de louve ! (Changeant de ton). Regarde Prélati, vois-tu cette bouche ? vois-tu ces dents ? Pour cette bouche ou pour une bouche semblable les hommes ont fait de grandes folies... Ha ! ha ! ha ! Le monde peut être bouleversé pour une si pauvre cho-

se... Pouah !... Et jusqu'à la plus laide, tu m'entends ? jusqu'à la plus laide a trouvé le moyen de faire souffrir quelqu'un... A aucune n'a manqué un imbécile à torturer... Donne-moi à boire...

PRÉLATI

Seigneur, vous paraissez fatigué.

POITOU

Allez vous reposer, Seigneur, c'est déjà le matin...

GILLES

Allez, vous. Qu'aillent se reposer ceux qui trouveront le repos, mais moi, ah ! malédiction ! mon repos est toujours dans un autre lit !

SORIÈLE

Tu dormiras dans mes bras et mes doigts seront un troupeau d'agneaux sur ta tête, mes lèvres chanteront pendant que paissent les agneaux et je te ferai dormir.

GILLES

Tu as encore de l'espoir, pauvre Sorièle, tu crois encore en quelque chose... (Morigandais entre précipitamment).

MORIGANDAIS

Vous n'avez pas entendu, Seigneur, vous n'avez pas entendu le bruit des gens qui sont entrés dans le château ?

GILLES

Qui arrive ? et avec quelle permission est-on entré ?

PRÉLATI

On n'a rien entendu ici !

GILLES

Comment est-on entré dans le château ? Qui est entré ?

MORIGANDAIS

Jean Labbé à la tête d'une troupe armée qui porte paraît-il l'ordre de vous arrêter.

GILLES

M'arrêter, moi ? tu rêves ?

MORIGANDAIS

Il est entré en trompant les gardes, en disant qu'il était un émissaire du roi. Une fois dedans il a déclaré qu'il venait de la part du duc de Bretagne.

GILLES

Et il vient m'arrêter moi ? tu rêves... Qui dans le monde oserait se dresser contre moi ?

(Jean Labbé apparaît au fond dans l'encadrement de la porte).

JEAN LABBÉ

L'Église !

GILLES

L'Église? Ha ! ha ! ha ! J'ai toujours pensé à me faire moine, mais je ne croyais pas avoir besoin de cet abbé pour réaliser mon désir.

JEAN LABBÉ

Les plaintes et les lamentations du peuple arrivèrent jusqu'aux oreilles de l'Évêque de Nantes, le grand Seigneur Jean de Malestroit... Vous avez fait trop de mal, baron de Raiz, les parents de vos victimes crient vengeance au ciel.

GILLES

Et l'heure de la vengeance sonne ? En ces temps-ci l'Église est forte... elle est forte et se croit capable...

JEAN LABBÉ

La foi est capable de tout. Aujourd'hui l'Église se fait la voix du peuple, par sa bouche parlent des milliers de malheureux.

GILLES

Va et dis à l'Église qu'elle prenne garde d'éveiller ma colère. Qu'elle n'oublie pas le jour où je cravachai sa dignité en pénétrant à cheval jusqu'à l'autel pour châtier les audaces de Jean-le-Ferron.

JEAN LABBÉ

Seigneur, l'Église ne craint pas, parce que la foi ne connaît pas la crainte.

GILLES

Est-ce l'Église, ou sont-ce les ambitions de Jean V qui n'ont pas peur ?

JEAN LABBÉ

J'ai ordre de vous arrêter et de vous conduire à la prison de Nantes.

GILLES

(Dégainant son épée).

Vous délirez, Jean Labbé. Moi ? me laisser arrêter ?

MORIGANDAIS

(Qui a tiré son épée en même temps que Gilles).

Va-t'en ou je te sors à la pointe de mon épée comme une chouette !

GILLES

Va-t'en ou je te coupe en deux.

(Il se jette à la poursuite de Jean Labbé qui sort en fuyant et en criant).

JEAN LABBÉ

A moi mes gens, à moi soldats de Bretagne !

GILLES

(Riant de toute ses forces).

Ha ! ha ! ha !

RIDEAU

FIN DU TROISIÈME ACTE

ACTE QUATRIÈME

DEVANT LES JUGES

La scène représente le Tribunal de Justice de Nantes. L'Évêque Jean de Malestroit préside. A côté de lui le dominicain Jean Blouin, représentant du grand inquisiteur général de France, le promoteur Guillaume Chapeillon, curé de Saint-Nicolas de Nantes, l'Évêque du Mans et l'Évêque de Saint-Brieuc. Pierre de l'Hospital est le Président du Tribunal ducal.

Au lever du rideau, Gilles de Raiz est debout devant ses juges, orgueilleux et arrogant, il les interpelle dédaigneusement par des phrases violentes.

GILLES

Je tiens à vous répéter. Messieurs, que je n'accepte pas votre tribunal, je ne lui reconnais pas le droit ni la compétence nécessaire pour me juger.

MALESTROIT

Et moi je tiens à vous dire que vous avez pris un mauvais chemin pour votre défense. Le promoteur continuera à lire l'acte d'accusation et nous vous prions de ne pas l'interrompre à nouveau.

CHAPEILLON

(Lisant l'acte d'accusation).

Ainsi il est évident maintenant que le noble seigneur Gilles de Raiz, baron du dit lieu dans le diocèse de Nantes, a fait périr des femmes et des enfants et de nombreuses innocentes victimes, qu'il a commis le péché de Sodomie, qu'il a invoqué des démons à plusieurs reprises, qu'il a lié pacte avec eux, qu'il leur a offert des sacrifices, qu'il s'est livré à des pratiques de sorcellerie, qu'il s'est rendu coupable d'hérésie, d'offense à la majesté divine, de perturbation de la foi, de scandales répétés, etc... Il n'est pas possible de tolérer plus longtemps de

telles aberrations, ni une pareille maladie d'hérésie qui s'étendra comme un cancer si on ne l'extirpe pas promptement à sa racine ; nous avons cité devant nous le susdit baron et nous le citons devant notre barre comme justiciable pour qu'il réponde à ces accusations !

GILLES

Je n'ai rien à répondre à ceux que je ne considère pas comme capables de me juger.

MALESTROIT

Niez-vous les crimes dont vous êtes accusé ?

GILLES

Non.

MALESTROIT

Reconnaissez-vous avoir commis ces crimes ?

GILLES

Non.

PIERRE DE L'HOSPITAL

Alors qui est coupable de ces crimes ?

GILLES

Demandez-le à ma planète.

MALESTROIT

Des centaines de pères et de mères vous réclament leurs enfants.

GILLES

Qui m'accuse ?

MALESTROIT

Le monde !

GILLES

Bien grand accusateur et bien petit !

L'HOSPITAL

Tout le peuple vous désigne comme le coupable, tout le monde vous signale comme la bête féroce qui a dévasté ces contrées.

JEAN BLOUYN

Oui, Seigneur, tout le peuple.

GILLES

Trop et pas assez.

MALESTROIT

Le seul nom de Machecoul fait trembler toutes les lèvres.

L'HOSPITAL

Lorsqu'on prononce votre nom tous les visages pâlissent.

GILLES

Exagération de sensibilité.

MALESTROIT

Que sont devenus ces innocents si vous ne les avez pas assassinés, dites où ils sont afin que les mères qui pleurent puissent sécher leurs larmes !

L'HOSPITAL

Vous les avez assassinés, n'est-ce pas ? Votre crime est évident.

GILLES

Qui parle de crime ? volez, volez, colombes ! je vous ouvre le paradis !

MALESTROIT

Dites où sont ces victimes.

GILLES

C'est votre rôle et non le mien de les chercher.

MALESTROIT

Vous ne gagnez rien à nier ou à donner des réponses évasives. Nous avons envoyé des émissaires dans tout le pays, et nous avons de nombreux témoins, qui viendront déposer, hommes et femmes. Ceux qui furent vos amis et vos serviteurs, celles qui furent vos femmes et vos esclaves, nous avons découvert jusqu'à une recluse dans un couvent au fond de la Touraine. Tous viendront déposer.

L'HOSPITAL

Vous aviez converti* votre maison en un sérail. Vous aviez transplanté l'Orient en France.

GILLES

Peut-être l'ai-je trouvé plus facile que de transporter la France en Orient.

MALESTROIT

Vous vous moquez de vos juges.

GILLES

Je ne vous considère pas comme mes juges. Pour juger Gilles de Raiz, il faudrait un autre Gilles de Raiz... Amenez-le moi et je lui répondrai.

MALESTROIT

Vos crimes sont évidents, et le fond pervers de votre nature éclate dans chacun de vos actes.

GILLES

Qui parmi vous, pauvres gens, peut comprendre ou pourrait soupçonner même le fond de mon âme ?

L'HOSPITAL

Vos luxures monstrueuses et vos immondes bacchanales ne nécessitent pas de grandes explications, elles n'ont pas d'autre origine que le manque de frein et de morale.

* Hispanisme : Transformer, faire de.

GILLES

Quelle prétention est la vôtre ! Épargnez-moi les explications stupides que vous pourriez donner de mes actes. La morale, le frein, le bien, le mal... par pitié, laissez-moi rire !

MALESTROIT

Cependant...

GILLES

Laissez-moi rire.

MALESTROIT

Quel triste spectacle que celui d'un homme accusé de pareils crimes et si orgueilleux !

GILLES

Quel triste spectacle que celui d'une réunion d'hommes voulant juger un autre homme !

L'HOSPITAL

Vous êtes trop altier et votre orgueil vous a perdu.

GILLES

Vous êtes des imbéciles et votre imbécillité vous fait croire que je suis perdu.

MALESTROIT

Assez, seigneur baron, modérez votre langage.

GILLES

Cessez de dire des enfantillages et je me tairai.

L'HOSPITAL

Répondez sans détours : Reconnaissez-vous l'accusation d'assassinats répétés portée contre vous ?

GILLES

J'agis et j'agirai selon mon bon plaisir.

MALESTROIT

Avez-vous fait pacte avec le démon ?

GILLES

N'est-ce pas plutôt le démon qui aurait fait pacte avec moi ?

MALESTROIT

Vous avez profané les temples.

GILLES

Les temples m'ont profané.

L'HOSPITAL

Seigneur baron de Raiz, vous perdez votre temps avec de pareilles réponses, nous avons besoin de la vérité et non de vaines paroles.

GILLES

Le jour où quelqu'un saura la vérité sur Gilles

de Raiz, qu'il vienne la lui dire. Gilles de Raiz l'attend avec anxiété*.

MALESTROIT

Nous vous avons dit que vos accusateurs sont innombrables.

GILLES

C'est un bien grand nombre.

L'HOSPITAL

Vous savez bien que tous vous accusent.

GILLES

De « tous » on ne pourrait pas faire un.

MALESTROIT

Vous êtes capable de dire que l'humanité entière ne sait pas ce qu'elle dit.

GILLES

Gilles de Raiz vaut bien l'humanité.

MALESTROIT

Assez ! nous n'avons pas de temps à perdre en discussions stériles.

GILLES

Ce n'est pas de ma faute si la stérilité a fait son nid entre vos lèvres.

* Faux sens, désir ardent, ibid.

MALESTROIT
(A son greffier).

Faites entrer les démons.

(Deux femmes entrent, elles se précipitent au milieu de la salle en injuriant Gilles).

THÉOPHANIE BRANCHU

Maudit, maudit sois-tu mille fois ! Où est ma fille ?

CATHERINE THIERRY

Où est mon fils ?

MALESTROIT
(Aux femmes).

Comment vous appelez-vous ?

THÉOPHANIE BRANCHU

Maudit sois-tu et que le châtiment du ciel retombe sur ta tête !

CATHERINE THIERRY

Je vous ai demandé comment vous vous appelez.

THÉOPHANIE BRANCHU

Théophanie Branchu.

MALESTROIT

Et vous ?

CATHERINE THIERRY

Catherine Thierry... Qu'avez-vous fait de mon fils ? Vous l'avez assassiné oui, vous l'avez assas-

siné. Vous êtes l'esclave d'une passion abjecte, d'un délire...

GILLES

Tais-toi, femme, n'est-tu pas une esclave toi-même ? Esclave de la maternité, que peux-tu me dire à moi, si je suis l'esclave d'un délire.

CATHERINE THIERRY

Ne me regardez pas, votre regard me traverse comme une épée empoisonnée.

GILLES

Le tien est une flèche rouge de cœur.

THÉOPHANIE BRANCHU

Qui n'a pas pleuré par votre faute ?

GILLES

Ceux que tu crois qui ont pleuré.

THÉOPHANIE BRANCHU

Maudit sois-tu mille fois !

CATHERINE THIERRY

Que la vengeance du ciel tombe sur toi !

(Elles éclatent en sanglots et elles tombent dans les bras l'une de l'autre).

MALESTROIT

(Au greffier).

Faites sortir ces femmes.

(Le greffier sort avec elles).

CATHERINE THIERRY

(Sortant).

Ah ! il n'y a pas de châtiment, il n'y a pas de châtiment suffisant ! !...

MALESTROIT

Y a-t-il quelqu'un qui n'ait pas pleuré par sa faute ?

L'HOSPITAL

Qui n'a pas pleuré à cause de lui ?

GILLES

Demandez aussi qui n'a pas chanté à cause de lui.

MALESTROIT

Que répondez-vous à ces pauvres femmes ? Où sont leurs enfants ? Où sont ceux qui vous furent amenés comme serviteurs ?

GILLES

Que ces femmes me disent où sont mes serviteurs.

MALESTROIT

Vous n'avez pas de pitié.

GILLES

Faiblesse voulez-vous dire.

MALESTROIT

Vous ne répondez rien ?

GILLES

Plutôt que de répondre à de pareils juges, j'aimerais mieux me voir une corde au cou.

L'HOSPITAL

On dit que le jour où vous fûtes arrêté dans votre château de Machecoul, lorsque les portes de vos tours s'ouvrirent, il en sortit un essaim destinées à la honte et à la mort.

GILLES

Qu'appelez-vous honte ? Qu'appelez-vous mort ?

MALESTROIT

Elles allaient pleurant par les chemins...

GILLES

Homme naïf, elles pleuraient parce qu'elles quittaient le château.

L'HOSPITAL

La loi exigeait qu'on ouvrît les portes.

GILLES

L'amour exigeait qu'on n'ouvrît point les portes.

MALESTROIT

Votre demeure était un sérail indigne de chrétiens, il fallait que la loi intervienne.

GILLES

Et tu fus la loi contre l'amour.

L'HOSPITAL

Vous êtes l'amour, alors ? L'amour noir, l'amour bas... peut-être...

GILLES

Je suis ce que je suis.

MALESTROIT

Vous êtes la douleur et le crime.

GILLES

Je suis ce que je suis.

MALESTROIT

Vous êtes vous-même et vos crimes sont seulement vôtres et n'ont pas plus de raison d'être que vous-même.

GILLES

Tu l'as dit.

L'HOSPITAL

Toute discussion est vaine avec vous. Nous perdons notre temps.

GILLES

Je crois comme vous. Nous perdons notre temps.

L'HOSPITAL

Dieu n'a pas créé l'homme pour qu'il prenne les chemins du crime, pour qu'il s'abonne aux exécrables perversités, aux vices les plus répugnants. Dieu

a créé l'homme pour le bien, pour son service. Il a fait l'homme à son image.

GILLES

Pauvre Dieu ! Il devait avoir une tête de singe alors.

PLUSIEURS VOIX

Sacrilège, sacrilège ! Brûlez la bouche au blasphémateur.

GILLES

C'est vous, c'est vous qui venez de blasphémer en comparant Dieu à l'homme.

L'HOSPITAL

Que Dieu vous pardonne dans sa grande miséricorde.

MALESTROIT

Sa miséricorde est infinie car il sait qu'il y a plus de mal que de bien sur la terre.

GILLES

Cela prouverait que Satan est plus fort que Dieu.

L'HOSPITAL

Dieu nous a fait libres. En nous créant il nous a donné le libre-arbitre.

GILLES

Grave folie. Il devait comprendre que le premier

acte d'un être libre est de se prouver à soi-même sa liberté. Dites-moi quel meilleur moyen de se rassurer qu'en se tournant contre celui qui la lui accorde ?

MALESTROIT

Nous n'avons pas besoin de vos subtilités bien vaines. Que les témoins soient introduits.

(Le greffier ouvre la porte et Sorièle apparaît).

GILLES

Je vous supplie de m'épargner des paroles. Vous pouvez considérer comme déjà entendus tous les témoins du monde, et noter les déclarations que bon vous semblera.

GILLES

(Se jetant aux pieds de Gilles).

Seigneur, mon seigneur !

GILLES

Ma pauvre Sorièle lève-toi et parle. Accuse-moi. Voici mes juges.

MALESTROIT

Vous vous appelez Soriele ?

SORIELE

(A Gilles).

Seigneur ! mon seigneur ! mon soleil !

MALESTROIT

Femme, est-il vrai que tu fus couverte de plaies, déchirée par les excès lubriques de cet homme ?

SORIÈLE

Je fus couverte de fleurs, mon corps désirait seulement sentir la lumière de ses mains.

MALESTROIT

Est-il vrai qu'il te déchirait les chairs et que tu criais de douleur ?

SORIÈLE

Je chantais de joie, de miracle... j'ai reçu son baptême et je suis sienne jusqu'au-delà de la mort.

MALESTROIT

Mais il ne vous fit pas souffrir ?

SORIÈLE

L'amour est douleur et la douleur est amour.

L'HOSPITAL

Jamais il ne vous fit de mal, au corps ou à l'âme ?

SORIÈLE

Jamais, jamais. Qu'appelez-vous faire du mal ?

GILLES

Tais-toi femme ! ne vois-tu pas que tu es en train de détruire ma légende ?

SORIÈLE

Tu préfères donc la mort ?

GILLES

Et ma légende ? Tu ne penses pas à ma légende !

SORIÈLE

Oh ! mon seigneur ! mon seigneur ! votre mort serait l'obscurité du monde !

GILLES

Gilles de Raiz ne meurt pas, ma pauvre Sorièle, Gilles de Raiz ne peut pas mourir.

MALESTROIT

(Au greffier).

Reconduisez dehors cette femme. Elle est ensorcelée. Faites entrer la suivante.

(Entre Aladine).

ALADINE

Oh ! mon seigneur ! mon dieu ! que veulent faire de vous ces bourreaux ?

MALESTROIT

Le bourreau est celui que vous appelez votre Dieu.

L'HOSPITAL

Quel est votre nom ?

ALADINE

Je suis Aladine. Les lampes de ses yeux ont fait de mon âme une grotte de pierres boréales.

MALESTROIT

Avez-vous peur d'approcher celui qui fut votre tyran ? Pourquoi tremblez-vous ?

ALADINE

Je tremble parce que je l'aime.

L'HOSPITAL

Alors votre déclaration est inutile.

GILLES

Ne sont utiles que celles de ceux qui ne m'aiment pas.

MALESTROIT

Combien y avait-il de prisonnières au château ?

ALADINE

Autant que celles qui avaient entendu son nom.

L'HOSPITAL

Une curiosité malsaine vous attirait vers lui.

MALESTROIT

L'attrait de l'énigme. Il doit toujours en être ainsi.

ALADINE

Une lumière invisible s'emparait de notre âme et nous entraînait jusqu'à lui.

MALESTROIT

Vous êtiez enfermées, loin du monde, vous êtiez prisonnières.

ALADINE

Nous étions prisonnières en dedans du monde.

MALESTROIT

Jamais vous n'avez essayé de fuir ?

ALADINE

Fuir ? Pourquoi ?

MALESTROIT

Et la clé ?

ALADINE

Quelle clé ?

GILLES

La clé d'or, femme, ma fameuse clé d'or !

ALADINE

Quelle clé d'or, je ne sais pas de quoi vous parlez ?

GILLES

Aladine, Aladine, tu as oublié la clé d'or !

ALADINE

Je ne l'ai jamais vue, seigneur !

GILLES

(S'impatientant).

Je te dis que si, que tu l'as vue. Tu prends l'air d'avoir tout oublié.

ALADINE

En vérité, seigneur, je ne me rappelle pas, mais si vous le dites, cela doit être ainsi.

GILLES

Cela doit être ainsi.

MALESTROIT

Vous ne pouvez rien nous raconter de la vie de cet homme ?

L'HOSPITAL

Il vous a défendu de parler ?

ALADINE

Si je vous parle de lui je ne me tairai pas pendant une année, et il n'y aurait pas de musique semblable à mes paroles.

MALESTROIT

Des flatteries d'ensorcelée ne nous intéressent pas. Vous pouvez vous retirer.

ALADINE

Vous n'allez pas lui faire du mal ?

GILLES

Tais-toi, Aladine, tais-toi.

MALESTROIT

Vous pouvez vous retirer ai-je dit. Que passe la suivante*.

(Aladine sort, Isamoune entre).

ISAMOUNE

(S'avance jusqu'à Gilles et se jette à son cou).

MALESTROIT

Votre nom ?

(Isamoune ne répond pas).

LHOSPITAL

Votre nom ?

(Même silence).

MALESTROIT

Pourquoi ne répondez-vous pas ?

GILLES

Elle s'appelle Isamoune. Ses yeux d'eau salée vous disent qu'elle vient de très loin et elle ne parle pas votre langue.

MALESTROIT

Alors en quelle langue parliez-vous ?

GILLES

Dans la mienne.

* De l'espagnol *pasar*, entrer.

L'HOSPITAL

Quelle est cette langue ?

MALESTROIT

Quelle est ce langage ?

GILLES

Un que vous ne pourrez jamais apprendre.

MALESTROIT

Alors tout interrogatoire est inutile.

(Au greffier).

Reconduisez cette femme.

(Isamoune sort en pleurant et en tendant les mains à* Gilles).

L'HOSPITAL

Vous avez fait des victimes de tous les pays et de tous les âges.

MALESTROIT

La suivante.

GILLES

Jusqu'à quand, seigneur ? Je vous prie encore de considérer comme ayant déposé toutes celles que vous voudrez et comme vous le voudrez.

MALESTROIT

Celle-ci dira la vérité. Elle vient d'un couvent

* Vers.

et ses lèvres purifiées dans la prière ne sauraient mentir. Qu'elle entre !

(Gila entre vêtue en nonne).

GILA

Gilles !

GILLES

Gila !

GILA

Gilles, je t'aime.

(Elle éclate en sanglots et s'avance jusqu'à lui).

GILLES

Tu voulus ouvrir la cage de tes larmes et avec elle la cage de mes lions.

MALESTROIT

Comment vous appelez-vous ?

GILA

Je n'ai pas de nom.

L'HOSPITAL

C'est impossible.

GILA

Depuis le jour où je l'ai vu, j'ai oublié mon nom, et jamais je n'ai pu me le rappeler. Il m'appelait Gila. C'est le nom de son baptême.

MALESTROIT

Beau baptême ! Baptême de péché !

GILA

Son baptême... Vous ne pouvez pas comprendre.

(Elle se couvre le visage en pleurant).

MALESTROIT

Vous vous êtes repentie. Dans la maison du Seigneur, vous pleuriez vos fautes, vous demandiez pardon au ciel.

GILA

Dans la maison du Seigneur je priais pour lui, je pleurais seulement pour lui. Mes lèvres ne savaient que prononcer son nom, mes yeux ne savaient que le voir partout. Il était toujours debout à la porte de mes rêves.

GILLES

Pourquoi t'en allas-tu, Gila ? Pourquoi t'en allas-tu ?

GILA

Je me perdis dans la forêt, seigneur. Jamais je n'ai su comment j'ai pu me perdre. Ce fut quelque chose de si étrange, comme si la fatalité s'était mise à me pousser par le dos.*

GILLES

Toujours la fatalité.

* Hispanisme.

GILA

Fatiguée de chercher les chemins au milieu des arbres, je tombai sur le sol et je m'y endormis. C'est le mystère, Gilles, il fallait que votre destin s'accomplisse et peut-être j'aurais dévié votre destin.

GILLES

Il fallait qu'il y eût un Gilles de Raiz dans l'histoire.

GILA

Quand je me réveillai une troupe de guerriers au visage masqué m'entouraient et me regardaient dormir. Ils s'emparèrent de moi, me hissèrent sur un de leurs chevaux et me firent galoper pendant deux jours, jusqu'au moment où ils me déposèrent dans un couvent.

GILLES

Toi seule es coupable Gila, celle qui s'éloigne d'un pas, on la fera s'éloigner de deux.

GILA

Ils ne me firent aucun mal, seigneur, mais ils me firent le plus grand : me séparer de vous. Là-bas, dans ce couvent, j'ai passé les mois à attendre les bras ouverts, comme un horizon qui attend le soleil.

GILLES

Ma pauvre Gila !

GILA

Et voyez comme je vous rencontre. (Pleurant). Je suis peut-être la plus coupable... Je suis la cause de votre tragédie.

GILLES

Ne pleure pas Gila, tu es innocente comme le vent, ne pleure pas.

GILA

Laissez-moi pleurer. Vous êtes un homme Gilles, vous êtes la force. Je suis une femme, je suis la pitié.

MALESTROIT

Dites si vous êtes disposée à répondre la vérité.

GILA

Seulement la vérité !

MALESTROIT

Fûtes-vous la victime de cet homme ? Le seigneur de Raiz vous maltraita-t-il, vous fit-il du mal, vous enseigna-t-il des pratiques diaboliques, tortura-t-il votre esprit ou votre chair ?

GILA

Ses caresses étaient des milliers d'oiseaux qui se posèrent et chantèrent sur mon corps toute l'ivresse des espaces, ses baisers étaient la forme de l'infini, son amour entraîne au-delà des rêves.

L'HOSPITAL

Vous ne demeuriez pas par force auprès de lui ? Votre âme ne se révolta pas ?

GILA

Mon âme était son encensoir et quand il me regardait, je sortais hors du temps, hors des limites humaines.

GILLES

Oh ! Gila ! Parle ! parle afin que l'éternité niche dans mes oreilles ! Mon âme était le moment de t'aimer, était la mesure du temps quand tu me regardais.

GILA

Lorsqu'il me parlait, sa voix de guerrier devenait une voix de fleur enchâssée dans la bague de sa bouche, sa voix était fine et longue comme les doigts d'un moribond.

MALESTROIT

Alors, vous n'avez pas essayé de fuir ?

GILA

Fuir ? Pourquoi ? Fuir sa présence ? Assise à l'ombre de son amour, j'ai appris que le ciel est possible.

MALESTROIT

Oh ! Hérésie ! Vous oubliez donc que vous por-

tez une coiffe, un voile, vous oubliez qu'un chapelet est pendu à votre ceinture, une croix à votre poitrine.

GILA

(Arrachant la coiffe, le voile, le rosaire et la croix et les plaçant sur la table devant les juges).

Je ne veux pas sur mon front d'autre coiffe que la coiffe de ses mains, je ne veux pas d'autre voile que le voile de ses bras, je ne veux pas d'autre chapelet que le chapelet de ses caresses, je ne veux pas d'autre croix que la croix de son amour.

MALESTROIT

Oh ! Blasphème !

JEAN BLOUYN

Sacrilège, sacrilège ! cette femme est possédée du démon.

GILLES

Taisez-vous, imbéciles, vous ne savez pas ce que vous dites, vous ne comprenez pas ce que vous entendez !

MALESTROIT

(A Gilles).

Seigneur de Raiz, en ce moment, votre arrogance n'a pas de justification possible. (Au greffier). Reconduisez cette femme !

GILA

(En sortant).

Gilles, quoi qu'il arrive, je suis tienne jusqu'au-delà de la mort. Adieu, je vais m'enfoncer dans une nuit sans rives, et mes yeux rempliront de larmes le vide qu'il y a entre les astres ! Cherche-moi en tout ce qui monte de la terre. Mon cœur sera le parfum de l'aube, et la colombe désolée parmi les voiles du soir.

MALESTROIT

(A Gilles).

C'est vous qui les enivrez. Revêtu de sortilèges, orné de maléfices, je ne sais quelle force mystérieuse vous possédez.

L'HOSPITAL

C'est lui qui les envoûte et son pouvoir ne vient pas du ciel, mais des ténèbres.

GILLES

Pauvres gens ! mon pouvoir vient d'où il vient, et vous ne saurez jamais d'où il vient... Maléfices, sortilèges, philtres, envoûtements... Paroles pour masquer votre ignorance.

MALESTROIT

Voulez-vous écouter aujourd'hui même les déclarations de vos amis et serviteurs ?

GILLES

Aujourd'hui même. Pourquoi perdre du temps ?

MALESTROIT

Accepterez-vous les déclarations qui se feront en votre présence devant ce tribunal ?

GILLES

Je me moque de toutes les déclarations, aussi bien favorables que contraires.

L'HOSPITAL

Votre orgueil dépasse toute mesure.

MALESTROIT

Patience. Le ciel nous inspirera et nous soutiendra jusqu'à la fin. Faites entrer les témoins.

MALESTROIT

Votre nom ? votre lieu de naissance ?

MORIGANDAIS

Yves de La Morigandais, seigneur de La Morigandais... Je n'ai rien à dire contre l'accusé.

L'HOSPITAL

Vous viviez au château et vous voyiez les choses qui s'y passaient.

MORIGANDAIS

Je suis un ami du seigneur de Raiz depuis ma première jeunesse, nous fûmes compagnons d'armes en maintes batailles, c'est un héros, sa valeur et son intelligence vont de pair.

MALESTROIT

Vous ne le vîtes jamais en ses orgies ? Ni en ses pratiques sataniques ?

MORIGANDAIS

Je l'ai vu l'épée à la main, passer à la tête de ses hommes entre les fers ennemis, je l'ai vu portant l'étendard sacré aux côtés de Jeanne d'Arc le jour du sacre de notre roi à Reims.

MALESTROIT

Ne l'avez-vous pas vu en ses vices sanglants ?

MORIGANDAIS

J'ai vu fleurir le sang de ses blessures guerrières, j'ai vu sur son corps des cicatrices qui parlaient d'un vaillant qui se battit pour son pays.

MALESTROIT

Vous ne savez rien de sa vie privée ?

MORIGANDAIS

Je sais qu'il est un grand seigneur et qu'il est maréchal de France.

MALESTROIT

Nous le savons tous, hélas ! et pour cela sa conduite nous paraît d'autant plus grave.

GILLES

Je vous supplie de m'épargner vos réflexions et vos commentaires.

MALESTROIT

Vous pouvez vous retirer. (Morigandais sort). J'ai observé que les grands criminels trouvent des amis d'une fidélité comme n'en rencontrerait jamais un honnête homme.

GILLES

Peut-être que les criminels ont un charme spécial.

L'HOSPITAL

Le fruit défendu attire toujours certains hommes.

GILLES

Oui, les hommes forts.

MALESTROIT

L'attrait du Défendu devient une épidémie en ce moment.

GILLES

Il suffirait de supprimer l'origine pour supprimer la maladie, la tentation pour supprimer le tenté.

MALESTROIT

Tentation de détruire les lois humaines et divines. Mauvaise tentation.

GILLES

Tentation d'éprouver ses forces, d'éprouver ses

capacités, de se mesurer contre la collectivité. Grande tentation.

MALESTROIT

Qui conduit l'homme à toutes les erreurs.

GILLES

Je ne comprends pas la signification de cette parole.

MALESTROIT

Votre vie le démontre.

GILLES

Assez de sottises. Il n'y a plus de témoins ?

MALESTROIT

Les principaux manquent.

GILLES

Ha ! ha ! les principaux ? Ce mot-là, oui, il a une signification.

MALESTROIT

(Au greffier).

Faites entrer le suivant.

(Entre Prélati).

MALESTROIT

Votre nom, votre âge et votre lieu de naissance ?

PRÉLATI

François Prélati, trente-deux ans, né à Montcatin, diocèse de Pistoie.

MALESTROIT

Vous êtes prêtre ?

PRÉLATI

Prêtre tonsuré, et antérieurement je fus étudiant en poésie, sciences et art.

MALESTROIT

Comment fîtes-vous la connaissance du baron de Raiz ?

PRÉLATI

Par l'intermédiaire d'Eustache Blanchet, serviteur du seigneur de Raiz, qui vint me chercher en Italie.

MALESTROIT

Que pouvez-vous nous dire relativement aux pratiques sataniques auxquelles vous vous livriez avec le seigneur de Raiz ?

PRÉLATI

Par l'ordre du baron de Raiz, je dus évoquer plusieurs fois Satan, et le supplier d'apparaître devant nous au moyen d'évocations et de plantes odoriférantes.

MALESTROIT

Satan répondit à votre appel ?

PRÉLATI

Oui, après de multiples évocations, je réussis à le faire apparaître.

MALESTROIT

Combien de fois se présenta-t-il ?

PRÉLATI

Onze fois.

MALESTROIT

Vous avez conseillé au baron de Raiz, les assassinats d'enfants comme indispensables pour les conjurations ?

PRÉLATI

Non. J'ai dit que Satan ne se présenterait que si nous lui offrions des membres et du sang d'enfants au lieu d'oiseaux et d'animaux.

MALESTROIT

C'est la même chose, votre conseil était un conseil d'assassinat.

PRÉLATI

Ce n'est pas la même chose. Jamais je n'ai dit qu'il fallait assassiner des enfants, mais que des membres et du sang d'enfants étaient nécessaires.

L'HOSPITAL

Différenciations bien subtiles !

PRÉLATI

Mais différenciations. D'autre part, ce que je dis, tous les grimoires le disent.

MALESTROIT

Vous avez consenti aux assassinats, peut-être y avez-vous assisté. Que pouvez-vous dire au sujet de ces horribles tueries ?

PRÉLATI

Je n'ai rien vu. J'en ai seulement entendu parler.

MALESTROIT

Vous n'y avez jamais assisté ?

PRÉLATI

J'en ai entendu parler. Un des serviteurs du seigneur de Raiz, Guillaume Daussy, me raconta à une certaine occasion que dans l'alcôve du maréchal on avait assassiné plusieurs adolescents.

MALESTROIT

Jamais vous ne les vîtes vous-mêmes ?

PRÉLATI

Si, une fois je vis le corps d'un enfant assassiné, je crois par Sillé.

MALESTROIT

Vous êtes aussi coupable et vous essayez de ne pas vous compromettre.

L'HOSPITAL

Vous êtes coupable et votre prison est bien méritée.

PRÉLATI

Coupable ? De quoi ? de connaître les lois de la magie et de les indiquer à ceux qui me les demandent ?

MALESTROIT
(A Gilles).

Que répond l'accusé à de pareilles déclarations ?

GILLES

Qu'elles n'arrivent même pas à la hauteur de mon mépris. Mon mépris est à quinze mille huit cent cinquante pieds au-dessus du niveau de la mer.

MALESTROIT

Ce n'est pas une réponse !

GILLES

Prenez-le comme une question si vous préférez. Cela m'est égal.

MALESTROIT
(Au greffier).

Reconduisez le témoin.

PRÉLATI
(Sortant).

Je suis seulement un homme de science. Mon savoir et mon pouvoir naturel en matière d'exorcismes ne sont pas une cause de culpabilité.

MALESTROIT

C'est ce que décideront vos juges. Pour l'instant retournez à votre prison.

(Prélati sort).

JEAN BLOUYN

Moi, comme représentant du grand inquisiteur général de France, je réclame une accusation à part pour le témoin François Prélati.

MALESTROIT

Il sera fait selon votre désir. (Au greffier). Faites entrer le témoin suivant !

(Entre Blanchet).

GILLES

(En le voyant).

Ah ! toi, canaille, traître, tu as bien fait de fuir ma présence !

L'HOSPITAL

L'accusé est prié de ne pas intimider ses témoins.

GILLES

Je ne veux intimider personne, mais si j'étais libre, cet homme que vous voyez ici (il montre Blanchet.) recevrait un coup de pierre qui l'enverrait rouler jusqu'aux monts de la lune.

MALESTROIT

(A Blanchet)

Votre nom, votre âge, votre état et votre lieu de naissance ?

BLANCHET

Eustache Blanchet, quarante ans, prêtre, né en la paroisse de Saint-Éloi-de-Montauban, diocèse de Saint-Malo.

MALESTROIT

Reconnaissez-vous vos relations avec le seigneur de Raiz ?

BLANCHET

Oui. Par son ordre, je partis à la recherche d'un grand mage qui connût les sciences occultes et fût capable de faire des invocations et des exorcismes. Le seigneur de Raiz voulait un véritable alchimiste qui pût fabriquer de l'or et l'élixir de vie. A Florence, j'ai rencontré François Prélati qui me paraissait être la personne indiquée et je revins avec lui à Tiffauges. Prélati se logea d'abord avec Jean Petit, orfèvre venu de Paris, et avec une femme nommée Perrotte, dans une maison située près de l'église Saint-Nicolas. Le seigneur de Raiz venait tous les jours travailler avec eux dans les manipulations de ses alambics ; il venait généralement la nuit au chant du coq. Aussitôt qu'il arrivait je sortais de l'alcôve. Une nuit, je pus entendre d'une pièce voisine la voix de Prélati qui disait : « Satan viens à moi, ou venez à nous ! » je ne me rappelle pas bien, seulement je me rappelle qu'un grand vent se leva, un vent glacé qui semblait traverser les murs de toute la maison et je sortis en fuyant.* Outre Prélati, j'ai présenté au baron de Raiz un

*Hispanisme, forme progressive.

autre mage, nommé Jean de La Rivière, qui une nuit se battit avec son épée contre le démon qui l'attaquait. J'ai accompagné plusieurs fois le seigneur de Raiz dans ses évocations dans les plaines de Tiffauges et de Machecoul. Une fois j'entendis les coups que Satan donnait à Prélati et aussitôt celui-ci se présenta à nous couvert de sang et il tomba inanimé dans les bras du maréchal. Comme je ne pouvais supporter de pareilles pratiques de la part du seigneur de Raiz, je m'en allais à Mortagne. Là, je reçus plusieurs émissaires pour me demander de retourner à Machecoul, mais je me refusai toujours à retourner auprès de lui.

GILLES

Ha ! ha ! Peut-être que je t'envoyais chercher pour te mettre en pièces !

MALESTROIT

N'interrompez pas le témoin.

GILLES

Le témoin interrompt mon sourire en me faisant rire.

MALESTROIT
(A Blanchet).

Que pouvez-vous nous dire sur les assassinats de femmes et d'enfants commis au château du baron ?

BLANCHET

J'ai beaucoup entendu parler de ces assassinats,

de la disparition du fils de Georget Le Barbier, des pages de Saussay et de Prélati. Quand je vivais retiré à Mortagne, il passa un jour par là un nommé Méric, qui venait des terres du maréchal, je lui demandai des nouvelles de Nantes et de Clisson, et il me raconta les bruits qui circulaient dans le peuple ; on disait que le seigneur de Raiz assassinait des enfants et qu'avec leur sang il faisait des exorcismes et écrivait des livres de magie. Pour cette raison jamais je ne désirai quitter Mortagne.

MALESTROIT

Vous ne savez rien de plus ?

BLANCHET

Rien de plus. C'est tout ce que j'ai entendu raconter.

MALESTROIT

Vous pouvez vous retirer. Faites entrer les suivant.

(Gilles le regarde avec mépris et sourit).

L'HOSPITAL

La prudence des témoins est réellement alarmante. Aucun ne veut se compromettre.

GILLES

Et vous, à leur place, voudriez-vous vous compromettre ?

(Entre Poitou).

L'HOSPITAL

On ne vous a rien demandé.

GILLES

Mais il m'a plu de parler.

MALESTROIT
(A Poitou).

Votre nom, votre âge et votre lieu de naissance ?

POITOU

Je m'appelle Étienne Corillaut, surnommé Poitou. Né à Pouzauges, dans le diocèse de Luçon ; j'ai vingt-deux ans et je fus serviteur et chambellan du seigneur Gilles de Raiz.

MALESTROIT

Que pouvez-vous nous dire sur les crimes dont est accusé le baron de Raiz ?

POITOU

J'ai entendu dire au seigneur Charles de Léon qu'après la prise du château de Machecoul, on avait trouvé dans une tour basse deux squelettes d'enfants.

MALESTROIT

Vous l'avez seulement entendu dire ? Non, non, non, vous savez quelque chose de plus que des racontars.

L'HOSPITAL

Dites ce que vous avez vu. Vous étiez à Champtocé et vous avez pris part à l'enlèvement des corps qui furent transportés à Machecoul pour être incinérés.

MALESTROIT

Car on ne les voyait pas en sûreté à Champtocé.

POITOU

(Confondu).

Moi, moi ?... Je n'y pris point part, j'ai seulement vu les squelettes, trente ou quarante squelettes, je ne me rappelle pas exactement.

MALESTROIT

Allons, c'est déjà quelque chose. Combien de victimes avez-vous conduit au baron ?

POITOU

Quarante trois filles et garçons. Mais je vous assure que je ne savais pas dans quel but.

L'HOSPITAL

Comment, vous ne saviez pas ?

MALESTROIT

N'aviez-vous pas entendu dire déjà avant de quoi il s'agissait ?

POITOU

Mais je ne le croyais pas. Je ne pouvais pas le

croire. On dit tant de choses... je vis les cercles magiques, j'assistai à des évocations dans la forêt et dans les plaines du château. Une fois le seigneur de Raiz et Prélati me firent porter le feu, le charbon, la pierre d'aimant, la tête de mort et les autres ingrédients, mais cette fois le démon ne se présenta pas. Je fis plusieurs fois le signe de la croix et rien n'arriva. Une autre fois le seigneur de Raiz s'enferma avec Prélati dans la salle des évocations. Je les entendis du dehors qui parlaient à haute voix, mais je ne comprenais pas le sens de leurs paroles. Subitement j'entendis un bruit pareil à celui d'un animal qui courait sur le toit et qui frappait les portes et les fenêtres comme s'il voulait les rompre et sauter à l'intérieur.

MALESTROIT

Vous voulez vous éloigner de notre question au moyen de narrations merveilleuses. Nous en étions aux assassinats. Combien d'enfants avez vous vu tuer ?

POITOU

Moi, moi ?...

MALESTROIT

Oui, vous, de vos propres yeux.

POITOU

Je vis tuer un page du seigneur de Raiz à Machecoul par Pierre Jacquet.

MALESTROIT

Un seulement ?

POITOU

Je vis tuer un beau jouvenceau de quinze ans, venu de Bretagne à Bourgneuf pour apprendre le français.

GILLES

Quelle idée d'amener un jouvenceau breton pour lui apprendre le français !

POITOU

Je vis tuer un adolescent amené de la Roche-Bernard au château du baron et j'ai entendu parler de beaucoup d'autres.

MALESTROIT

(A Gilles).

Seigneur Gilles de Raiz reconnaissez-vous la véracité de ces accusations ?

GILLES

Je me fatiguerai à vous répéter que je m'en moque.

MALESTROIT

A l'heure de la torture vous serez forcé d'avouer et ce sera d'autant plus grave pour vous. Si vous avouez maintenant, on vous accordera la dernière grâce, on vous accordera...

GILLES

Je ne désire aucune grâce qui vienne de vous et quant à vos tortures, sachez que Gilles de Raiz ne se laisse pas effrayer. Croyez-vous que je craigne la mort ? Mourir ! Croyez-vous que ce soit si horrible de mourir ? Échapper à la race humaine, échapper à l'espèce exécrable, à la même famille à laquelle vous appartenez !

MALESTROIT

Vos juges vous accorderont plein droit pour votre défense, nous sommes des juges impartiaux, et si vous pouvez vous justifer...

GILLES

Il n'y a pas de juges impartiaux. Pour qu'il puisse y avoir des juges impartiaux, il faudrait qu'ils connussent à fond les fautes et les crimes qu'ils ont à juger, qu'ils connussent toutes les raisons qui ont fait agir le coupable, tous les échos, toutes les résonnances qui sont venus converger en son esprit et le secouer d'une certaine façon et pas d'une autre. Il faudrait qu'ils eussent le même esprit, la même quantité d'énergie que l'inculpé, en un mot il faudrait qu'ils aient commis les mêmes crimes que lui, et que leurs organismes aient subi les mêmes transformations.

MALESTROIT

Vous dites des monstruosités. Quel beau tribunal serait un pareil tribunal ?

L'HOSPITAL

Parlez-vous sérieusement ? Croyez-vous ce que vous dites ?

GILLES

Sans le moindre doute. La justice tient une balance dans sa main, quelle impartialité peut-elle avoir si les juges connaissent le poids d'un tableau sans connaître le poids de l'autre.

MALESTROIT

Alors les juges devraient être des criminels ?

GILLES

C'est une chose difficile que d'être un criminel. Votre prétention doit se modérer, messieurs.

MALESTROIT

Vous êtes fou !

GILLES

Merci pour l'honneur que vous me faites. En échange, vous demeurez des idiots.

MALESTROIT

Au nom du Christ, notre Sauveur, nous vous pardonnons toutes vos insultes.

JEAN BLOUYN

Vous vous moquez du tribunal.

GILLES

Quand quelques hommes jugeant un autre homme se prennent au sérieux, comment ne pas se moquer de ces hommes ?

JEAN BLOUYN

Vous êtes un monstre de la nature, un cas de perversion sans égal, vous êtes la personnification du mal, un mal sans pareil dans l'histoire et qui dépasse toutes les limites.

GILLES

Quand le mal est si grand, monsieur, il rentre dans le merveilleux, il devient le bien.

MALESTROIT

Vous ne connaissez pas la modestie. La vertu, la bonté n'ont aucune signification pour vous.

GILLES

Je méprise les vertus, je me ris de la bonté, de la justice, de la modestie, de la pitié, de la modération, etc. De l'air dans la poitrine, des sons dans l'air !

JEAN BLOUYN

Vous êtes pervers, vous êtes le vice même.

GILLES

Ha ! ha ! ha ! Taisez-vous, imbéciles, je suis le premier homme qui ait rompu ses chaînes.

MALESTROIT

Reconnaissez-vous alors vos crimes ?

GILLES

Je reconnais tout ce que vous voudrez et je ne me repens de rien de ce que j'ai fait, je le ferais encore. Ha ! ha ! ha ! j'ai assassiné des femmes et des enfants, je les ai dépecés, je leur ai déchiré le ventre avec mes ongles, je leur ai arraché le cœur et l'ai offert en holocauste aux démons.

(On entend des rumeurs dans la salle).

(Jean de Malestroit se lève et couvre d'un voile le crucifix qui pend sur la paroi derrière le tribunal).

Comédiens ! vous pourriez couvrir avec des planches de fer toute la cour céleste, s'ils ont des yeux et des oreilles ils verront et ils entendront, comédiens !

Oui, j'ai offert les morceaux sanglants de leur corps à Satan pour obtenir ses faveurs, j'ai écrit avec du sang mes livres de magie... J'ai fait tout ce que vous désirez et même davantage, si cela peut vous faire plaisir. Ajoutez ! ajoutez ! mes épaules sont solides.

MALESTROIT

Horreur ! Vous vous vantez de vos crimes !

LHOSPITAL

Vous vous ornez, orgueilleux, de colliers sanglants.

GILLES

Oui, oui. De mes pierres précieuses tombent des gouttes de sang plus précieuses que les pierres elles-mêmes.

JEAN BLOUYN

Jamais on ne vit un pareil monstre.

GILLES

Je sais que vous direz demain que j'ai confessé mes fautes et que je me suis repenti. Vous direz que j'ai demandé pardon, vous me calomnierez devant l'histoire pour que mon repentir serve d'exemple. Ah ! scélérats ! Votre audace ira jusqu'à peindre Gilles de Raiz comme un gamin endolori.

MALESTROIT

Vous êtes sans remède*. Il faut vous extirper de la société comme un cancer immonde.

PLUSIEURS VOIX

A mort ! à mort !

L'HOSPITAL

Vous n'êtes pas un être homme vous êtes un fauve.

JEAN BLOUYN

Vous n'êtes pas un être humain, qui êtes-vous ?

* Hispanisme : *remedio,* vous êtes incorrigible.

GILLES

Peut-être un être divin.

VOIX

A mort ! à mort !

MALESTROIT

Vous êtes coupable des crimes les plus monstrueux...

GILLES

Je m'en fous.

MALESTROIT

Vous êtes blasphémateur.

GILLES

Je m'en fous.

MALESTROIT

Vous mourrez excommunié.

GILLES

Je m'en fous.

VOIX

Oh ! oh !

JEAN BLOUYN

Vous mourrez sur le bûcher et vos cendres seront jetées au vent.

GILLES

Honneur que vous ferez au vent.

MALESTROIT

Que la malédiction tombe sur votre front satisfait dans le crime, inaccessible à tout repentir.

JEAN BLOUYN

Mort à l'impie. Que le bûcher cache vos yeux peints de nuits sacrilèges.

VOIX

A mort ! à mort !

GILLES

(Criant plus fort qu'eux).

A mort... à mort... mais auparavant je vais vous demander la grâce que j'avais refusée.

MALESTROIT

Que le ciel vous inspire en ce suprême instant. Que voulez-vous ?

GILLES

Que vous laissiez venir Gila cette nuit dans mon cachot.

MALESTROIT

Dans quelles intentions, que voulez-vous faire ?

GILLES

L'amour, parbleu, Monseigneur !

JEAN BLOUYN

J'ai cru que le ciel ne vous aurait pas dénié toute grâce ; mais je vois que le monstre délire encore.

MALESTROIT

Vous êtes incorrigible ; vous savez que la mort vous attend, vos horribles crimes ne peuvent avoir d'autre châtiment, et ainsi, au bord de l'éternité, il ne vous vient que des pensées profanes. Ah ! Seigneur de Raiz, vous seriez un cas digne d'étude si l'on pouvait le faire sans dégoût.

L'HOSPITAL

Vous n'avez pas une parole de pitié ou de repentir ?

JEAN BLOUYN

Au nom du Christ...

GILLES

Assez de comédies. Je ne suis pas certain que vous croyez si sincèrement en votre Christ et qu'il n'est pas seulement une arme dont vous vous servez parce que vous êtes incapables d'en manier une autre.

VOIX

A mort !

GILLES

Prenez garde que je ne ressuscite le troisième jour.

MALESTROIT

Oh ! l'infamie !

JEAN BLOUYN

Sacrilège ! Vos lèvres connaissent seulement des paroles sacrilèges. Vous n'avez pas peur du châtiment divin. Qui êtes-vous ? dites ? qui êtes-vous homme exécrable ?

GILLES

Ha ! ha ! ha ! je suis le vice, je suis le crime, n'est-ce pas ?

MALESTROIT

Devant le Tribunal de Dieu, vous ne pourrez pas plaisanter de cette façon.

JEAN BLOUYN

Devant le Tribunal de Dieu vous n'aurez qu'à incliner la tête.

GILLES

Dieu est un juge plus impartial. Il a commis au moins autant de crimes que moi.

JEAN BLOUYN

Blasphème, blasphème. Qui vous donne une telle audace ?

L'HOSPITAL

Vous n'êtes pas un homme.

MALESTROIT

Je ne puis croire que j'entends ce que j'entends. Qui êtes-vous, Seigneur Gilles de Raiz, qui êtes-vous ?

GILLES

Je suis le diable. Ha ! ha ! ha ! je suis le diable... Je suis le diable...

RIDEAU

ÉPILOGUE

DÉTACHÉ ET DÉTACHABLE

Personnages de l'épilogue :

Gilles, Gila, Jupiteria, Venusia, Mercuria, Martia, Saturnia, Lunia, Urania, le Marquis de Sade, la Marquise de Brinvilliers, Don Juan, Huysmans, Anatole France, Bernard Shaw, le Docteur Hernandez, Moi. (Tous les écrivains tiennent un crayon à la main. Bernard Shaw a un œil poché).

Cette scène est mi-cinéma, mi-théâtre.

Un écran forme le fond. Les images de Gilles de Raiz et de Gila sont projetées sur l'écran et on entend leurs voix.

Gilles de Raiz est debout sur un petit tabouret, appuyé sur son épée, ayant l'attitude d'une statue. Il a une belle barbe bleue. Pendant toute la scène il ne doit pas changer d'attitude Gila est assise au bord du tabouret, aux pieds de Gilles.

D'un côté, sur la scène-théâtre, *se trouvent les*

sept princesses planétaires, de l'autre côté les cinq écrivains. Ensuite, suivant les indications du texte, entreront en scène le Marquis de Sade, la Brinvilliers et Don Juan. Tous les personnages de la scène-théâtre sont en chair et en os.

S'il n'est pas possible de faire concorder le dialogue entre les deux personnages projetés et les personnages vivants, il faudra supprimer l'écran et mettre comme fond une grande toile bleue devant laquelle se trouveront Gilles et Gila dans la même attitude décrite pour l'écran.

La scène se passe en la Vallée de Josaphat.

GILA

(Elle fait semblant de tricoter dans l'air avec deux aiguilles comme si réellement elle avait de la laine entre les doigts).

Gilles, mon cher Gilles, ne vois-tu rien venir ?

GILLES

Je vois tourner la terre, je vois danser les plaines.

GILA

Me voici attendant le jour où nos deux âmes ne feront qu'une seule éternité.

GILLES

La vallé de Josaphat se remplit de blé nouveau. La récolte sera abondante.

GILA

Gilles, mon cher Gilles ne vois-tu rien venir ?

GILLES

Je vois une grosse poussière qui vient de ce côté-ci.

GILA

C'est l'amour, c'est l'amour qui vient.

GILLES

Et ce bruit de mandoline ?

GILLES

Ce sont des étudiants qui passent au fond de la vallée de Josaphat.

GILA

Gilles, mon cher Gilles, ne vois-tu rien venir ?

GILLES

Je vois les navires de mes paroles qui s'éloignent sur le couchant.

GILA

Je continuerai à tricoter pour tromper mon angoisse.

(Elle tricote en levant ses aiguilles jusqu'aux yeux et en les baissant jusqu'aux genoux).

JUPITERIA

(A Gilles, en lui tendant les bras).

Seigneur, chargé des calories de mille diamants, tends vers moi l'échelle de tes yeux, que je monte par tes regards au sommet du délire. Seigneur chargé des calories de mille diamants.

SATURNIA

(A Gilles, en lui tendant les bras).

Seigneur ! Tu es l'envol de la mer et de l'ombre

qui fuit comme l'amour cette plénitude que l'on n'atteint pas et tu angoisses les vents jusqu'à les faire devenir ouragans. Seigneur, tu es l'envol de la mer et de l'ombre !

VENUSIA

(A Gilles, en lui tendant les bras).

Seigneur ! Dévoré par la beauté, le sang du chaos court dans tes veines, sang fait des larmes du sang. Tu tombes de ta folie, fatigué d'être soleil, tu tombes de ta mélancolie, fatigué d'être Dieu. Seigneur dévoré par la beauté !

MERCURIA

(A Gilles, en lui tendant les bras).

Seigneur, habillé de libellules de feu et de manteaux de comètes, au milieu de tes délires secoue la poussière de tes regards et que la terre se remplisse de sortilèges, Seigneur habillé de libellules de feu et de manteaux de comètes !

MARTIA

(A Gilles en lui tendant les bras).

Seigneur enfermé dans tes plaintes et dans les cercles du naufrage, loin de toi s'étendent les pôles de pénombre et notre chair est traversée d'aiguilles de glace. Seigneur enfermé dans tes plaintes et dans les cercles du naufrage !

LUNIA

(A Gilles, en lui tendant les bras).

Seigneur, ton sourire fait le tour de mon corps

et derrière ta tristesse toutes les ailes du monde s'appuient sur ton haleine. A l'heure de la chaleur, de tes yeux s'élève vers moi une vapeur de songes qui me fait pâlir jusqu'à la mort. Seigneur, ton sourire fait le tour de mon corps !

URANIA

(A Gilles, en lui tendant les bras).

Seigneur, tu baises le murmure des astres et tu t'exténues en vain. Je suis celle que vous attendiez, celle qu'attendait la chambre vide et qui devait sortir du silence après votre mort. Je possède la joie spéciale, je suis la surprise, moi seule je connais ce que tu as tant cherché. Seigneur, tu baises le murmure des astres !

GILLES

Toujours ce que nous attendons doit se présenter au lendemain de notre mort ? Non, ce n'est pas ainsi, tu n'es pas celle que j'attendais et tu ne possèdes rien de spécial, d'inconnu à tes sœurs... Silence toutes, vous ne me laissez pas entendre les mandolines.

JUPITERIA

Nos voix sont des mandolines qui se vident sur le monde.

(Les écrivains qui bavardaient entre eux se mettent à parler à haute voix).

HUYSMANS

Je vous dis qu'il était un criminel exquis, un raf-

finé, un chercheur d'émotions rares, de plaisirs fastueux et horrifiants, un artiste suprême et jamais satisfait. Il est tel que je l'ai dépeint dans mon roman « Là-Bas ».

ANATOLE FRANCE

Non, Monsieur, il serait alors plus logique de croire qu'il est le soleil et ses sept femmes les sept planètes, ou bien qu'il est le symbole de l'amour. Il est l'amour qui attire, torture et angoisse. Personne ne peut échapper à son pouvoir. Qu'en pense le Docteur Hernandez ?

HERNANDEZ

Je pense, mon cher Anatole, que dans ce cas il serait plutôt la mort que l'amour. Tout cela ne sont* que des commérages. La seule chose certaine c'est que c'était un brave homme et qu'il fut condamné à mort contre toute justice ; il n'y a pas dans son procès une seule preuve de ses tant fameux crimes. Je l'ai révisé minutieusement.

BERNARD SHAW

Il n'était qu'un petit pédéraste comme tout le monde. Ainsi je le montre dans ma « Sainte Jeanne », et moi, je ne me trompe jamais. Il était Barbe Bleue.

HUYSMANS

Alors ! C'est toi, Bernard Shaw ? Pourquoi as-tu un œil poché ?

* Hispanisme ; n'est que.

BERNARD SHAW

C'est mon secret et cela n'a pas d'importance.

GILLES

Ah ! ça, voyez-vous, c'est la punition du ciel. Il a parlé de moi d'une façon méprisante et le ciel lui a donné un coup de poing en plein l'œil*.

ANATOLE FRANCE

C'est peut-être l'enfer qui lui a donné ce coup de poing.

GILLES

Le ciel ou l'enfer, ce n'est pas si différent que vous croyez.

BERNARD SHAW

Je m'en fous, je m'en fous, tout ça n'a pas d'importance, ce qui a de l'importance c'est que Barbe Bleue était un petit pédéraste et rien de plus.

ANATOLE FRANCE

Ces Anglais, depuis Oscar Wilde, ils ne voient partout que des pédérastes !

GILLES

(D'une voix de tonnerre).

Sachez Mister Shaw que je n'ai jamais lu Oscar Wilde. Je lisais Platon.

* En plein dans l'œil.

BERNARD SHAW

Entendez-vous ? il lisait Platon, donc il était pédéraste.

MOI

Oui, Monsieur, il était le Diable.

ANATOLE FRANCE

Non, non, non.

MOI

Je soutiens qu'il était le Diable.

ANATOLE FRANCE

Allez-vous me discuter*, moi ? Vous êtes un étranger, vous ne savez pas ce que vous dites. Je suis Anatole et je porte le nom d'une grande nation, je représente une grande nation.

GILLES

Un homme qui représente une nation, il faut qu'il soit bien bête !

BERNARD SHAW

Ah ! Il n'y a pas de doute, une nation se compose de beaucoup d'imbéciles et d'un seul homme intelligent. Représenter une nation, fut-ce même une grande nation équivaut à représenter des millions de crétins.

* Me contredire, remettre en question mes propos ?

GILLES

Pauvre l'homme dans lequel toute une race se reconnaît !

HUYSMANS

Un grand homme ne représente personne si ce n'est lui-même.

MOI

Et à peine.

BERNARD SHAW

Généralement il se représente assez mal.

MOI

(A Gilles).

Seigneur, votre auréole est tombée à vos pieds.

GILLES

Tant mieux. Elle me faisait mal, elle me serrait trop la tête.

MOI

Maintenant elle vous fera mal aux pieds.

BERNARD SHAW

Comme des souliers neufs.

MOI

(Regardant tricoter Gila).

Elle tricote une chaîne de ses regards et de ses cheveux. Méfiez-vous, Seigneur de Raiz, méfiez-vous...

GILLES

Ne t'en fais pas pour moi.

MOI

Quand je vous dis qu'il est le Diable !

GILLES

Et pourquoi pas Dieu, petit imbécile ?

HUYSMANS

Parce que Dieu ne commet pas de crimes.

ANATOLE FRANCE

Et ne dévore pas les enfants.

GILLES

Comme on s'aperçoit que vous le voyez de très loin ! Il avait tout : enfants, grandes personnes, vieillards. Il a un ventre d'autruche. Il avale tout ce qui est à sa portée.

BERNARD SHAW

Bien, Seigneur Barbe Bleue... Mais moi...

GILLES

Je ne suis pas Barbe Bleue !

BERNARD SHAW

La preuve c'est que nous sommes en train d'admirer votre barbe.

GILLES

Elle pousse du dehors en dedans.

BERNARD SHAW

Je ne comprends pas.

ANATOLE FRANCE

Quel idiot ! Il veut dire qu'il a une barbe postiche, que c'est nous qui la lui avons mise, qu'elle n'est pas à lui, comprends-tu maintenant ?

BERNARD SHAW

Aoh ! Yes !

GILLES

Je ne suis pas Barbe Bleue, as-tu compris ?

BERNARD SHAW

Vous êtes Barble Bleue. Un homme est plus sa légende que lui-même.

MOI

Il est le Diable. Ne discutez plus je suis sûr qu'il est le Diable.

GILLES

Je ne suis pas le Diable.

HUYSMANS

Il est un criminel exquis.

GILLES

Je ne suis pas un criminel exquis.

HERNANDEZ

C'est un brave homme et un parfait gentleman, il faut le revendiquer devant l'Histoire.

GILLES

Je ne suis ni un brave homme ni un parfait gentleman.

ANATOLE FRANCE

Il faut le revendiquer. Il était l'amour.

BERNARD SHAW

Il faut le revendiquer. C'était un pédéraste.

MOI

Non, Messieurs, il était le Diable.

ANATOLE FRANCE

Je vous dis qu'il était l'amour.

GILLES

(Levant les yeux au ciel).

Seigneur, délivre-moi des revendications !

MOI

La preuve qu'il était le Diable, c'est que personne ne pouvait se soustraire à ses tentations, il attirait comme attirent la beauté et la force infernales.

ANATOLE FRANCE

L'amour n'attire donc pas ? Et par la suite ne

fait-il pas souffrir ? Y a-t-il quelqu'un qui échappe à son pouvoir ?

GILA

(Comme si elle n'entendait pas la discussion).

Il y avait des veines dans ses regards. Voilà le secret de son pouvoir. Il y avait des veines dans ses paroles.

HUYSMANS

Personne n'ébranlera mon opinion. Il a été le plus grand des criminels raffinés.

(Entre le Marquis de Sade).

DE SADE

Voilà qui est faux ! Le plus grand des criminels raffinés c'est moi, à ce que l'on dit par le monde, et j'y tiens à ma réputation.

HUYSMANS

Toi ! Pauvre Marquis de Sade ! Ce n'est pas une petite prétention à côté de mon ami Gilles de Raiz.

(Entre la Marquise de Brinvilliers).

LA BRINVILLIERS

C'est moi ! Moi, la Marquise de Brinvilliers. Avez-vous oublié l'affaire des Poisons ?

HERNANDEZ

Très heureux de faire votre connaissance, Marquise. J'avais une grande envie de parler avec vous.

Vous êtes un personnage digne d'étude et peut-être vous revendiquerai-je un jour.

LA BRINVILLIERS

Merci, Monsieur, mais pas de revendications, je vous en prie.

HUYSMANS

Les personnes les plus intéressantes, ce sont les idiots. Il serait très curieux de savoir ce qui se passe dans le cerveau d'un idiot.

BERNARD SHAW

Il ne s'y passe rien.

GILLES

C'est ce que vous croyez, parce que vous l'êtes.

HERNANDEZ

Dites-moi, Marquise, combien de crimes avez-vous commis ?

LA BRINVILLIERS

Franchement, je ne sais pas. Mes crimes sont devenus des étoiles. Prends un télescope et compte-les.

GILLES

Prétentieuse !

LA BRINVILLIERS

Ne m'insulte pas, Gilles, je t'aurais rendu le plus

heureux des hommes, nous étions destinés l'un pour l'autre. Malheureusement tu naquis à une autre époque, comme tous ceux qui nous sont destinés. Nos âmes étaient sœurs, j'étais faite pour l'amour et personne n'a connu l'amour comme moi.

GILLES

Prétentieuse !

DE SADE

Personne n'a connu l'amour comme toi ? Et moi, où me mets-tu ?

LA BRINVILLIERS

Toi, tais-toi. Tu étais un philosophe.

DE SADE

Moi ?... Moi ?... Je m'en moque. Je suis l'inventeur du sadisme.

GILLES

Mais tu es resté à moitié chemin.

LA BRINVILLIERS

Gilles, tu étais mon âme sœur. Je suis la passion dévastatrice et féroce comme les flammes du crépuscule où le jour prend feu. Tu étais l'homme pour moi. Tous deux nous fûmes exécutés et nos cendres semées dans l'air. Mais je sais que nos cendres s'unirent dans l'air, se marièrent, s'enlacèrent

tremblantes, et notre union fut parfumée par la rose des vents. L'air garde encore le spasme de cette nuit.

GILLES

Je n'aime pas les poisons. Ils laissent un mauvais goût dans la bouche.

LA BRINVILLIERS

Chacun a son métier et connaît les joies de son métier. Je fus la reine de l'amour et de la mort. Les plaisirs que tu ressens quand tu prépares un poison t'épuisent si fortement que tu es forcé de t'asseoir plusieurs fois pendant le crime.

DE SADE

Et de moi, vous ne faites aucun cas ? J'ai passé la moitié de ma vie en prison.

GILLES

Cela te rend digne de notre admiration, c'est ton plus grand titre de noblesse. En plus, tu as été un vrai penseur.

LA BRINVILLIERS

C'est bien cela, Sade. Tu es un écrivain d'une rare dignité. Mais la première place dans le crime me revient.

GILLES

Toi, Marquise, tu ne les faisais pas mal, mais il y en a eu d'autres qui les firent mieux...

LA BRINVILLIERS

Pourquoi ne sommes-nous pas nés à la même époque, Gilles ? Que de grandes choses nous aurions pu faire ensemble ! Comme tu aurais été heureux dans mes bras ! Au milieu des plaisirs les plus délicieux, au milieu de baisers de miracle, je t'aurais donné la mort et sur mes lèvres j'aurais bu ton âme encore toute chaude s'échappant de ton corps. Oui, je t'aurais donné une mort bien agréable.

GILLES

Tu serais arrivée en retard, pauvre colombe blanche.

LA BRINVILLIERS

Tu veux dire que tu m'aurais tuée le premier.

GILLES

Trois jours avant que tu ne l'eusses pensé.

LA BRINVILLIERS

Ah ! Ingrat ! Tous les hommes sont ainsi, et moi qui te croyais différent des autres !

(Elle pleure).

GILLES

Tais-toi, femme, ne pleure pas. Dans la vallée de Josaphat on ne tolère pas les hystériques. Ne vois-tu pas cet écriteau ? (En montrant au loin). « Défense de pleurer et de cracher sous peine d'amende ».

LA BRINVILLIERS

En amour, je m'y connais mieux que toi.

GILLES

Ma pauvre colombe blanche !

BERNARD SHAW

Vois-tu, Anatole, qu'il n'est pas l'amour ?

DE SADE

L'amour, c'est moi.

GILLES

Allez-vous maintenant discuter sur l'amour ? Patience Seigneur. Patience.

LA BRINVILLIERS

Appelez Don Juan qui se promène là-bas, non loin d'ici. Appelez-le. (Elle s'approche d'un côté de la scène). Don Juan, Don Juan !

GILLES

Don Juan ? Qui est-ce Don Juan ?

LA BRINVILLIERS

Qu'as-tu dit ? Tu ignores qui est Don Juan ? Il est vrai qu'il n'était pas de ton temps. Don Juan était un homme dont toutes les femmes s'enamouraient.

DE SADE

Quelque chose comme toi.

DON JUAN

Je veux être curé. Je veux être curé.

GILLES

Il n'y a que les bêtises qui ne contiennent pas de contradictions.

DON JUAN

Je n'ai pas pu être curé... Mais je me vengerai. Ah ! Vous allez voir. Adieu, Messieurs.

(Il sort en dégaînant son épée).

HERNANDEZ

Alors, nous ne connaîtrons jamais le secret pour avoir beaucoup de femmes ?

ANATOLE FRANCE

Il n'y a pas de secret.

GILLES

Il y a quand même un secret.

HERNANDEZ

Et quel est donc ce secret ?

DE SADE

De posséder le secret. Mais pour ceux qui ne le possèdent pas, on peut, en règle générale, leur donner un bon conseil : d'abord il suffit d'avoir une mauvaise réputation et une bonne garde-robe et après il faut savoir parler d'amour.

GILLES

Tu te trompes, Sade. Toutes les femmes ne tombaient pas amoureuses de moi, mais seulement les élues, celles qui portaient une marque dans l'âme.

LA BRINVILLIERS

Don Juan était l'éternel amoureux et toutes les femmes reconnaissent en lui leur moitié.

GILLES

Quel pauvre diable dut être un tel personnage ! Ce n'est un secret pour personne que l'immense majorité des femmes ne vaut pas grand chose. Si elles reconnaissent en lui leur moitié, cela veut dire qu'il est aussi pauvre diable qu'elles. Je vois que le nommé Don Juan est à peu près comme toi Anatole, un personnage dans ton genre, un être représentatif où tout le monde se retrouve. Tu es le Don Juan des esprits. Ah ! le pauvre diable !

LA BRINVILLIERS

Don Juan est né en Andalousie, là où se produisit le grand choc de la civilisation chrétienne et de la civilisation musulmane. Il est la fleur qui jaillit de ce choc, du trinquement de ces deux races. Il hérita des Arabes l'habitude du harem et du grand nombre de femmes, une allure de mâle dominateur accoutumé à voir les femelles lui obéir. Il hérita des chevaliers chrétiens un certain panache provocateur mêlé d'un fond de religion superstitieuse et tragique, en même temps que cynique et détachée.

GILLES

Nom d'un chien ! Voilà que notre Brinvilliers devient femme de lettres.

DE SADE

Mais moi... Si vous saviez... Je suis arrivé à cette conclusion que les caresses ne sont plus que des égratignures d'animaux domestiqués et je voulus leur rendre tout leur prestige primitif... Ah ! Justine ! Justine !...

ANATOLE FRANCE

(Appelant).

Don Juan, Don Juan ! Celui-là a le droit de parler ! Il a connu plus de femmes que Salomon.

DON JUAN

(Entrant).

Vous m'avez appelé ?

HUYSMANS

Que Don Juan parle !

ANATOLE FRANCE

Oui, nous sommes en train de discuter sur l'amour. Que pensez-vous de l'amour ?

GILLES

Si l'on peut dire !

LA BRINVILLIERS

Oui, Don Juan, que penses-tu des femmes ?

DON JUAN

De l'amour ? Des femmes ?... Connais pas... Je n'ai aucune idée.

LA BRINVILLIERS

Comment, toi, Don Juan, tu ne connais pas les femmes ?

DON JUAN

Je t'assure que non.

MOI

Mais alors, n'as-tu pas eu mille et quelques femmes ?

ANATOLE FRANCE

Tu en as eu mille trois et tu ne les connais pas ?

DON JUAN

Je ne les ai pas eues, c'est elles qui m'ont eu.

GILLES

Bien sûr qu'il ne les connaît pas. Ce sont elles qui le connaissent. Elles savent que c'est un pauvre diable et c'est pour cela qu'elles le recherchent.

BERNARD SHAW

Il est incapable de rien et ne comprend personne ; c'est un malheureux. Il se croit un conquérant et il est à peine un conquis. Il se croit un vainqueur et il n'est qu'un simple vaincu, éternellement

vaincu, faible et ridicule et lui-même ne sait jamais pourquoi il est vaincu. C'est un triste sire.

GILLES

Ah ! Maintenant je comprends le secret du nommé Don Juan : Il réside dans son insignifiance, il est tellement tout le monde que quand on fait l'amour avec lui, les femmes ne croient le faire avec personne.

DE SADE

Le secret de ses succès est que personne ne lui accorde aucun succès.

DON JUAN

Je voulais être curé, mais les femmes ne me laissaient pas tranquille et comme leurs baisers n'étaient pas désagréables, je me vis obligé de changer mon destin et de prendre le métier de Don Juan. Quel horrible métier ! Moi dont le seul rêve était d'être curé !

HERNANDEZ

Mais que dites-vous ? Ne vous êtes-vous pas battu en duel pour les femmes plusieurs fois ?

DON JUAN

Non, on se battait avec moi. Tout le monde voulait se battre avec moi car ils savaient tous que je ne connaissais rien à l'art de l'épée.

LA BRINVILLIERS

Et comment se fait-il que toujours tu gagnas ?

DON JUAN

Parce que je ne le connaissais pas.

GILLES

Évidemment.

LA BRINVILLIERS

Je ne comprends pas.

GILLES

Comme il ne savait pas manier l'épée, il faisait toujours ce qu'il ne fallait pas alors que ses adversaires s'attendaient à lui voir faire ce qu'il fallait faire.

MOI

C'est tout à fait clair.

LA BRINVILLIERS

Alors Don Juan n'existe pas ? Qu'est-ce que c'est alors que Don Juan ?

DE SADE

C'est le cauchemar d'un pédéraste et rien de plus.

HUYSMANS

Tu n'es donc pas un homme à femme ?

DON JUAN

Tout au contraire. Je déteste, je déteste les femmes qui m'ont empêché d'être curé. Je veux être curé, je veux être curé.

GILLES

Maintenant, je commence à croire que tu es véritablement un homme à femmes.

LA BRINVILLIERS

Tu reviens à tes absurdités, Gilles.

GILLES

Aucune absurdité. Un homme n'est jamais ce qu'il représente. Un homme fait toujours ce qu'il n'est pas en réalité, cherche ce qu'il ne possède pas. Un véritable musicien ne compose pas de la musique. C'est trop facile pour lui. Ce qui attire, c'est le merveilleux, ce qui est plein de mystère pour nous ; un musicien cherchera à faire de la poésie ou autre chose. On aime de la musique c'est qu'ils ne sont pas musiciens. Ils veulent aborder et vaincre des difficultés. Le vrai philosophe ne fait pas de la philosophie. La première condition d'un philosophe est de ne pas croire à la philosophie. Pour lui, c'est le banal, c'est l'habituel, c'est ce qu'il porte en lui. Seuls ceux qui la regardent de loin sentent son prestige et peuvent lui dédier leur vie. Dans la vie on joue toujours à être ce que l'on n'est pas, comme les enfants jouent à être des généraux et s'ils l'étaient réellement, ils ne feraient que bâiller en rêvant d'être archevêques.

ANATOLE FRANCE

Tout ce que vous venez de dire est absurde et plein de contradictions.

ANATOLE FRANCE

Cela ne m'intéresse pas du tout.

MOI

Comment apprend-on à parler d'amour.

DE SADE

En parlant stupidement. Il faut être bête, absolument idiot ; rien ne charme autant les femmes que l'imbécillité.

BERNARD SHAW

Sois idiot et tu auras toutes les femmes que tu voudras.

LA BRINVILLIERS

Sauf moi.

DE SADE

Évidemment, mais les femmes comme toi sont rares et très dangereuses. Les femmes comme toi et les saintes Thérèse qui meurtrissent les Christs toutes les nuits sont exceptionnelles et ont besoin d'hommes aussi exceptionnels.

LA BRINVILLIERS

Merci.

HUYSMANS

Alors nous ne sortirons jamais de cet ennui.

MOI

Le monde est tellement ennuyeux.

GILLES

Il y a trois portes de sortie. L'Amour, la Folie et la Mort. Tu n'as qu'à choisir.

MOI

Je les ai essayées toutes les trois. La Mort en vérité ne me plaît pas, elle est un peu anti-hygiénique. La Folie est impossible à atteindre. J'ai fait des efforts en vaint toute ma vie, il n'y a pas moyen d'y arriver. Il ne me reste que l'Amour. Il faut aimer, aimer...

ANATOLE FRANCE

Romantique !

MOI

Le monde est si ennuyeux !

GILLES

Tout le mal vient de l'importance que l'homme s'est accordée. Ce petit merdeux ridicule se croit une si grande chose, se croit le centre de l'Univers. Un mari tue sa femme au nom de cette importance. Au nom de cette importance une femme tue son mari qui a cessé de l'aimer. Au nom de cette importance un homme veut dominer d'autres hommes. Au nom de cette importance un philosophe nous embête avec ses divagations, un poète avec ses discours réchauffés. Au nom de cette importance, nous avons créé un Dieu à notre image. Nous sommes si beaux ! Au nom de cette importance nous

avons inventé la survie. Comment, nous, pourrions-nous cesser de vivre un jour !

LA BRINVILLIERS

Mais l'autre vie existe puisque nous sommes en elle en train de la discuter.

GILLES

Non, Marquise, la vallée de Josaphat est la mémoire de l'Humanité, nous sommes en train de discuter dans la mémoire et l'imagination d'un homme, en dedans de la tête d'un homme.

MOI

Il en a une grande tête !

GILLES

Pas besoin, nous sommes devenus si petits ! Nous ne sommes que des signes, des souvenirs.

LA BRINVILLIERS

Que nous soyons en train de discuter dans le cerveau d'un homme, vous ne me le ferez jamais croire.

MOI

Au fond, quelle importance cela a-t-il ? Nous sommes ici dans l'au-delà et si nous nous ennuyons, nous regarderons la terre par un œil de bœuf.

ANATOLE FRANCE

Mais nous ne sommes pas ici sur un bateau. C'est ici que commence l'éternité.

LA BRINVILLIERS

Imbécile, l'éternité ne commence pas. Et qui te dit que l'éternité ne soit pas un bateau.

MOI

Nous regarderons la terre par un œil de bœuf.

DE SADE

Non, Monsieur, nous regarderons la terre par un œil d'œuf.

HUYSMANS

Nous regarderons la terre par un œuf de bœuf.

MOI

Non, Monsieur, nous regarderons la terre par l'œil de bœuf de l'œuf.

DE SADE

Jamais de la vie, Monsieur, nous regarderons la terre par l'œuf de l'œil de bœuf.

GILLES

Assez, assez, Messieurs, assez de vos discours. Ah ! La barbe ! La barbe !

BERNARD SHAW

La barbe avez-vous dit ? La barbe...

GILLES

Arrête, je t'en prie. Ne lâche pas le mot. Ici nous ne sommes pas dans un théâtre des boulevards.

LA BRINVILLIERS

Si vous saviez le cafard que me donnent ces théâtres !

HUYSMANS

Moi aussi, ils me donnent un cafard !

BERNARD SHAW

Un cafard...

GILLES

Arrête, je t'en supplie, arrête, ne lâche pas le mot.

BERNARD SHAW

Un cafard couleur barbe.

GILLES

Il l'était impossible de l'arrêter.

ANATOLE FRANCE

Il est impossible d'arrêter les bêtises qui viennent à la bouche... Elles ont une force !

HUYSMANS

J'en ai arrêté pas mal. Dieu seul sait combien j'en ai avalé !

HERNANDEZ

Mais combien en as-tu laissé échapper ?

MOI

Moi j'en ai l'estomac gonflé.

BERNARD SHAW

Je les lâche toutes, elles sont aussi bien que les choses bien.

LA BRINVILLIERS

Quelle bande d'imbéciles !

GILLES

Assez ! assez ! O Gila, viens me boucher les oreilles avec tes mains.

(Elle monte sur le tabouret et lui jette les bras autour du cou).

LA BRINVILLIERS

Je suis jalouse de cette petite. Dis-moi, Gilles, qu'as-tu fait de ta clef d'or ?

GILLES

Pardon, ne touche pas à ma clef d'or.

DE SADE

Tu es indiscrète, Marquise. Tout homme a un coin caché qu'il ne faut jamais toucher.

LA BRINVILLIERS

C'est pourtant celui qu'il nous intéresse le plus de

connaître*. Je ne pourrais pas dormir tranquille aux côtés d'un homme sans savoir qu'il ne me cache rien.

DE SADE

Toi, tu n'as jamais pu dormir tranquille aux côtés d'un homme. Ça, nous le savons tous.

LA BRINVILLIERS

Idiot ! Dans** un homme, la seule chose qui nous intéresse, nous autres femmes c'est ce qu'il veut cacher.

GILLES

Parce que le bonheur ne doit pas durer.

DE SADE

Ma clef d'or était l'art des morsures, l'art de...

LA BRINVILLIERS

Ferme la bouche. Cela devient tout à fait « Casino de Paris ».

DE SADE

Vous ne savez pas m'estimer ! Adieu ! Je m'en vais aux bordels de Venise.

GILLES

C'est bien ça, avec les prostituées.

* Importe.
** Chez.

DE SADE

Il n'y a rien de mieux. Une prostituée qui connaît son métier, qui aime son métier est insupérable* ! Entre l'amour d'une du métier, et celui d'une femme courante il y a la même différence qu'entre un piano joué par un virtuose et le piano joué par ta cousine.

BERNARD SHAW

Maintenant je comprends pourquoi j'aime tant les cousines.

DE SADE

Au revoir, Messieurs. Un jour viendra où vous saurez me comprendre.

(Il sort avec orgueil).

MOI

Alors nous resterons sans savoir ce que c'est que l'amour ? Au juste, à quoi bon le savoir ?

HUYSMANS

Tu aimes un papillon et tu ne sais pas ce que c'est qu'un papillon, tu ignores de quoi est fait, comment est fait un papillon.

GILA

L'amour est un halo autour du soleil.

* De l'espagnol, *insuperable* : insurpassable.

LA BRINVILLIERS

L'amour est un couteau de lumière qui fait jaillir la source d'une musique moribonde.

ANATOLE FRANCE

L'amour est une illusion.

BERNARD SHAW

L'amour est une évacuation pas trop désagréable.

HUYSMANS

L'amour est un crime énorme et délicat.

GILLES

Assez, Messieurs, je vous ai dit assez ! L'amour, l'amour, quelle parole ridicule ! Je n'ai plus de patience.

GILA

Ne les laisse plus parler, Gilles. Parle toi seul ; toi seul qui as dans la gorge des oiseaux rouges pour parler au monde.

GILLES

Tu m'aimes encore, Gila ? Il me semble qu'après avoir entendu des idioties on ne peut plus aimer.

GILA

Je t'aime à un tel point que ma voix s'allonge comme une épée.

(Gila la serre dans ses bras).

HUYSMANS

Voyez-vous comme il est la mort. Regardez l'amour amoureux de la mort !

JUPITERIA

Seigneur, nous te chanterons le Cantique des Cantiques de Salomon.

GILLES

Encore vous autres ! Patience, patience !

LA BRINVILLIERS

Elles sont enchaînés ? Sept princesses enchaînées par les rayons chargés de courant de ton cœur. Elles sont enchaînées à toi.

GILLES

Mais l'horrible, c'est que moi aussi je suis enchaîné à elles. Délivre-moi, Seigneur, délivre-moi !

SATURNIA

Nous te baiserons de baisers de nos bouches.

GILLES

O femmes, inventez autre chose.

VENUSIA

Ton corps sera la rivière où nageront à leur gré les poissons de feu de nos baisers.

MERCURIA

Seigneur, tes cils s'ouvrent sur la terre et laissent tomber la lumière.

MARTIA

Le vent passe à travers les battements de ton cœur, et quelques hirondelles fatiguées se reposent sur tes regards. Regarde-nous avec amour.

LUNIA

Debout, à l'ombre de toi-même, écoute ta légende, qui fait toutes les ombres de la nuit et tout son charme.

URANIA

Seigneur, je promène mes yeux sur ton âme de nuits boréales et je ne sais comment j'ai pu vivre avant d'être à la portée de ton auréole électrique.

HERNANDEZ

Je vous dis que c'était un brave homme, un parfait gentleman.

BERNARD SHAW

Il était le vice.

ANATOLE FRANCE

Il était l'amour.

HUYSMANS

Il était la mort.

MOI

Je crois de plus en plus qu'il était le diable.

ANATOLE FRANCE

Tu es fou !

MOI

Un gentleman, l'amour, le vice et la mort, les quatre réunis, cela fait le diable.

GILLES

Assez, assez ! Je suis à bout. Seigneur ne pouvais-tu pas inventer un autre châtiment moins cruel ? Me voici condamné à entendre jusqu'à la fin des siècles d'un côté des clameurs de femmes et de l'autre côté des discours d'imbéciles.

Gila bouche-moi les oreilles avec tes mains légères comme les anges du sommeil.

GILA

Gilles, ton cœur saigne un couchant intarissable. Donne-moi tes lèvres, et que nos yeux agrandissent l'infini.

GILLES

Le ciel devient sombre.

LA BRINVILLIERS

Que se passe-t-il, que se passe-t-il ?

GILLES

Le voile de lumière se déchire et laisse passer la

pénombre glaciale. Il pleut des larmes, tout l'univers est secoué de sanglots.

GILA

Des cascades de larmes tombent de toutes les planètes. Les pigeons voyageurs ahuris vont d'étoile en étoile.

GILLES

Tout a perdu l'orientation.

LA BRINVILLIERS

Les aérolithes bombardent de ce côté-ci.

GILA

Quel est cet enterrement qui passe ?

MOI

C'est l'enterrement de Dieu. Tous les astres sonnent le glas.

DON JUAN

(Il entre l'épée à la main).

Qu'ai-je donc fait ? Qu'ai-je donc fait ? J'ai voulu tuer la femme, je me suis trompé et j'ai tué Dieu.

TOUS

A mort l'assassin !

PLUSIEURS VOIX

Ah ! Je me meurs, je me meurs.

LA BRINVILLIERS

Nous allons tous mourir de la mort de Dieu.

(L'obscurité se fait. Tous meurent, sauf Gilles et Gila qui restent éclairés).

GILLES

Tout le monde est mort. Moi seul je vis.

GILA

Gilles, nous sommes encore vivants ! Regarde-moi. Que nos bouches en se joignant éclairent l'éternité !

GILLES

Silence ! Dieu est mort. Nous attendrons éternellement le Jugement Dernier.

RIDEAU

TABLE DES MATIÈRES

Préface de Marie-Claire Zimmermann 7
Bibliographie 34
Acte Premier 39
Acte Deuxième 127
Acte Troisième 171
Acte Quatrième 211
Épilogue 269

A paraître dans la
collection Ibériques
dirigée par Bernard Sesé

Alain GUY
FRAY LUIS DE LEÓN

*

Gustavo Adolfo BÉCQUER
CONTES ET LÉGENDES

*

Fernando PESSOA
ODES DE RICARDO REIS

*

Vicente HUIDOBRO
GILLES DE RAIZ

*

Juan Ramón JIMÉNEZ
PIERRE ET CIEL

*

AZORÍN
SURRÉALISME

*

Amparo AMORÓS
LA PROFONDE TRAVERSÉE
DE L'AIGLE

*

Carlos de OLIVEIRA
UNE ABEILLE DANS LA PLUIE

*

Miguel TORGA
POÈMES IBÉRIQUES

Déja paru dans la
collection Ibériques
dirigée par Bernard Sesé

Juan Ramón JIMÉNEZ
ESPACE
Traduction Gilbert AZAM

*

Fernando PESSOA
LE MARIN
MESSAGE (Hors collection)
Traduction Bernard Sesé

*

José Augusto SEABRA
FERNANDO PESSOA OU LE POÉTODRAME